

ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE
FRANCE

BULLETIN INTÉRIEUR

N° 2

1^{er} semestre 1967

SOMMAIRE :

LES ENTRETIENS (Décembre 1966)

- J. C. Lavie : Le Souvenir dans la cure
A. Anzieu : Introduction à la discussion
V. Smirnoff : Le Souvenir-Écran

DOCUMENTS SUR LA DIFFICULTÉ D'ÊTRE PSYCHANALYSTE

- J. B. Pontalis : Présentation
S. Ferenczi : Les raisons qu'ont les psychanalystes
de se grouper en Association
V. Kovacs : Analyse didactique et analyse de contrôle
M. Gressot : Réflexions sur la sélection
des futurs analystes
A. Lévy : Le Désir du psychanalyste
et son insertion œdipienne

DIVERS

- Notes de lectures par F. Gantheret, R. Gelly.
D. Anzieu : À propos du
"Vocabulaire de la Psychanalyse".
Vie de l'Association

ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE

100, rue de Rennes - Paris 6ème

BULLETIN INTERIEUR

Comité de Rédaction :

D. Anzieu (Rédacteur en chef)

J.B. Pontalis

V. Smirnoff

N° 2

1er semestre 1967

SOMMAIRE :

pages

LES ENTRETIENS DE DECEMBRE 1966

- J. C. Lavie	: Le Souvenir dans la cure du point de vue psychanalytique	7
- A. Anzieu	: Introduction à la discussion de l'exposé de J.C. LAVIE	21
- V. Smirnoff	: Le Souvenir-Écran	27

DOCUMENTS SUR LA DIFFICULTÉ D'ÊTRE PSYCHANALYSTE

- J.B. PONTALIS	: Présentation des documents	63
- S. FERENCZI	: De l'Histoire du mouvement psychanalytique (traduction par Mme J. DUPONT)	67
- V. KOVACS	: Analyse didactique et analyse de contrôle - (traduction par Mme E.R. HAWELKA)	83
- M. GRESSOT	: Réflexions sur la sélection des futurs analystes	97
- A. LEVY	: Le désir du psychanalyste et son insertion œdipienne	109

DIVERS

- Notes de lecture par :			
	F. GANTHERET	125
	R. GELLY	135
- D. ANZIEU	: A propos du "Vocabulaire de la Psychanalyse"	141
- Vie administrative	: Rapport présenté à l'Assemblée Générale de janvier 1967 sur les activités de l'année 1966 ...		159
- Liste des activités scientifiques de l'Association	depuis sa fondation (1964-1967)	189
- Programmes d'enseignement de l'Institut de Formation	(1964-1967)	195
- Publications des membres de l'Association	(1964-1967)	201
- Liste des membres de l'A.P.F.	au 1/V/1967	211

LES ENTRETIENS DE DECEMBRE 1966

LE SOUVENIR DANS LA CURE DU POINT DE VUE CLINIQUE

(J.C. LAVIE, décembre 1966)

Cet exposé sur le souvenir dans la cure du point de vue clinique est composé de deux parties. Chacune est développée autour d'un segment d'analyse, élagué à l'extrême de ce qui est dissociable de ce sujet d'aujourd'hui.

La première partie se propose de dégager, à divers moments d'une cure, quelques aspects de la situation thérapeutique en rapport avec le retour d'un souvenir refoulé, nommément résistances, transfert, contre-transfert.

La seconde partie expose une série d'acting out d'abord mineurs, puis beaucoup moins, acting out ou plutôt agirs à l'intérieur même de la situation analytique, également en corrélation avec le retour d'un souvenir refoulé.

C'est à l'ouverture même d'une analyse que va se situer la première trace, non identifiable sur le moment, du premier souvenir dont nous allons suivre le retour : "Moi qui ne suis pas psychanalyste, avait déclaré le patient en ce début de traitement, moi qui ne suis pas psychanalyste, comment pourrais-je savoir de quoi je dois me souvenir ?"

Cette belle déclaration, ce que le psychanalyste, lui, pouvait en savoir, c'est qu'elle interpellait à travers et au-delà de l'analyste, quelque instance dont elle cherchait à le protéger. Instance définissable par la nécessité pour ce patient de lui proclamer son incapacité à savoir de quoi il doit se souvenir.

Le père étant l'archétype de l'interdicteur et en l'occurrence assez despotique, cette instance serait-elle paternelle ? Une part de la symptomatologie semble aller dans ce sens. Celle par exemple qui maintient dans des difficultés scolaires, à l'âge de 36 ans, ce patient, étudiant médecin, ne pouvant franchir le cap d'une dernière année d'études. Là pourrait se trouver incarné, dans la vie même du patient, semblable déclaration : moi qui ne suis pas médecin, comment pourrais-je savoir ? Réponse en contrepoint de l'apostrophe réitérée du père : "Tant que tu n'es pas docteur, c'est comme si tu ne savais rien".

La mémoire semble n'avoir que peu de part dans cette affaire : le patient, simplement, évite de se présenter à ses examens. Il a une excellente mémoire et il risquerait fort d'obtenir le diplôme garant de son savoir, donc de ses souvenirs.

Quasi d'emblée, la situation thérapeutique semble dans le cas de s'organiser de cette même façon, si le patient pose comme point de départ son impossibilité à savoir accéder à ses souvenirs. Quasi d'emblée, est-ce déjà la névrose de transfert ? Situation dans laquelle les conflits infantiles s'expriment dans la relation à l'analyste et en viennent à ne plus s'exprimer autrement, tout le processus analytique risquant de s'y trouver dissipé. Ce moment difficile de la cure qu'est la névrose de transfert n'est pas évitable. Levier de la cure, il est cependant importun en début de traitement car les éléments manquent pour identifier le conflit infantile en cause.

Ici, la situation n'est pas encore nouée, mais cette déclaration "Moi qui ne suis pas psychanalyste, comment pourrais-je savoir de quoi je dois me souvenir ?"

indique le mode dans lequel les difficultés risquent d'apparaître et l'on a lieu de craindre que le souvenir dont dépend cet accès aux souvenirs ne se laisse pas aisément découvrir. Cette déclaration transférée et enfermante institue l'analyste, sans doute à l'instar du père, comme maître des souvenirs du patient, c'est-à-dire comme celui dont dépend ce dont il doit se souvenir, et par voie de conséquence ce dont il ne doit pas se souvenir.

Cette déclaration, (toujours la même), révèle la transmission des pouvoirs sur les souvenirs du patient, du père à l'analyste. Ce patient nous rappelle, là, et en l'occurrence presque en clair, que l'accès ou l'inaccès aux souvenirs est dans la dépendance transférentielle. Nous ne sommes plus à la période hypnotique des années 90 où c'était le "souvenez-vous" du médecin qui forçait la porte du refoulement. L'analyse depuis, et c'est même sa spécificité, utilise les interprétations de transfert pour accéder au matériel refoulé.

Revenons encore à cette déclaration. Le souvenir y est mentionné sans que cette mention constitue à proprement parler un souvenir. Cependant, cette déclaration en elle-même, par la répétition du passé, est, selon l'expression de Freud, une manière de se souvenir.

Mais de se souvenir de quoi ? Pour répondre à cela, suivons la piste du transfert plutôt que celle du souvenir, surtout si elle doit nous y ramener.

Il est exact que l'analyste, après le père, soit le maître des souvenirs du patient, l'un étant l'image de l'interdicteur, l'autre, par le Jeu des interprétations, ramenant la constance de cette image à une interdiction désuète. Mais que cela soit exact ne rend pas compte de

ce à quoi on répond la déclaration expresse. Serait-ce la réponse à une demande du père ? Dans le cas où un souvenir du fils pourrait être inquiétant pour le père, cette déclaration, de se l'entendre dire serait rassurant pour le père, partant, de la dire rassurant pour le fils.

Si le père est ressenti rassuré par un non-souvenir du fils, le fils sera rassuré par son propre non-souvenir. Ne voila-t-il pas le fils de Monsieur Jourdain faisant du refoulement sans le savoir, refoulement induit par les interdits de Monsieur Jourdain lui-même. On peut, en passant, concevoir que si les interdits de l'analyste recouvrent ceux du père, le refoulement ne pourra trouver que matière à se renforcer.

Le refoulement, les résistances qui le maintiennent, le transfert qui l'actualise dans la cure, sont en rapport avec le souvenir refoulé. Aussi le contenu de ce souvenir renseignerait-il sur la dynamique en cause. Mais c'est là concevoir le problème comme renversé et résolu. Si le "souvenez-vous" de l'hypnose a pu être remplacé par l'interprétation de transfert c'est parce que ce sont les mêmes résistances qui ont provoqué le refoulement du souvenir pathogène qui provoquent dans le transfert le refoulement de pensées similaires. L'élucidation et la résolution des résistances à l'œuvre dans le transfert dégageront en même temps que des pensées actuelles, le souvenir qu'elles concourraient à maintenir refoulé.

Se fondant sur la possibilité d'un interdit du père de ce patient, un analyste qui serait de tempérament actif et qui aurait pensé tout cela sans avoir à faire un exposé sur le souvenir, un tel analyste donc serait pour le moins en alerte vers quelque mystère concernant le patient,

dont le père n'aurait pas voulu qu'il le connusse : En somme, l'immanquable secret de Polichinelle, dont chaque famille est plus ou moins lotie et qui concerne aussi bien la schizophrénie de l'oncle, la prison du grand-père que la maternité clandestine qui a présidé à la naissance de celui qui, l'ignorant est le seul à l'ignorer. Tout le monde sauf l'intéressé connaissant tout sur son origine, lui-même n'étant porteur de cette connaissance que de la façon inversée et négative : à savoir que cette idée ne peut pas lui venir. La résistance à ce qu'elle lui vienne prenant naissance et appui sur l'interdit des parents.

Revenant à notre analyste supposé, il nous faut bien avouer qu'il n'aurait pas eu tellement tort. Il nous faut aussi avouer que le vrai analyste de ce patient s'était seulement amusé de la formule et qu'il était en alerte dans une toute autre direction, divergente du souvenir et bien plus prosaïque : il se laissait aller à penser à des questions d'honoraires, lesquels se trouvaient être acceptables malgré la situation d'étudiant du patient grâce à la participation prédominante du père. Ce père avait tenu à accompagner son fils à son premier rendez-vous chez l'analyste et il l'avait spontanément justifié ainsi : "Un père ne doit-il pas accompagner son fils chez le docteur". Le fils, lui, avait voulu spontanément parler devant son père : "Un fils a-t-il quelque chose à cacher à son père ?"

Nous avons d'abord supposé que c'était le père qui aurait eu quelque chose à cacher à son fils. Pourtant, si ce père n'avait pas voulu que son fils sache ce quelque chose il aurait pu s'en tenir à le lui taire, à moins que d'autres personnes n'aient su ce quelque chose, avec le risque que le fils ne l'apprenne par eux. Cela justifierait alors le besoin pour le fils de rassurer son père en lui rappelant

sa dépendance dans l'accès aux souvenirs, car le paradoxe est qu'il ne peut lui dire qu'il ne sait pas ce quelque chose dont justement l'aveu serait le démenti.

Sautons quelques étapes en restant sur cet axe, car, vous vous en doutez, le patient s'était avancé dans l'analyse sur bien d'autres registres. Pour retrouver le paradoxe, acceptons de nous poser la question saugrenue de savoir si le père lui-même pourrait ignorer ce dont il souhaiterait que le fils ne se souvienne pas ! Pour que cet exposé commence à devenir clair, il est utile que vous connaissiez, par avance, le mot de l'énigme que vous avez peut-être pressenti : Ce fils n'est pas le fils de son père ! Serait-ce ce souvenir que le fils refoulerait ?

Avouez qu'il est difficile à un fils de savoir cela quand son père ne le sait pas. On comprend que, pour plus de sécurité, le patient ait eu besoin de persuader tout un chacun, pour se persuader lui-même à travers chacun, de ce qu'il n'est pas qualifié pour savoir de quoi il doit se souvenir.

Revenons maintenant à notre ignorance. Le patient avait un jour observé qu'il ne pouvait pas se souvenir en séance de nombreuses pensées d'entre les séances. Il lui est fait remarqué - bien classiquement - que peut-être certaines de ces pensées là concernent l'analyste. Oui, le patient pensait parfois à la vie privée de l'analyste, mais cela n'avait aucun rapport avec l'analyse, ni aucun intérêt ! Ce qui lui est encore fait remarquer reprend ses propres termes "qu'il ne sait Peut-être pas de quoi il doit se souvenir" c'est-à-dire "de quoi il a le droit de se souvenir vis à vis de l'analyste".

Si vous le permettez, sautons cet abécédaire, Il va aboutir à une autre surprenante déclaration : “J’ai l’impression que si je parle de choses sexuelles, cela va vous faire de la peine !”

Les résistances qui retenaient les pensées du patient au sujet de l’analyste, dès lors à l’ordre du jour, ne furent pas explicitées et analysées aussi facilement que de ne pas s’y étendre pourrait le laisser croire. Quoi qu’il en soit, le moment vint où le patient put fantasmer - comme on dit - au sujet de la vie familiale et sexuelle de l’analyste, pour arriver, vous vous en doutez, à se demander si l’analyste a des enfants et s’ils sont de lui.

Si vous pouvez imaginer le chemin parcouru par ce patient pour que de telles pensées lui soient communicables à celui même qu’elles concernent, eh bien vous aurez imaginé le chemin parcouru qui permit que soit retrouvé le souvenir d’une conversation entre la mère du patient et une de ses tantes. Conversation qui l’avait profondément angoissé, d’autant qu’elle suivait une dispute entre la mère et le père. Sa mère aurait alors dit à cette tante qu’il - le patient - n’était pas le fils de son père.

Au moment où le patient réalise celà, il retrouve quelque chose qu’il a toujours su, qu’il n’a jamais cessé de savoir et qu’il retenait de dire à son “père” pour se libérer de son despotisme. Sa tension agressive contre ce “père” tombe. Au contraire, il le plaint, et il imagine que c’est pour pouvoir être agressif avec lui qu’il ne voulait pas savoir, pour ne pas devoir plaindre. Il découvrira plus tard que ce “père” autoritaire, maintenu, le protégeait contre une toute-puissante mère dévoratrice.

Ne pas être le fils de son père est-il, pour ce patient, un fantasme, le souvenir d'une fantaisie ? Peu importerait dans le fond, l'importance du refoulement, le jeu de la dénégation étant pareillement pathogènes. Cependant il est probable qu'il ne s'agit ici ni de fantasme ni de fantaisie, car le refoulement semble avoir été maintenu également de l'extérieur : la venue du père au rendez-vous et sa justification : "un père ne doit-il pas accompagner son fils chez le docteur" et l'écho du fils "un fils a-t-il quelque chose à cacher à son père". Tout cela avait déjà l'air d'une dénégation.

D'autre part, quelques semaines avant le retour du souvenir, la mère du patient fait une grave tentative de suicide, à la suite d'une dispute qu'elle voulait interrompre entre le patient et une vieille tante, interruption escaladée par le patient avec ces mots : "Je lui dirai ce que j'ai à lui dire", qui fut la phrase déclenchante du geste suicidaire de la mère.

Autre chose encore : toujours avant le retour du souvenir, mais quelques séances seulement, le patient annonce que son père a décidé de ne plus payer le traitement. Vous vous souvenez peut-être que c'est à une question d'honoraires à quoi l'analyste s'était laissé aller à penser, lorsque le patient avait déclaré qu'il ne pouvait savoir de quoi il devait se souvenir. L'association de l'analyste, indéchiffrable sur le moment, en tout cas indéchiffrée, liait le souvenir aux honoraires, lesquels étaient en grande part versés par le père. Si le patient savait quelque part - et il n'avait jamais cessé de le savoir - qu'il n'était pas le fils de son père, comment pouvait-il accepter que ce père paye les honoraires de son traitement. Pour donner de l'argent à l'analyste il fallait donc maintenir le refoulement.

D'où la déclaration à l'analyste : "Comment pourrais-je savoir de quoi je dois me souvenir ?"

Peut-être vous êtes-vous étonné de ce que l'analyste ait pu, lui, se souvenir de son association et surtout de son moment, et peut-être êtes-vous curieux de ce qui avait pu faire surgir cette association et sa remémoration chez l'analyste. Eh bien, à la vérité, le patient avait fait un lapsus, il avait d'abord dit : "Moi qui ne suis pas psychanalyste, comment pourrais-je savoir ce que je dois ..., puis s'était repris : ... de quoi je dois me souvenir". Le point de départ de l'association de l'analyste "ce que je dois" s'était situé au point d'émergence du refoulé sous la forme de ce léger lapsus : "Moi qui ne suis pas psychanalyste, comment pourrais-je savoir ce que je dois à mon père ?"

Ceci n'est pas l'exposé d'une cure, tant s'en faut. Simplement, centré autour d'un souvenir refoulé, celui d'une architecture défensive, discernée dans le transfert, analysée dans celui-ci et affaiblie au point de permettre le retour d'un souvenir refoulé.

Si le hasard avait voulu que l'éventail des interdits possibles de l'analyste eût comporté une allergie aux questions de paternité, le déchiffrement du cas en eût été assurément plus difficile et pour l'heure j'eusse été amené à vous parler d'un autre cas, ou à propos de celui-ci vous aurais-je raconté autre chose.

Il faut reconnaître que cela aurait été bien plus intéressant pour cet exposé sur le souvenir dans la cure de vous montrer comment un interdit de l'analyste aurait empêché que soit dénouée sur ce point la situation

transférentielle. Cela aux fins d'éloigner l'analyste d'un de ses propres secteurs allergiques. Le souvenir refoulé serait alors resté refoulé. Personne n'en aurait rien sû, ni le patient, ni encore moins l'analyste. Dès lors, comment pourrait-il en être rendu compte ?

Je vous aurais sans doute alors parlé d'un autre patient, par exemple de celui qui avait commencé, lui, par la déclaration suivante : "Vous devez bien savoir de quoi je me souviens : tout le monde se souvient à peu près de la même chose" ! Si vous m'avez suivi, vous ne pouvez pas compter sur moi pour vous dire pourquoi je ne vous ai pas parlé de ce dernier cas, pour illustrer les rapports du souvenir, du transfert et du contre-transfert. Au cas où j'y aurais été activement sourd, comment vous dire de quoi ?

Avant d'en terminer avec le premier exemple, encore un mot. Je dois reconnaître avoir maintenu une confusion entre d'une part le père, d'autre part le père dans le fils. Ce père, dont nous avons parlé, quelle en est la part de réel et la part d'imaginaire ? Le père imaginaire, c'est clair. Mais le père réel, c'est quoi ? Et pour qui ?

Si c'est pour le fils, il est toujours imaginaire, si c'est pour quelqu'un d'autre pourquoi père et pourquoi moins imaginaire ? Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de support réel à cet imaginaire. Mais, là, qui pourrait départager entre la part du support or celle de l'imaginaire ?

Ce qui compte, est-ce tant de retrouver la vérité, dont certains font le maître mot de la psychanalyse ou simplement de retrouver le souvenir refoulé ? N'est-il pas le centre pathogène ? le point par rapport

auquel le symptôme a son sens ? et cela, qu'il soit souvenir de quelque chose de faux autant que de vrai, qu'il soit souvenir de réel ou d'imaginé.

Ici, par exemple, il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu être dit par la mère que le patient n'ait pas été le fils "de son père", mais plutôt qu'il n'était pas le fils de X... son mari. Ce que le garçon "retint" ce fut dans sa compréhension de l'époque une reformulation qui fut dans un second temps l'objet du refoulement : "je ne suis pas le fils de mon père". Cette formulation prenait-elle appui sur l'opposition implicite : "je suis le fils de ma mère" ? Ou bien n'y avait-il simplement pas à l'époque d'autre formulation possible ? On pourra cependant remarquer que sous cette forme le souvenir est déjà en soi un premier effacement, ce, par négation du sens puisqu'il promouvait comme père dans la formulation celui qu'il semblait annuler comme tel. La formulation apparaît ici comme le premier temps de la défense, laquelle plus tard ne suffisant plus sera relayée par un refoulement global.

Nous aborderons maintenant notre seconde partie.

Si l'on peut considérer que la névrose est une énigme à déchiffrer, ce n'est pourtant pas de l'exploitation de ce qui serait le mot de l'énigme que la thérapeutique analytique tire ses effets. C'était le cas pour les cures par l'hypnose : le médecin opposait à l'amnésie du patient le souvenir retrouvé sous hypnose, l'abréaction qui s'ensuivait amenait une sédation des troubles, précaire, il est vrai.

Freud l'écrivit plus tard, ce n'est pas l'ignorance

en soi qui constitue le facteur pathogène, cette ignorance a son fondement dans les résistances intérieures qui l'ont d'abord provoquée et qui continuent à la maintenir. Il appartient donc à la thérapeutique de combattre ces résistances. C'est moins le mot de l'énigme que sa résolution en soi, c'est-à-dire le chemin pour la déchiffrer, lequel est l'élimination des résistances, en quoi réside le pouvoir de la cure.

Paradoxalement l'analyste risque d'être trop informé tôt, plutôt que pas assez, car il sera disposé à vouloir utiliser ce qu'il sait. Or l'affrontement du patient au sens de ses symptômes, qui dans l'analyse ne peut pas tomber aussi littéralement qu'avec l'hypnose, ne pourra que renforcer les résistances qui maintiennent le refoulement. Les interprétations de contenu renforcent les résistances, parce qu'elles concernent toujours par résonance des pulsions fortement culpabilisées.

Devant les interprétations de contenu, le malade peut être prêt à entendre tout ce qu'on veut, mais il ne se sentira pas concerné. Comme Caïn nous le décrivait à propos de l'obsessionnel le malade veut bien accepter l'interprétation, mais celle-ci ne modifiera pas la situation, sauf qu'elle fera apparaître la parole de l'analyste plus ou moins comme une dénonciation, ce qui renforcera le refoulement.

Toute la stratégie d'une cure peut se trouver concentrée entièrement autour du refus d'un souvenir. Tout le comportement névrotique du patient étant en quelque sorte la négation de ce souvenir. Il faut avoir tenté de faire reconnaître au malade ce souvenir, si on l'a reconstitué à partir de rêves, de rêveries, d'associations, etc., pour ensuite s'en garder précautionneusement. Alors ? User des Interprétations qui dégageront le souvenir des résistances ?

Dans le cas de front unique cela peut rencontrer toute la défense adverse. Et le conflit actualisé avec l'analyste dans la névrose de transfert, tel la drôle de Guerre, sera fait d'attentes, d'escarmouches sans résultats.

Pourtant brusquement ce peut être la guerre de mouvement car, comme nous l'a rappelé Brabant : "Si le patient n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié ou refoulé, il le traduit en actes. Ce n'est pas sous la forme de souvenirs que le fait oublié reparaît, mais sous la forme d'action. Le malade répète évidemment cet acte, sans savoir que c'est une répétition". L'analyste, par contre, doit, lui, savoir que cet agir est une répétition et dans ces cas d'agirs, à moins de rompre le jeu analytique en formulant des interdictions, l'analyste est bien obligé d'utiliser ce qui est devenu la seule communication, encore faut-il qu'il puisse l'accepter comme message.

Le cas clinique sur lequel a été axée cette seconde partie exposait comment au cours de l'analyse d'une femme, des pensées sexuelles refoulées concernant son père furent d'abord agies dans le traitement avant que ne soit retrouvé le souvenir dont cet agir n'était que l'actualisation transférée. Cas non repris dans le présent texte.

Pour autant que ce cas ait débordé les limites du discours, il était bien loin cependant d'avoir atteint l'intensité dramatique qui parfois s'instaure dans le seul jeu de la parole. Or l'analyste est concerné justement par cette dimension dramatique de la cure. L'observation psychiatrique peut donner d'un cas une image plus ou moins conforme. Le compte rendu de cures analytiques donnera toujours et plus que moins une image déformée. Car il est davantage centré sur, le cas que sur l'analyste.

Or, l'analyste est lui aussi toujours plus ou moins un cas. Et c'est ce qui se passe entre ces deux cas qui constitue la cure. Dans les divers modes du retour du refoulé, la difficulté pour l'analyste est de pouvoir maintenir son acceptation, sans se rendre sourd à ce qui peut le déranger. Ce qu'il a à accepter, c'est toujours la parole d'un enfant, enfant aussi encombré de sa force que de sa faiblesse, enfant misérable et pour cela tyrannique.

A cette condition, le patient pourra se souvenir ou, comme on le disait jusqu'au 16^e siècle : se remembrer, proche de l'anglais remember.

Que les hommes y retrouvent les facultés de leur sexe, et que les femmes s'y retrouvent dans les dispositions du leur, la psychanalyse rencontre, là, l'expression la plus condensée de sa fonction : permettre au patient de se remembrer !

Introduction à la discussion de l'exposé de J.C. Lavie

LE SOUVENIR DANS LA CURE

par Madame A. ANZIEU (décembre 1966)

Je voudrais, avant toute autre chose, féliciter J.C. LAVIE de sa sincérité autant que de son talent de clinicien. Il nous fait part en effet aujourd'hui d'une expérience authentique d'analyste affronté à des situations difficiles. Je lui suis profondément reconnaissante d'avoir osé s'exposer ici lui-même en exposant un cas particulièrement délicat. S'il a su d'ailleurs le comprendre et s'en tirer, c'est bien sans doute grâce à sa propre délicatesse personnelle.

Cependant l'intérêt que nous avons pris à cet exposé n'est pas dû seulement à sa dramatique : la situation du sujet et de l'analyste y sont exposées en fonction de soubassements théoriques dont la teneur me paraît pouvoir être précisée.

Deux points essentiels ont été étudiés :

- le souvenir et son rapport au transfert
- le souvenir et l'acting-out.

Autant que j'ai pu le noter au passage, les sujets dont parle J.C. LAVIE me paraissent se situer dans une perspective essentiellement pré-œdipienne : certains traits, en particulier le passage à l'acte dans l'analyse, les processus d'annulation, me semblent caractériser des sujets qu'on appelle "border-line". Le trait essentiel de leur situation affective est d'être duelle. La troisième

personne du trio œdipien, même si elle est pressentie n'est pas intégrée à la situation du sujet dans l'analyse aux moments décrits par LAVIE.

Si Freud a découvert la psychanalyse dans ses difficultés avec les hystériques, ce n'est évidemment pas sans raison : le refoulement du souvenir met un cran de sûreté au refoulement du désir. Psychanalyser, c'est analyser le désir.

L'analyse d'un sujet qui n'est pas entré dans la visée œdipienne comporte cependant un troisième terme : le souvenir absent. La troisième personne de l'œdipe non atteint est absente, mais présente dans le souvenir absent. Ce n'est que par le système transférentiel que le sujet mûrit sa difficulté à atteindre la position œdipienne. Chez les sujets décrits par LAVIE, ce moment du transfert passe par la connaissance que l'analyste a de son patient : le contre-transfert, mettant l'analyste à rude épreuve doit être utilisé ici autant que le transfert. L'analyste est amené à prendre conscience de sa propre situation œdipienne par rapport à son patient pour l'y introduire lui-même par l'intermédiaire du souvenir.

Ce souvenir disparu, n'est autre en effet que celui de l'interdiction, que celui du désir interdit : dans le cas du garçon rapporté tout à l'heure, le sujet doit se référer au désir de sa mère, désir éminemment coupable qui a présidé à sa pro-création, mais aussi au désir du père actuel d'oublier de qui est né son fils, afin que ce fils l'ignore lui-même. L'enfant qui en résulte est ainsi replacé devant l'image de soi-même qu'il reçoit du couple parental à une étape antérieure au désir génital. Cette situation est sans doute une des sources des acting-out provocateurs vis à vis de l'analyste.

L'analysé ne peut atteindre le souvenir qu'en se sentant

insinué dans le désir que l'analyste a de lui en tant que sujet autonome. Il mûrit ainsi sa position œdipienne, et devient capable d'aborder le thème de la castration.

Arrivons maintenant à la relation souvenir-transfert. Je pense pouvoir dire que dans le moment où il s'établit, l'oubli du souvenir qui constituera la névrose est une réponse aux désirs des parents. Réponse désespérée d'impuissance à correspondre à ces désirs, donc caractéristique d'une position œdipienne non assumée. Cette impuissance ne peut être surmontée que par l'analyse de ce souvenir dans un contexte œdipien.

Je donnerai ici deux brefs exemples illustrant cette idée :

- J'ai vu Catherine la première fois, il y a quelques années pour une mal position dentaire ayant résisté à tous les appareillages. Elle avait douze ans. Quelques séances très espacées suffirent à rétablir les positions linguales permettant le retour des dents à leur équilibre. Cependant Catherine suçait toujours son pouce par intermittence. Lors de sa dernière visite, elle pleura tout à coup à gros sanglots en m'avouant que ça allait mal et qu'elle voudrait être un garçon. Je l'ai revue à 17 ans. Elle suce encore son pouce, elle a perdu ses cheveux, elle est gravement déprimée et s'enfonce par moments dans une attitude que j'ai pu croire schizophrénique. Le lent établissement d'un transfert très solide fit apparaître que sa situation de fille lui est inacceptable depuis toujours. Ses deux frères plus jeunes sont en harmonie avec la mère alors que Catherine lui est opposée. La naissance du second lorsqu'elle avait dix ans a été l'occasion d'une crise d'agressivité caractéristique envers sa mère, d'isolement, et d'annulation totale d'un père alors absent et qu'elle avait adoré jusque-là. Elle s'en savait aussi aimée. Mais ce fut la rupture, et l'abandon des capacités intellectuelles

Elle s'est depuis souvenue que lorsqu'elle avait trois ou quatre ans, sa mère parlait des filles comme de chipies insupportables. Elle n'a pu accepter de se ranger parmi elles. Elle s'est pensée garçon... tous les souvenirs peu à peu récupérés dans l'analyse d'une manière souvent dramatique sont ceux d'une culpabilité œdipienne impressionnante conduisant à la castration essentielle. Si elle est femme, donc irrémédiablement châtrée, elle sera rejetée par sa mère qui la désire puissante, mais qui la redoute néanmoins comme rivale auprès du père.

En fait, cette mère est particulièrement virile et ne supporte que l'indifférence de ses garçons. Elle les aime en les tenant en tutelle, y joignant le père qui est déséquilibré mentalement. Catherine n'a pu faire partie du groupe et s'intégrer à l'amour de sa mère terrifiante qu'en se faisant garçon. Mais elle a donc dû renoncer à être aimée de son père et à l'aimer. D'où le conflit et la non-résolution d'une position qui était déjà œdipienne.

- Un autre cas est déjà connu de certains d'entre vous.

Il se situe de la même manière que la jeune fille précédente par rapport au complexe d'Œdipe. C'est-à-dire qu'il ne peut dépasser le problème œdipien et doit se réfugier dans une castration qui le fait vivre femme. Il est atteint d'une malformation cardiaque congénitale, opérée à vingt ans. Il en a trente deux.

Deux souvenirs essentiels apparaissent dans ce traitement.

- le premier est celui de la grand-mère paternelle dont il a surpris un jour une phrase adressée à sa mère : "Si c'était une fille" - sous-entendu - : "il n'y aurait pas de problème" c'est-à-dire pas d'opération nécessaire.

- ce souvenir se complète peu après du suivant : il revoit la salle de l'opération où sa mère l'a emmené quasiment de force. Le chirurgien se penche sur lui et il voit le visage de son père. Le bistouri qui va toucher une partie de son corps essentielle à sa vie physique le fait femme, jusqu'à l'analyse de ce souvenir et, je dois le dire aussi, d'un certain nombre de rêves.

Il est évident que le complexe d'Œdipe n'est pas seulement celui de la personne d'Œdipe. C'est aussi celui du couple parental, de Jocaste et d'Œdipe père.

Je voulais simplement montrer que dans le transfert se crée une situation qui doit apparaître comme triangulaire pour que rejaillisse le souvenir. L'analyste offre à son patient la double image d'un couple parental cohérent grâce auquel la crainte de la castration peut être dépassée. Mais non sans la réactivation des souvenirs-clefs qui prouvent la puissance de l'interdit œdipien. L'angoisse qui les accompagne peut être assumée en la présence tutélaire de l'analyste. À condition que son propre contre-transfert soit assez solide dans son rapport œdipien personnel à son patient.

Annie Anzieu

REMARQUES INTRODUCTIVES A L'ETUDE DU

SOUVENIR-ECRAN

par : V.N. SMIRNOFF

Le travail, dont on présente ci-après des extraits fut préparé pour les Entretiens de Psychanalyse de Décembre 1966. Il se trouve amputé, du fait de son caractère confidentiel, d'une partie importante, et peut-être capitale : le fragment d'analyse de "Monica".

Il perd ainsi une grande partie de sa valeur démonstrative. Si nous nous sommes résolus à le publier en dépit de cette lacune, c'est dans le but de témoigner de notre participation.

Nous reproduisons en exergue l'argument distribué avant la séance de travail et qui devait servir de guide à la discussion.

Tel qu'il est, ce texte était destiné à être prononcé plutôt que lu. On en apercevra le caractère volontairement équilibré : charpente plutôt que développement. C'est dans cet esprit qu'il convient de s'y tolérer, en tant qu'amorce à la réflexion.

ARGUMENT

1° -

Le terme freudien Deckerrinerung évoque couverture, camouflage, trompe-l'œil.

En français, l'usage d'écran (screen en anglais) maintient et renforce l'idée de la chose cachée, mais aussi d'une surface de projection.

2° -

Double fonction du Souvenir Ecran, où se retrouvent :

- le souvenir en tant que rappel du passé et point de départ de significations nouvelles.
- l'écran qu'il forme en tant que surface de support du fantasme inconscient.

3° -

Statut ambivalent du Souvenir Ecran, terme de compromis entre une "réalité" vécue, passée et le fantasme dont, nachträglich, il forme le support.

4° -

Le Souvenir Ecran médiateur de l'expérience vécue à la réalité psychique, pour autant :

- qu'il puise son contenu aux sources d'un vécu infantile
- qu'il emprunte son sens aux avatars d'une fantasmagorie.

5° -

Le Souvenir Ecran, témoin de l'amnésie infantile, qu'il camoufle, plutôt qu'il ne l'abolit, et dont il fixe le vécu émotionnel sous un aspect méconnaissable (tel le rêve).

6° -

Le Souvenir Ecran est co-extensif de la fonction mnésique : tout souvenir est, d'une certaine façon, Souvenir Ecran.

7° -

Tout Souvenir Ecran peut être envisagé sous sa triple stratification :

- (de sa structure formelle,
- (de son contenu,
- (de son sens.

8° -

Sa structure formelle

- dont rendent compte les caractéristiques de la "séquence filmique" du Souvenir Ecran,
- et qui se réfère essentiellement à la catégorie de la Nostalgie (Sehnsucht) : du retour impossible de l'objet perdu ;
- en quoi elle porte la marque des artifices du langage cinématographique, mais surtout de toute littérature romantique de Senancour à Marcel Proust.

9° -

Son contenu latent se réfère à l'expression du désir, telle qu'elle apparaît dans la littérature du rêve (de Hoffmann à Lautréamont) et dont l'objet est reconnaissable en tant qu'objet du désir.

10° -

Son sens

- à rechercher dans l'historicité (en tant que distinct de l'histoire), qui place cet objet dans la topographie et l'économie libidinale ;
- caché dans les inflexions de son parcours ; en d'autres termes dans la constitution même de sa névrose, dont il représente un raccourci symbolique.

11° -

L'analyste peut se laisser piéger à la fois tant par l'apparence "réaliste" du Souvenir Ecran (voir à ce titre la mésaventure de la séduction infantile), que par les détours de l'affabulation imaginaire.

12° -

L'écart entre Souvenir Ecran et Réalité met en cause les concepts de traumatisme, et de scène, de témoin et de voyeur et nous renvoie au mieux à la réalité psychique, catégorie dont l'apparente simplicité ne réduit pas l'équivoque.

13° -

La similitude entre Souvenir Ecran et Fantasma nous renverrait de même à examiner la fonction imaginaire et la fonction remémorative, c'est-à-dire à des fonctions dont il s'agirait de préciser leur spécificité réciproque

14° -

Seule la dimension symbolique, telle qu'elle apparaît derrière le discours manifeste et dont celui-ci véhicule le message codé, permet d'utiliser le Souvenir Ecran dans l'interprétation renvoyée au sujet. L'interprétation doit être repérable par l'analyste afin de pouvoir être repérée par l'analysé, non pas comme certains le proposent, dans une topologie génétique, mais véritablement dans la politique et la stratégie de son désir.

.....

Si je ne me suis pas résolu à fabriquer une étude plus exhaustive, il faut en chercher les raisons dans les rapports entre moi et le sujet choisi. Il eût été relativement facile de faire un inventaire bibliographique et, à coups de citations, édifier une œuvre compilatoire. J'ai préféré emprunter un chemin moins bien tracé, suivre une inspiration inégale dans des détours parfois ardues mais la réflexion psychanalytique a son rythme propre, ses temps morts et ses accélérations, ses silences et ses moments féconds.

Le sujet m'est venu à l'esprit lorsqu'un jour j'eus envie de reprendre un texte de Freud, datant de 1899, Über Deckerrinnerungen que j'avais, il y a plusieurs années, commenté pour un petit groupe de travail, et où je m'étais proposé de rechercher sous quelle forme la notion d'enfance se trouvait introduite dans les premiers écrits de Freud. Mais le texte m'avait frappé, dès la première lecture, par l'élégance de sa démonstration.

Il s'agit, dans le travail de Freud, d'un homme de 38 ans qui par métier était loin des préoccupations psychologiques, mais qui s'était soumis à une psychanalyse chez Freud pour se débarrasser d'une, "petite phobie". C'est quelque temps après cette analyse, réussie, et à la suite d'une lecture d'un article des Henri que le sujet fit part à Freud d'un souvenir d'enfance : celui-là même qui se trouve ainsi relaté.

En fait, la perspicacité de Bernfeld (1946) attribue ce souvenir à Freud lui-même et c'est donc un double intérêt qui se rattache à cet article qui, en fait, représente un fragment de l'auto-analyse de Freud. En 1901, Freud revient sur ce même sujet dans le chapitre IV de la Psychopathologie de la vie quotidienne, où il l'examine, au même titre que l'oubli, comme un trouble de la mémoire.

Freud cite le Souvenir Ecran comme une preuve de la nature tendancieuse de notre souvenance. Il s'agit le plus souvent, mais pas toujours, d'un souvenir d'enfance. Souvenir d'un événement apparemment banal, dont la signification échappe au sujet, retenu de façon arbitraire, alors que des événements bien plus frappants de cette même période semblent avoir été oubliés.

Freud affirme que la persistance de tels souvenirs est due à un déplacement (Verschiebung) et sont retenus à titre d'Ersatz (remplacement) d'impressions plus importantes. Ces souvenirs, soumis à l'investigation analytique (c'est-à-dire à partir des libres associations) permettent d'aboutir aux impressions dont elles ont pris la place et qui avaient été écartées du fait d'une résistance. C'est pour autant que ces souvenirs doivent leur persistance non au contenu propre (lisons : manifeste), mais à la relation associative à un autre contenu refoulé (c'est-à-dire latent) que Freud les désigne sous le nom de Deckerrinerung.

Ajoutons que Freud en distingue plusieurs sortes :

- ceux dont le contenu ancien se rapporte à un vécu plus précoce, qui de ce fait subit un déplacement rétrograde (rückläufig).

- ceux dont le contenu manifeste est teinté d'émotions plus anciens : déplacement antérograde (vorgreifend).

- et finalement ceux où Souvenir Ecran et événement sont liés par une contiguïté temporelle ou par une relation de leur contenu commun.

Soulignons, dès maintenant, ce décalage chronologique, décalage que nous retrouverons plus tard lorsqu'il sera question de symbolisation après coup. Il cite en 1901 quelques exemples auxquels je vous renvoie, car Freud ne reviendra plus sur ces distinctions formelles et il a raison car l'intérêt du Souvenir Ecran est ailleurs : dans sa structure, sa topographie, son statut.

La relation entre chose recouverte et chose recouvrante, entre Gedecktem et Deckendem, explicitement notés par Freud, forme le propre de ce phénomène mnésique qui a trouvé une traduction, tant française qu'anglaise, par le vocable de Souvenir-Ecran (Screen-memory). Incompétence des traducteurs ou génie de la langue, cet écran nous confronte avec une dimension nouvelle. Loin d'être un simple camouflage, l'écran nous mène à la notion d'une surface, vierge ou non, mais de toute façon à la fois couverture et lieu de projection. Mais en fait le verbe decken nous rappelle aussi une expression allemande den Tisch decken, qui signifie non pas cacher la table, mais mettre la table (et cette expression apparaît curieusement dans le texte de 1899) - Mettre la table qui est aussi une invite à se mettre à table, que connaissent bien les analystes.

Rien, à première vue, de plus simple qu'un écran : pellicule, filet, film, rideau, paravent. Mais aussi : jeu lumineux simulation, mimétisme, éblouissement. Tout peut convenir au camouflage: trame grossière ou voile de Maya. Il puise sa devise, voire son statut dans un Je dissimule, avant même qu'il ne clame un Je simule, qui est comble de la mauvaise foi.

On peut ainsi mettre en évidence une triple stratification : la chose recouverte, la couverture, et ce qui s'y trouve projeté, sous forme de matériau.

C'est à regarder de plus près cette architecture que je vous invite maintenant.

A examiner cette couverture - c'est-à-dire le souvenir tel qu'il est rapporté - on peut être frappé que ses éléments constituent ce qu'en langage cinématographique on appelle une séquence.

A ce titre le souvenir rapporté par Freud (1899) est tout à fait exemplaire. La succession des plans est particulièrement nette, et il est possible de découper cette séquence en ces plans successifs et d'en faire le montage. Les indications que l'on trouve dans le texte même de Freud, par leur précision topographique, la minutie des détails et jusqu'aux "angles" rappellent à plus d'un titre le découpage de l'Année Dernière à Marienbad.

Mais ce qui prédomine du point de vue formel dans cette séquence c'est un élément sur lequel Freud a singulièrement insisté, à savoir la brillance du souvenir.

Brillance du souvenir, tranchant sur les brumes imprécises de l'enfance, et où convergent tous les rayons captés par le vécu du sujet. D'où procède le scintillement hypnotique, fixant l'image dans une viviscence sensorielle, quasi-hallucinatoire, et dont la persistance, au long des années, a de quoi étonner.

Cette brillance ne peut être que le reflet d'une lumière venant d'ailleurs. Si le Souvenir Ecran est si brillant, s'il apparaît avec une telle acuité, c'est qu'il répond à un point de convergence, où se projette sur cet écran un vécu ou une signification condensée.

En ce point de projection tout se passe comme si quelque chose s'engouffrait dans un défilé libidinal (Verengung) que marque la vivacité du jaune des fleurs et du goût du pain.

Et c'est cette mise au point qui permet la projection (sur l'écran du souvenir) de ce faisceau convergent et divergent momentanément rassemblé en cette image, d'un vécu ou d'une signification qui vient d'ailleurs.

Peut-être faudrait-il dénoncer ici ce que l'analyste n'a que trop tendance à considérer comme du matériel.

Matériel, à savoir briques, tomettes, pierre de taille, planches ou tuiles - toutes choses propres à édifier une construction, mais qui ne sauraient avoir de sens, ni d'utilité si on néglige ce qui lie des éléments les uns aux autres : ciment, cages, poutres, montants et tout autre forme de liant qui permet d'achever l'architecture.

Le matériel brut ne saurait avoir d'utilité dans l'analyse à moins d'arriver à le lier, à lui faire tenir son discours, à l'articuler aux éléments voisins.

Lieu de projection du désir, du désir infantile s'entend, l'évocation du Souvenir Ecran vient nous rappeler que ce désir se trouve ré-actualisé dans l'analyse, - c'est-à-dire dans le Transfert - et que c'est seulement à ce titre, (et non en tant que donnée initiale et immuable) qu'il saurait être soumis à l'interprétation.

Pas plus d'ailleurs qu'il n'aurait pu s'édifier ex nihilo, à partir d'une endogenèse stricte, et qu'il était déjà formé au départ dans l'entrecroisement du fantasme de l'enfant et du fantasme parental. Point capital, et sur lequel nous reviendrons.

Car le Souvenir Ecran se donne avec son caractère de construction, de pseudo-réalité (et dont il faut démontrer l'usurpation derrière les apparences de sa façade). Mise en scène de fantasmes, il traduit avant tout une nostalgie (Sehnsucht). Quête d'un objet perdu, impossible à retrouver, et dont le reflet transparait sous ses divers déguisements, tout au long du discours.

Objet perdu, ainsi qu'il apparait tout au long de la littérature romantique par excellence : objet perdu et poursuivi à travers les méandres de l'espace désenchanté de Senancour, lente agonie du cœur, vide fastidieux, l'illusion toujours impossible d'un cœur de femme pour y déposer son fardeau. Ou encore dans la Recherche du Temps perdu, où le narrateur, au long de ce fil, qui ne le conduit pas au Temps Retrouvé, mais le guide dans sa nostalgie d'un Temps Aboli, dit expressément : "On ne peut refaire ce qu'on aime qu'en le renonçant".

Renoncement à l'objet du désir, qui ne fait que le rétablir dans sa dimension symbolique, autrement plus puissante que l'illusoire présence, comme nous le rappelle le beau texte de Robert Pujol :

"Les conditions de soutien du désir sont à la fois contradictoires et irréalisables. C'est à résoudre ce paradoxe que s'acharne le névrosé. L'essentiel du paradoxe est que réaliser un désir n'est pas posséder un objet, et, qu'à posséder celui-ci, le désir s'évanouit du fait que la demande arrête, pour un temps, son mouvement."

Quête contradictoire et irréalisable, l'œuvre et la vie de Proust sont là pour nous le prouver, et dont rendent compte de façon magistrale à la fois l'œuvre de Painter et le livre de Deleuze, une des rares choses sensées et remarquables qu'à ma connaissance on ait écrit à son sujet.

Il y aurait beaucoup à dire sur la construction de l'œuvre proustienne, de la première épure de Jean Santeuil au parachèvement de la Recherche du Temps Perdu, du remaniement que subissent les personnages (et tout particulièrement les trois personnages centraux de l'œuvre : Robert de St Loup, le Baron de Charlus et l'Illustre Jupieu), du glissement progressif de l'amour pour la mère à l'aventure carcérale d'Albertine. Mais rien de tout cela ne saurait nous retenir aujourd'hui car j'aurais voulu montrer à quel point cet immense scénario sert d'écrin à l'épisode de la petite Madeleine, telle qu'on peut la contempler encore aujourd'hui dans la maison d'Illiers, fétiche soigneusement entretenu dans sa réplique par les soins du conservateur du dit lieu et qui nous nargue, figée sur sa soucoupe blanche.

Depuis que la culture de masse a pénétré par les étranges lucarnes jusqu'aux loges les plus défavorisées du Royaume, personne n'ignore qu'un jour, sa mère le trouvant triste, fit prendre au Narrateur un peu de thé : et qu'ainsi il porta à ses lèvres une cuillerée de ce breuvage où il avait laissé s'amollir un morceau de ces gâteaux "courts et dodus" appelé Petite Madeleine. Et qu'à l'instant même où la gorgée mêlée de miettes de gâteau toucha son palais, un plaisir délicieux l'envahit, isolé, sans la notion de sa cause.

Cependant, une association d'idées lui fit retrouver la cause de ce plaisir, à savoir l'évocation de la petite Madeleine que lui offrait le dimanche matin à Combray sa tante Léonie. A partir de là tout lui revint - la Chaîne

des évènements et des sensations qui s'y rattachent. Mais pour nous Combray ne peut se rapporter qu'au déchirement chaque soir renouvelé de sa séparation de sa mère au moment du coucher. Tout le monde sait que ce passage de la petite Madeleine se trouve dans les premières pages du premier volume du Côté de chez Swann, mais ce que le commun ne sait pas, est que l'épisode de la petite Madeleine ne prend son sens que quelques 2500 pages plus loin, pour être précis à la page 866 et suiv. du volume III de l'Édition de la Pleïade.

En tant que souvenir, voire de Souvenir Ecran, la petite Madeleine nous renvoie à la mère de Marcel Proust, à cette relation d'amour qui a infléchi la vie de cet auteur vers le destin qu'on lui connaît. Rien ne sert à gloser là-dessus. Mais là où je veux en venir c'est que la petite Madeleine prend pour nous une signification bien plus précise.

La petite Madeleine sur sa soucoupe nous renvoie à une autre, la grande, sur son socle : la Madeleine que le jeune Marcel peut apercevoir de son domicile parisien du 9, Boulevard Malesherbes, là où naquit son frère Robert, et dont la venue au monde introduit dans le vécu de Proust une coupure qui marque la perte définitive de sa place exclusive auprès de sa mère. Séparation bien plus dramatique que n'est la séparation de tous les soirs au moment du coucher, qu'évoque pour Proust le goût de la petite Madeleine, qui éveille en lui le souvenir de Combray-Illiers, où il lui faut mettre en scène chaque fois le déchirement renouvelé, abandonnant sa mère aux visiteurs, quêtant auprès d'elle le dernier baiser, le dernier signe de tendresse avant de s'enfoncer dans son voyage nocturne. Nuits longues et solitaires qui, dans la vie de Proust, ont joué un si grand rôle et qui rappellent sans doute cette séparation dont elles sont devenues le signe. Si la petite Madeleine nous renvoie

à cette séparation symbolique mise en scène dans ce coucher et cette attente déçue des nuits de Combray, l'autre Madeleine nous renvoie à une séparation qu'il sait irréparable et qui marque la perte de son objet d'amour.

Car la petite Madeleine trouve son dénouement sur le lit de mort de Marcel Proust. Lorsque son frère, le Dr Robert Proust, vint voir Marcel avant de mourir, il le souleva doucement sur les coussins "je te remue beaucoup, mon cher petit, je te fais souffrir" - et Marcel répondit : "oh oui, mon cher Robert", ce furent là les dernières paroles qu'il prononça consciemment. Mais un peu plus tard on l'entendit murmurer "Maman".

"Il avait pardonné à Robert qui par sa naissance l'avait fait souffrir et maintenant, la jeune mère restituée, telle qu'elle était avant le Temps Perdu, avant qu'elle eut semblé lui marchander son amour, demeurait."

La petite Madeleine ponctue pour nous le vécu de Proust au milieu de cet immense Souvenir Ecran qu'est toute son œuvre.

Elle n'est pas tant Souvenir que signe, signe parmi d'autres signes, et qui confère son sens à l'œuvre de Proust, comme à tant d'autres. Elle la ponctue avec cette même vivacité ressentie que d'autres signes qui se trouvent dans l'œuvre : le petit pan de mur jaune du tableau de Vermeer, la phrase musicale de la sonate de Venteuil, le pavé inégal de la place St Marc à Venise et aussi le son de la petite clochette de jardin, qui, de son "double tintement timide, ovale et doré" annonçait à Combray l'arrivée des visiteurs, et du même coup le moment de la séparation. Là aussi le signe prend son sens seulement aux toutes dernières pages de l'œuvre, où Proust écrit : "la date à laquelle j'entendais le bruit de la sonnette de Combray, si distant et pourtant intérieur, était un point de repère dans cette dimension énorme, que je ne savais pas avoir".

Impossible retour du temps.

Impossible retour de l'amour maternel.

Mais le Temps et la Mère, tous deux perdus, sont l'un et l'autre en tant qu'objets (ou représentants d'objets) marqués du signe de leur absence ou de leur manque et investis en tant que tels : des objets perdus. Nulle part sans doute la Nachträglichkeit ne va si loin, qu'à ce lit de mort où toute l'œuvre de Proust prend son véritable sens.

Ainsi l'analyse de la structure formelle nous renvoie au contenu du Souvenir Ecran, entendons le contenu latent, celui qui apparaît lors de l'élaboration du Souvenir Ecran, et qui se projette sur la surface offerte par le "Souvenir" proprement dit.

Si les éléments figurés renvoient à la Nostalgie, telle qu'elle s'exprime dans le thème de l'objet perdu, - deuil toujours à refaire et jamais bouclé ; par contre l'agencement des divers éléments nous indique un fil selon lequel s'aligne - ou s'enchevêtre - un discours tenu par le sujet.

Comme dans le discours du rêve, le sens se dégage à partir de l'articulation des divers éléments, préalablement décodés.

Ce discours on le retrouve dans ce que j'appelle la littérature de rêve, de Hoffmann à Nerval et à Lautréamont : il ne s'agit plus de la quête inutile d'un objet qui échappe à toute prise, mais Wunscherfüllung, comblement illusoire du désir par un autre objet - substitué - et où l'on reconnaît la structure d'un fantasme.

Du même coup le Souvenir Ecran n'est plus simple regret, nostalgie, Sehnsucht, grâce à cette solution hallucinatoire de la Wunscherfüllung fantasmée, le Souvenir Ecran cherche à combler la béance de son désir, si clairement exprimé derrière le Souvenir Ecran. Le contenu latent de ce dernier nous renvoie au fantasme, pour lequel nous renvoyons nos auditeurs au travail de Pujol d'une part, d'autre part

à celui de Laplanche et J.B. Pontalis.

Au premier abord, on peut reconnaître au Souvenir Ecran une position intermédiaire entre la scène (vécue) et l'affabulation (imaginaire). En se plaçant à l'intersection de ces deux registres, le Souvenir Ecran reçoit du même coup sa stratification dont nous avons déjà parlé.

Peut-on évoquer à propos du Souvenir Ecran la double source de sa thématique, telle qu'elle est rapportée par le sujet ?

Extérieure : du fait de l'utilisation de scènes, encore que remaniées, télescopées, transposées, ayant subi toutes les déformations.

Internes : c'est-à-dire fantasmatique si tant est que le fantôme puisse être considéré comme uniquement endogène.

Réalité prise au piège de l'imaginaire, ou Imaginaire subissant l'emprise du réel ?

Mais peut-être pourrait-on aussi distinguer dans le Souvenir Ecran réalité et fantôme suivant deux figurations distinctes :

- d'une part l'imagerie décrite par le sujet dans l'éclat de certains détails, dans l'objectivation de la première personne perçue comme figurant dans le souvenir, dans la précision de la description : tout ce qui est du domaine du visuel (qui porte le masque d'une réalité).
- d'autre part la bande sonore, l'entendu, tel que le présente Freud dans le projet L et qui marque le côté fantasmatique, c'est, comme s'expriment Laplanche et Pontalis, le dit ou le bruit familial, histoire ou légende, chronique ou mythe, de toute façon discours auquel le sujet se réfère.

En dernière analyse on peut reconnaître au Souvenir Ecran la Structure du fantasme, où l'on retrouve mêlés l'ingrédient imaginaire et le liant structural, et dont le type est la rêverie diurne, récit déjà stéréotypé et pourtant variable, que le sujet forge et se raconte à l'état de veille. Mais ce qui différencie la rêverie du Souvenir Ecran est la place du sujet celui qui rêve et celui qui se souvient. Alors que dans la rêverie cette place est marquée et invariable, à la première personne qui vit sa rêverie, dans le Souvenir Ecran le sujet est "objectivé, il se voit parmi les autres, tenant son rôle et à ce titre il existe une parenté structurale profonde avec les fantasmes originaires.

Avec le Souvenir Ecran nous nous mouvons dans l'imaginaire. Mais un imaginaire qui n'est pas imagination (Einbildung) mais transposition du fantasme dans le registre du réel. Le Souvenir Ecran n'est pas "imaginé" par le sujet ; il est fantasme construit à partir de certains éléments et dont la construction obéit aux lois de la symbolique du sujet. C'est dire que l'analyse du Souvenir Ecran nous mène à examiner un fantasme : non simplement d'en constater la réalité psychique, ou même vérifier, comme le voudrait une interprétation génétique, son rôle dans l'économie du sujet, mais bien à en dégager la signification profonde, inconsciente et symbolique, tel que le fait Freud dès 1899, qui dit clairement qu'en fait il ne s'agit pas d'un souvenir d'enfance, mais d'une fantaisie replacée dans le cadre de l'enfance : "j'appelai un tel souvenir, dont la valeur réside dans le fait qu'il représente dans la mémoire des impressions et des pensées d'un âge plus tardif, et dont les contenus sont liés au souvenir par des relations symboliques ou analogiques - un souvenir - couverture". Souvenir qui se trouve, après-coup surchargé par le signifiant, la redondance et son intrication aux autres signifiants auxquels il nous renvoie immanquablement : souvenir où l'imaginaire se construit à partir des événements et où le fantasme cache le contenu symbolique.

II

L'illustration de certaines données théoriques fut apportée par l'examen d'un Souvenir Ecran, emprunté à l'analyse d'une de nos patientes : le cas Monica. Son omission ici fut inévitable, et je me suis donc borné à rapporter ici certaines conclusions qui, détachées de leur support concret, peuvent paraître plus ou moins dogmatiques.

- 1° / C'est dans le Champ du Transfert qu'émerge ce Souvenir Ecran, dans un moment privilégié de son analyse, en un point du parcours où le sujet est capable de jeter un coup d'œil en arrière et où le passé et le présent se trouvent liés dans leur chaîne signifiante.
- 2° / Que dans l'exemple rapporté le souvenir écran nous renvoie à une thématique de castration : castration présente dans sa fonction féminine, castration ancienne dans l'acceptation de son absence de pénis.
- 3° / Que dans sa métaphore le souvenir écran pose la question, fondamentale, de la capacité de Monica à éveiller le désir de l'Autre.

4° / Que le Souvenir Ecran ne saurait se satisfaire, pour le saisir, d'une analyse, fut-elle exhaustive, de l'histoire du sujet au sens de l'enchaînement historique pur et simple. C'est par cette proposition que nous enchaînons sur la suite.

...Mais toute la reconstitution historique est ici insuffisante à rendre compte de l'emprise fantasmatique, si l'on ne tient pas compte de la fantasmatique parentale qui infléchit ici la thématique de Monica.

Je vous disais tout à l'heure que le Souvenir Ecran s'édifiait au lieu de rencontre des fantasmes de l'enfant et des fantasmes parentaux. Qu'est-ce à dire sinon que ce lieu est le lieu préférentiel et que le Souvenir Ecran signifie autre chose qu'un quelconque moment fantasmatique. Ce qu'il recouvre ce n'est pas simplement un évènement ayant reçu secondairement un déguisement qui le rend méconnaissable. Le Souvenir Ecran rend compte d'une décussation ou se rencontrent, s'entrecroisent et changent de voie la névrose infantile et la névrose parentale. Point de formation de quelque chose qui après cette décussation aura changé de sens, aura acquis un sens nouveau, contamination ou démultiplication dont les effets ne seront saisissables que plus tard.

La névrose familiale n'est pas, comme le disent certains esprits friands d'une simplification psychologisante, le retentissement des comportements parentaux sur le psychisme de l'enfant ; la névrose familiale est la résultante de la fantasmatique parentale aux prises avec les fantasmes inconscients. Le souvenir écran est le témoin, indélébile, de cette prise de sens, qui marque de son sceau la décussation

névrotique. L'exemple rapporté par Freud dans son auto-analyse, l'exemple de Monica et bien d'autres nous en apportent la preuve. Ajoutons à cela que le Souvenir Ecran doit se référer à l'expérience pré-verbale de l'enfant. Et ce dernier ne peut éviter la nécessité qui s'impose à lui, c'est-à-dire, comme dit Balint, d'apprendre à utiliser le vocabulaire et la grammaire adulte pour exprimer son vécu protohistorique. Il existe une relation entre ce vécu et l'éprouvé océanique (oceanic feeling) (dont parlent à la fois Freud, Ferenczi et Balint) qui chez certains sujets peut persister tout au long de leur vie. Un sentiment d'une relation indissoluble, d'un sentiment d'appartenance définitive au monde extérieur (cf Freud : Unbehagen in der Kultur).

Peut-on relier ce vécu au phénomène que nous appelons Souvenir Ecran ? Il est impossible de ne pas le considérer comme un élément constituant fondamental avant même toute possibilité de verbalisation, (de mémoire visuelle) auquel se réfère obligatoirement tout Souvenir Ecran. La qualité visuelle du Souvenir Ecran est en effet une qualité constituante d'un tel souvenir : stockage d'images auxquelles s'associe une façon particulière de revivre ce souvenir. On peut considérer que tout Souvenir Ecran est fait de trois parties :

- 1 - Imagerie visuelle saisie dans le vécu effectif du moment
- 2 - Surcharge secondaire d'un sens venu se plaquer à posteriori sur cette imagerie.
- 3 - D'une intensité sensorielle qui se rapporte à un vécu pré-verbal et qui trouve un vocabulaire et une grammaire (au sens balintien) qui lui confèrent l'aura particulier de cette acuité toujours présente : sentiment de puissance, d'euphorie, d'élévation, qui se rapporte bel et bien au vécu infantile que Balint a si joliment appelé Primary Love, l'amour primaire (au sens de proto-eros),

Urliebe : l'enfant dans les bras de sa mère, l'amour, le sentiment de flotter, d'être fondu dans l'unicité cosmique.

Ce que Balint appelle the "friendly expanses" - les espaces amicaux ne sont rien d'autre que ces souvenirs d'un wish-fullfillment primitif et qui s'opposent aux "horrid empty spaces" aux espaces horriblement vides qui représentent le même fantasme marqué du signe de la dénégation.

III

Une telle mise en place de quelques notions n'est pas un vain exercice d'exégèse. La Direction même de notre entreprise, dite thérapeutique, s'en trouve immédiatement infléchie. Le "Style" de l'interprétation n'est pas simple maniérisme, façon d'être, voire idiosyncrasie de tel ou tel analyste : toute interprétation (ainsi que Granoff l'avait naguère montré) se réfère implicitement au savoir de l'analyste : entendez par là, non pas l'aride accumulation de connaissances, mais sa compréhension intime des concepts. Nous avons tenté, dans cette dernière partie, d'en aborder les conséquences au plan de la technique.

Il n'est pas possible de parler du Souvenir-Ecran sans le replacer dans le cadre d'une théorie de la mémoire. Cela nous entraînerait trop loin et le sujet a déjà été remarquablement traité par Brabant. C'est plutôt la remémoration dans la cure que je voudrais évoquer ici.

A près de 40 ans de distance, de 1899 à 1936, malgré les vicissitudes et les modifications qu'aura subi la technique, un élément reste pourtant inchangé dans les écrits de Freud.

De l'article Remémoration, Répétition et Elaboration, écrit en 1914, extrayons les lignes suivantes : "le but de ces diverses techniques (en se référant tant à l'hypnose qu'au traitement cathartique et à la psychanalyse) est resté le même, c'est à dire du point de vue descriptif, combler les lacunes de la mémoire - au point de vue dynamique, vaincre les résistances du refoulement".

Les lacunes dont parle Freud, sont constituées par l'oubli des évènements, qui est le fait d'une dissociation entre l'évènement et le contexte, c'est-à-dire, le sens vécu de la scène oubliée. Dans d'autres cas il s'agit bel et bien d'un effacement de pans complets de la vie infantile. A ce propos Freud déclare que : "L'amnésie infantile se trouve totalement contrebalancée par les Souvenirs-Ecrans. Ces derniers contiennent non seulement quelques éléments essentiels de la vie infantile, mais encore tout l'essentiel. Ils représentent les années oubliées de l'enfance aussi justement que le contenu manifeste des rêves en représente les pensées". (G.W. X, p. 128)

Il appartient donc à l'analyse de découvrir le contenu latent du Souvenir-Ecran.

Mais aussitôt Freud oppose à ces évènements vécus, les actes purement intérieurs, l'ensemble des fantasmes, des idées connexes, des émois et des relations qui les rattachent - et qui ne peuvent être remémorés, pour autant qu'ils n'ont peut-être jamais été consciemment perçus. Et il poursuit : "La remémoration n'est pas toujours possible pour une certaine catégorie d'évènements importants, survenus dans la première enfance et qui ont été vécus sans avoir été compris (ohne Verständnis erlebt worden sind) mais qui ont été compris et interprétés après coup (nachträglich).

Ces événements peuvent devenir accessibles par d'autres voies (telle l'analyse des rêves), et prendre ainsi place dans l'analyse - et dans sa fonction de compréhension, sans que pour autant on puisse parler de remémoration proprement dite : il leur manque toujours la reconnaissance d'un souvenir retrouvé, le sentiment de familiarité. (Bekanntschafte empfindung)".

On peut dire que l'analysé ne se souvient pas de ce qui fut oublié ou refoulé - que les événements et les émois qui s'y rattachent, sont agis au lieu d'être consciemment remémorés : répétition ou acting out (selon le sens que l'on voudra attacher à ces termes) ; le sujet répète sans le savoir, sans savoir qu'il s'agit d'une répétition. A ce titre le sujet, confronté avec la liberté - mais aussi la contrainte - que lui confère la règle fondamentale peut ne rien trouver à dire. Son silence - dit Freud - peut n'être rien d'autre que la répétition de sa position homosexuelle qui se dresse en tant que résistance contre la remémoration.

Si nous avons dit que le Souvenir Ecran ne saurait être compris que par rapport au transfert, c'est que remémoration et répétition sont incluses dans le transfert. Si le transfert est une répétition, la répétition n'est que le transfert (au sens d'un déplacement) du passé oublié dans la situation analytique.

C'est ainsi que nous ne pouvons considérer la névrose comme une affaire classée, comme une affaire historique (historische Angelegenheit) mais au contraire comme un pouvoir actuel que le malade vit comme quelque chose de réel (reales) pendant que nous poursuivons le travail thérapeutique, dont une bonne part consiste à rattacher le présent au passé.

Le sujet doit arriver à considérer la maladie comme un “adversaire digne de lui” ein Stück seines Wesens (une partie de son être), à qui il doit arracher quelque chose de précieux pour son avenir. Et l’analyste peut éprouver un “sentiment de triomphe” lorsque le patient arrive à régler quelque chose par le travail de la remémoration, plutôt que par l’agir. Et le transfert considéré dans ce même texte par Freud, comme “une zone intermédiaire entre la maladie et la vie” , un terrain de jeu où il est libre de s’ébattre - Tummelplatz - et où il peut donner libre cours à sa pathologie.

“Des réactions de répétition, qui se déploient dans le transfert, des chemins bien connus mènent à la remémoration qui s’installe sans efforts, une fois la victoire remportée sur les résistances” (P. 135)

C’est pourquoi tout souvenir, et tout particulièrement le Souvenir Ecran, ne prend son véritable sens que dans le champ propre du transfert, si l’analyse doit être autre chose qu’une investigation unilatérale menée au profit de la satisfaction que procure le savoir de l’analyste.

20 ans après - en 1936 - dans Construction de l’analyse Freud soulève encore une fois le problème de l’historicité. A savoir que si la tâche de l’analysé est de se souvenir : celle de l’analyste est de reconstruire : du moins, souligne Freud, en tant que la reconstruction n’est qu’un travail préliminaire et non un but en soi : Konstruktion ist nur eine Vorarbeit.

Et Freud distingue très clairement l’interprétation de la construction. Cette construction étant la présentification par l’analyste d’une partie de la préhistoire oubliée (en soulignant que cette préhistoire ne saurait se placer avant

l'historicité - ce qui exclut toute possibilité d'oubli _ mais qu'il s'agit en fait d'une protohistoire et dont il subsiste une inscription, toute inconsciente ou préverbale qu'elle soit).

Entre "Konstruktion ist nur eine Vorarbeit" et l'utilisation, comme dernier ressort thérapeutique, de l'interprétation génétique, se trouve recentré le débat entre Freud et l'ego-psychologie concernant la réalité comme dernier recours de la vérité. Il ne s'agit pas de chercher ici une mauvaise querelle aux tenants de l'ego-psychologie, mais de dénoncer une confusion conceptuelle, dont certains parmi les plus doués sont eux-mêmes conscients et dans laquelle ils se débattent avec les moyens du bord.

Pour l'illustrer nous disposons de nombreux textes, parmi lesquels on pourrait citer celui de E. KRIS sur les Souvenirs d'Enfants en Psychanalyse (1956) et celui de R. LOEWENSTEIN sur l'interprétation (1957).

R. LOEWENSTEIN, essaie de mettre en évidence la nature et les effets de l'interprétation, et surtout de l'interprétation génétique considérée par lui, comme la plus importante. Celle-ci tend à la reconstruction du passé oublié. Pour cet auteur "lorsque nous interprétons un symptôme névrotique, nous l'expliquons de façon dynamique comme un affrontement de forces, et de façon génétique comme le résultat du conflit entre les facteurs de développement et ceux de l'environnement". (p. 127-128). (souligné par nous).

Ainsi envisagée, toute interprétation sera forcément, pour Loewenstein, une interprétation génétique ; cherchant, à partir des traces (Spuren, pour reprendre une expression de Bernfeld) ou d'indices, à reconstruire le passé et, dans un deuxième temps, à faire appréhender cette reconstruction par le sujet. Ce faisant, Loewenstein se débarrasse de Freud,

ainsi qu'il le dit lui-même dans la note 7, P- 134 traduite ici in extenso : "Freud distingue l'interprétation de certaines parties isolées du matériel (tel qu'un acte manqué, ou un rêve) de la reconstruction d'un événement important du passé, et qu'il propose d'appeler une construction. Ainsi une grande part de ce que nous appelons interprétation génétique, devrait, selon Freud, s'appeler construction ou reconstruction. Cependant nous n'allons pas suivre ici cette distinction rigide, mais employer le terme interprétation dans son sens plus habituel et plus large".

Si l'on rapproche cette note de la déclaration de Freud que la "construction n'est qu'un travail préliminaire", cela donne quand même à penser !

Dans ce même travail Loewenstein donne une définition de l'interprétation génétique (p. 143) "L'interprétation génétique est essentiellement la reconstruction d'un événement psychologique considéré comme prototype ou comme cause de manifestations psychologiques ultérieures, dont la signification ou les déterminants sont ainsi expliqués". Et encore "l'interprétation génétique vise à l'établissement d'une relation réciproque entre le présent et le passé". Il serait injuste de vouloir ainsi rendre compte de la pensée de Loewenstein. Beaucoup de notations dans son travail portent la marque de sa propre insatisfaction, et que ses références théoriques (conceptual framework) pourraient dans l'avenir être modifiées. Mais, tel qu'il est, son travail nous donne néanmoins la mesure d'un fourvoiement possible de l'analyse.

Car il en va de même dans l'article de Ernst Kris (1956) à propos de "Souvenirs retrouvés dans l'analyse" et dont l'essentiel est clairement illustré par le cas Dorothy. Si je ne puis ici, faute de temps, reprendre cette observation (que je vous engage à lire à la fois pour l'intérêt qu'elle présente et le point de vue qu'elle illustre d'une façon frappante) je peux cependant en donner le sens.

A savoir que l'effort est entièrement dirigé à dégager dans la formation de la phobie des chiens que présente Dorothy, tous les éléments de réalité autour desquels s'organisent les fantasmes.

Or, si le rappel des souvenirs est important pour Kris, c'est dans la mesure où toute interprétation se propose pour lui de montrer que des pulsions préverbaux refoulées survivent dans le comportement du patient. Une telle démonstration est facilitée par l'enrichissement qu'apportent les souvenirs retrouvés.

Mais ce n'est pas aussi simple, ni aussi simpliste qu'une critique superficielle de l'ego-psychologie aurait tendance à le présenter. L'exemple de Dorothy en est une démonstration. Kris admet lui-même que c'est là une "tâche presque désespérée" et que "la reconstruction en analyse poursuit un but à la fois plus vaste et plus restreint". (p. 76, Kris, 1956)

"Le matériel des événements est constamment soumis à un processus de sélection, sélection qui elle-même est sous la dépendance d'une constellation interne. Ce que nous appelons sélection est déjà un processus complexe. Non seulement les événements étaient chargés de significations quand ils eurent lieu, mais chaque étape ultérieure peut doter certaines parties de ces événements ou de ces élaborations d'une signification supplémentaire".

Une phrase qui conclut ce paragraphe (et curieusement omise dans la traduction française) dit bien que ces processus sont "moulés sous forme de pattern" et que le travail de l'analyste concerne bien plus ces patterns que les événements eux-mêmes. "L'oubli de certains souvenirs nous intéresse pour autant que la défense contre leur rappel témoigne du contre-investissement qui porte la résurgence des dérivés pulsionnels et des affects qui se rattachent à la trace mnésique".

L'interprétation génétique vise ces investissements plus que les "événements originaux", d'où le fait que la reconstruction reconstruit non seulement l'événement, mais aussi des affects qui pouvaient ne pas avoir existé au temps de la formation du souvenir.

Avant de faire les derniers pas, faisons le point :

- Nous disons que la dimension essentielle du Souvenir-Ecran est celle de l'imaginaire.

- Qu'au sens de l'analyse tout souvenir est souvenir-écran et nous renvoie donc au phénomène de la remémoration, entièrement fonction du transfert.

- Que la reconstruction historique, qui lie du point de vue génétique et dynamique le présent au passé, passe dans l'analyse par le transfert et à ce titre fait partie de la fonction du fantasme.

Et qu'à considérer le rétablissement de l'histoire comme une donnée réelle, c'est faire fi justement du fait névrotique. Car ce qui apparaît le plus clairement dans "l'historicité", telle qu'on la rencontre, multiforme, au travers de l'analyse des Souvenirs-Ecrans, c'est que cette histoire est surdéterminée. Et que sa surdétermination nous renvoie au symbolique, où si l'on préfère à la structure ou encore à la syntaxe.

L'analyse telle que nous la propose l'ego-psychologie, par le biais de l'interprétation génétique, est une tentative de reconstruction, sinon des événements eux-mêmes, du moins de l'aura qui les entoure.

L'interprétation génétique lutte contre l'oubli : la remémoration est considérée par Kris comme une victoire remportée

par le Moi sur le “Ça”. Et l’analyse se présente comme une épreuve de force, où la fonction centrale du Moi est de maîtriser les souvenirs, “d’assimiler les souvenirs retrouvés et la biographie analytique”.

A quoi tend l’interprétation génétique ? Kris 1956)

Elle tend à raccorder le vécu passé au vécu présent, à présentifier les conflits anciens en termes de conflits actuels, à expliquer la persistance des fantasmes archaïques dans le comportement d’aujourd’hui par un “comme si”.

Dès lors l’analyse devient prise de conscience, insight, quant aux émotions concomitantes des souvenirs retrouvés et qui doit permettre au moi de “neutraliser l’énergie instinctuelle” (cf, l’article, fort révélateur à ce sujet, de Hartmann sur la Théorie de Sublimation).

Car c’est sous l’angle de la sublimation (lisez, car c’est en clair chez Hartmann, désexualisation ou neutralisation des pulsions libidinales et agressives) que se conçoit l’efficacité thérapeutique : “les quanta d’énergie, libérés par l’exploration analytique des défenses et des idées refoulées, devraient se décharger dans la fonction sociale de l’individu, dans la capacité de travail et d’amour”. Parfait. Mais là cette même déclaration s’engage dans un tournant : “dans ces deux relations, ajoute Kris, la décharge présuppose divers degrés de neutralisation”.

Au terme du parcours, ce qui est visé c’est une manœuvre de réduction des instincts en vue d’une adaptation du sujet, grâce à la maîtrise exercée par le Moi sur les pulsions. Et peut-être sommes-nous souvent tellement pris dans une telle perspective qu’on n’y trouverait rien à redire. Si ce n’était qu’une seconde de réflexion suffit à nous montrer que le chemin proposé est celui d’une pédagogie analytique, d’un learning, d’une identification du sujet

à l'idéal de l'analyste, voire d'une expérience correctrice, d'un apprentissage émotionnel, d'une compréhension.

Tout enfin sauf ce que nous a appris la psychanalyse depuis la Traumdeutung :

- que la réalité ne peut prendre son sens que du fait de l'ordre symbolique.
- que la névrose est justement la perturbation de cet ordre, pour avoir introduit un ordre autre qui obéit aux lois et à la structure de l'inconscient.
- que l'interprétation vise justement à un réarrangement des éléments.
- que la fameuse capacité d'amour, que d'aucuns voudraient voir dans la neutralisation des pulsions, et d'autres dans la tarte à la crème de la sexualité génitale - considérée comme l'inévitable aboutissement d'une maturation quasi-biologique.
- que la capacité d'amour ne fait que traduire l'introduction du sujet à cet ordre symbolique.

Et qu'à promouvoir la relation à l'objet, à la remettre toujours en orthoposition, on finit par vouloir fournir au sujet un objet, sans se demander à quelle place se situe le sujet aimant.

Qu'on me permette de citer K. Menninger qui, dans un livre pourtant par ailleurs remarquable, déclare, qu'à la fin du parcours analytique "l'objet d'amour sera devenu une fin, et non un moyen pour parvenir à cette fin. Le mari n'utilisera plus sa femme comme une mère indulgente ou une nurse, ou un partenaire masturbatoire ; la femme n'utilisera plus le mari comme un esclave, un monstre ou un pénis" (Theory of Psychoanalytic Technique, p. 169).

On voit où cela nous mène. Alors que le problème véritable qui nous préoccupe est le statut propre du sujet, en tant qu'homme ou femme, dans son débat avec sa castration, son Œdipe, sa parole et son désir. C'est là, où de toute évidence, doit nous mener l'analyse et l'interprétation du Souvenir-Ecran, sens à découvrir du Stück seines Wesens, entendez sa névrose en tant que structure de l'inconscient. C'est pourquoi l'abord génétique ne peut être que Vorarbeit pour la mise en forme des fantasmes, mise en forme qui doit permettre l'interprétation à proprement parler, interprétation "symbolique".

C'est elle qui peut ordonner (au sens où aux derniers entretiens je parlais de la fonction ordonnatrice de la parole de l'analyste). L'analyste, par la place qu'il occupe et la parole dont il est investi, ordonne les signifiants qui permettent au sujet de reconnaître le sens symbolique et de se repérer par rapport à une structure ternaire.

Mais cette structure est celle-là même de la situation analytique dans laquelle nous engageons le sujet : seule place d'où le sujet peut se repérer à la fois au présent et au passé, dans le jeu de ses fantasmes.

C'est en cela que le transfert peut résoudre la névrose.

- non pas en tant qu'expérience correctrice qui lui permet de dépasser un arrêt, un blocage, un incident traumatique qui aura mis en panne sa maturation ;
- mais du fait de son engagement dans le jeu transfériel au travers duquel le sujet peut appréhender le sens symbolique qui structure sa relation à l'autre.

Ce n'est pas pour rien que Brabant souligne l'apparente ambiguïté du Wo Es war, Soll Ich werden, déjà pointé par J. Lacan comme une des formules essentielles de l'œuvre freudienne.

Traduit selon certains dans le sens de je ne sais quelle expulsion d'un Ça maléfique par et au profit d'un Moi suffisamment fort et mature : au sens où le jeu aveugle des forces pulsionnelles devrait céder finalement la place à un Moi raisonnablement inoffensif et désexualisé. Une telle conception nous mène tout droit à un "dressage thérapeutique" en contradiction formelle avec l'esprit et la lettre de notre quête. Car au lieu expressément désigné par le Wo, où le Ça s'exerçait dans le tumulte chaotique d'une proto-histoire, Je, le sujet porteur de son désir dialectisable, doit devenir le sujet même de son propre discours.

Victor Smirnoff

BIBLIOGRAPHIE

- Freud S. - Über Deckerrinerungen (A propos des souvenirs-écrans)
(1899), Gesammelte Werke I.
- Freud S. - Délires et Rêves dans la "Gradiva" de W. Jensen
(1907), traduction française, Gallimard.
- Freud S. - Psychopathologie de la vie quotidienne
(1905) traduction française, Gallimard.
- Freud S. - Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci
(1910), traduction française, Gallimard.
- Freud S. - Der Dichter und das Phantasieren (Le poète et la
fantasmatisation)(1908), Gesammelte Werke VII.
- Freud S. - Eine Kindheiterrinerung aus "Dichtung und Wahrheit" (Un
souvenir d'enfance extrait de "Poésie et Vérité")
(1917), Gesammelte Werke, XII.
- Freud S. - Eine Errinerungstörung auf dem Akropol (Un trouble
mnésique sur l'Acropole), (1937) Gesammelte Werke XVI.

On trouvera ci-après quelques références auxquelles renvoie
le texte : il ne s'agit en rien d'une bibliographie
concernant le Souvenir-Ecran, mais du repérage de mon
travail et de ses concepts.

- Balint, M. - Flying Dreams and the Dream Screen in Thrills and Regression, Hogarth Press, 1959
- Deleuze, G. - Marcel Proust et les signes, P.U.F., 1964
- Granoff, W. - Desire for children, children's desire : un désir d'enfant. La Psychanalyse, 2, 1956.
- Hartmann, H. - Notes on The Theory of Sublimation in PSA. Study Child, X, 1955
- Kris, E. - The Recovery of Childhood Memories in Psychoanalysis in PSA. Study Child, XI, 1956
- Lacan, J. - La Chose Freudienne - Evol. Psychiatrique, 1956
- Laplanche, J. &
Pontalis, J.B. - Fantômes originaux, fantôme des origines, origine du fantôme, Temps Modernes, 215, Avril, 1964
- Loewenstein, R. - Some Thoughts on Interpretation in the Theory and Practice of Psychoanalysis, PSA. Study Child, XII, 1957
- Menninger, K. - Theory of Psychoanalytic Technique, Basic Books, 1958
- Painter, G. - Marcel Proust (traduction française : Mercure de France, 1966 et 1967, 2 volumes)
- Proust, M. - A la Recherche du Temps Perdu, Gallimard, Edition de la Pléiade, 3 volumes.
- Pujol, M. - Approche théorique du fantôme - la Psychanalyse, 8, 1964.

DOCUMENTS SUR LA DIFFICULTE D'ETRE
PSYCHANALYSTE

DOCUMENTS

SUR LA DIFFICULTE D'ETRE ANALYSTE

Présentation

par

J.B. PONTALIS

Les textes qu'on va lire se trouvent ici recueillis sans avoir à proprement parler fait l'objet d'un choix concerté. Le texte de Ferenczi nous a été proposé par sa traductrice en France, Madame le Docteur Dupont ; l'intérêt principalement documentaire et historique de l'article de Vilma Kovacs n'avait pas échappé, de longue date, à la vigilance de Madame Hawelka⁽¹⁾. L'article de notre collègue Michel Gressot, paru dans le Bulletin de la Société suisse, avait été remarqué par plusieurs d'entre nous, pour sa précision et le tact avec lequel il abordait les problèmes difficiles et toujours à reconsidérer de la formation des analystes. Nous ne dirons pas que sa lecture nous remet en mémoire, car nous ne l'avions pas oubliée, la communication que notre ami Arnaud Lévy fit au cours des Entretiens

1-Notons en passant que Vilma Kovacs, née en Hongrie en 1879, fut une élève de Ferenczi ; elle était la mère d'Alico Balint.

de Printemps 1966 ; mais celle-ci s'en trouva réactualisée et vint, dans sa forme écrite, comme interpréter les textes précédents. Dans la fraîcheur de son "attaque" - qu'en est-il du désir de l'analyste ? -, dans la franchise de la réponse proposée, le texte d'Arnaud Lévy éclaire rétroactivement les articles de Ferenczi (pourquoi une Association ?), de V. Kovacs (comment un contrôle ?), de Gressot (qu'est-ce que former un analyste en un temps qui voit sa reconnaissance, peut-être son triomphe assuré ?)

Choix non concerté donc et, cela va sans dire, on ne peut plus partiel, mais qui, croyons-nous, ne manque pas d'unité.

Deuxième remarque : le premier article reproduit date de 1911, le dernier de 1966. Plus d'un demi-siècle de "progrès de la psychanalyse" les sépare. Et pourtant ! Ce que dit Ferenczi sur la pathologie des associations, ce qu'il propose, sans illusion excessive, comme but à atteindre, est d'aujourd'hui ; ce que dit le jeune psychanalyste A. Lévy sur le désir d'être un Œdipe triomphant est original, contemporain de la découverte de l'analyse elle-même. Ce qu'écrivent les psychanalystes, pour peu qu'ils écrivent en psychanalystes et non pour satisfaire aux exigences de leur cercle ou de la discipline dominante, paraît curieusement ne pas plus s'inscrire dans la série temporelle que l'inconscient dont ils témoignent. En 1911, Ferenczi,

en pleine “guerre de guérilla”, perçoit déjà le danger que représentent les bons amis de la psychanalyse. En 1966, Michel Gressot montre, de la façon la plus concrète, le retentissement qu’a sur l’idéal du moi de l’analyste, l’expansion de l’analyse, tous les handicaps qui en résultent.

Chacun de nous pourra aisément trouver des correspondances entre les questions évoquées par des auteurs apparemment si distants les uns des autres, des liens aussi avec ses propres préoccupations. Un exemple entre cent : “La psychanalyse comme science exacte”, plaidait récemment Daniel Lagache ; on verra, à un détour du texte de Ferenczi, que la question était déjà, au début du siècle, à l’ordre du Jour.

Enfin, il ne nous déplait pas que ces témoignages sur la difficulté d’être analyste s’ouvrent par une adresse de Ferenczi demandant la création d’une Association psychanalytique internationale : Ferenczi qui se définissait lui-même, ou acceptait de se laisser définir, comme l’esprit le plus remuant de la communauté analytique et son “enfant terrible”. Nous avons oublié, si nous l’avons jamais su, que c’était lui auquel, par un heureux tour du destin (Freud ?) était revenue la tâche de dénoncer la “prolifération des tendances individuelles” et de recommander le bon usage des Associations psychanalytiques.

Aussi bien, tout au long de ces textes de ton si divers, s'atteste un même souci : à quelles conditions les différentes "institutions" analytiques peuvent-elles non seulement éviter de trahir le legs freudien, mais favoriser la transformation - ou les transformations au sens géométrique - du désir premier, du fantasme d'être analyste et de s'approprier l'analyse ?

J.B. PONTALIS

FERENCZI : De l'Histoire, du Mouvement. Psychanalytique

Traduction française par Madame J. Dupont.

Cet article est tiré d'un ouvrage à paraître prochainement aux Editions Payot, Paris, dans leur collection Science de l'Homme, où deux volumes seront consacrés aux Œuvres Complètes de Sandor Ferenczi. Cette reproduction est faite avec l'aimable autorisation des Editions Payot (Paris).

FERENCZI : De l'Histoire du Mouvement psychanalytique⁽¹⁾

traduction française

par

Madame J. Dupont

La psychanalyse est une science jeune encore, certes, mais dès à présent suffisamment riche d'expériences pour justifier un moment d'arrêt afin d'examiner les résultats, évaluer les succès et insuccès de la méthode telle qu'elle est appliquée jusqu'à présent, et en tirer des conclusions. Cette revue critique peut rendre notre travail plus rentable par l'abandon de moyens inefficaces, plus fécond par l'adoption de moyens nouveaux riches d'espoir. Ce bilan est aussi nécessaire pour une activité scientifique que pour une entreprise industrielle ou commerciale : les congrès, au lieu d'être une foire aux vanités, une présentation spectaculaire des nouveautés scientifiques, devraient plutôt être consacrés au filtrage objectif des résultats.

J'ai parlé de critique de la méthode analytique, mais j'aurais pu parler de critique des moyens de lutte ; car, comme tous les novateurs et pionniers, nous avons dû non seulement travailler, mais aussi lutter pour notre cause. Considérée dans son ensemble et sans préjugés, la psychanalyse apparaît comme une science théorique, qui tente de combler les lacunes de nos connaissances sur le déterminisme des processus mentaux. Cependant, ce problème purement scientifique touche de si près

1-C'est par cette analyse que l'auteur a introduit, en 1910, au IIème Congrès de Psychanalyse de Nuremberg, sa proposition de grouper en association internationale tous ceux qui pratiquent scientifiquement la psychanalyse. Cet article fait partie d'un recueil d'écrits de Ferenczi, à paraître aux éditions Payot.

les bases mêmes de la vie quotidienne, certains dogmes d'apparence intangibles de la famille, de l'école, de l'église, jette tant de trouble dans le cercle des neurologues, ceux-là même qui seraient les plus aptes à critiquer objectivement notre activité, que nous ne pouvons guère nous étonner si, en guise de faits et de preuves, ce sont des coups de matraque que l'on nous assène.

C'est ainsi que nous avons été entraînés, bien malgré nous, dans un combat où - c'est bien connu - les muses se taisent, mais les passions humaines sont d'autant plus déchaînées, et où sont admises des armes qui ne proviennent pas toutes de l'arsenal de la science. Nous avons donc subi le sort des apôtres de la paix éternelle obligés, pour leur idéal, de faire la guerre.

La première époque, l'époque héroïque pour ainsi dire de la psychanalyse, est représentée par ces dix années où Freud était seul à soutenir le combat mené contre lui de toutes parts, et par tous les moyens. La plupart, certes, adoptèrent la méthode solidement éprouvée du silence ; mais d'autres usaient du sarcasme, du mépris ou de la calomnie. Les amis d'antan, et même l'ancien collaborateur, l'ont abandonné, et le plus grand compliment qu'on lui consentît était de voir un tel talent être la victime d'une telle erreur.

A ce point de notre bilan, nous ne pouvons - sans fausse indifférence - retenir l'expression de notre admiration pour Freud, qui, sans souci de l'atteinte faite à sa dignité, inébranlé par les attaques haineuses, et malgré la déception sensible que lui ont causée ses amis, continua à progresser sur la voie considérée comme juste. Il pouvait se dire avec l'humour amer d'un Léonidas : du moins puis-je travailler

en paix, à l'ombre de la méconnaissance. Ainsi donc, ces années lui servirent à la maturation de pensées impérissables et à la rédaction d'œuvres immortelles. Il eût été réellement dommage de gaspiller son temps précieux en polémiques.

Il serait bon que nous-mêmes suivions l'exemple de Freud en évitant dans la mesure du possible la polémique.

En effet, parmi nos adversaires, nombreux sont ceux (honneur aux exceptions) qui, sans expérience personnelle ni connaissance des problèmes qui nous préoccupent, accommodent des conférences ou des articles contre la psychanalyse à partir de sarcasmes et d'injures.

Il serait dommage de prêter attention à ces attaques dépourvues de sérieux ; souvent elles ne visent qu'à gagner la sympathie de certains de nos adversaires influents.

Mais ces puissants eux-mêmes qui tonnent leur réprobation du haut de leur Olympe, avec un orgueil dérisoire (et une connaissance des plus vagues de ce dont il s'agit) sont troublés par l'absence d'effet de leurs sentences : malgré "l'anéantissement", nous continuons gaiement de vivre et, insoucieux de leur mépris, de travailler. Avec le temps, le monde scientifique se lassera de leurs sempiternelles récriminations qui, à la fin, subiront le sort de tout bruit monotone, elles échapperont à l'attention des esprits actifs. Eviter la polémique inutile est un mot d'ordre jamais assez répété dans la lutte pour la psychanalyse.

La deuxième époque de la psychanalyse est marquée par l'apparition de Jung, dont le grand mérite est d'avoir mis, par l'emploi des méthodes de la psychologie expérimentale, les idées de Freud à la portée de ceux qui, en dépit d'une

sincère recherche de la vérité, ont rejeté jusqu'alors, au nom du respect dévot de ce qu'on appelle l'exactitude, les travaux psychologiques de Freud. Je connais d'autant mieux cette conception que malheureusement, je l'ai professée moi-même, et qu'il m'a fallu longtemps pour admettre que l'exactitude en psychologie expérimentale n'est qu'un leurre, une formation substitutive (Ersatzbildung), pour masquer l'absence de contenu de cette science. La psychologie expérimentale est exacte, mais ne nous apprend rien ; la psychanalyse est inexacte, mais révèle des relations insoupçonnées et dévoile des couches du psychisme inaccessibles jusqu'alors.

Les nouveaux travailleurs affluèrent à la suite de Jung vers le territoire scientifique découvert par Freud, comme les colons sur les traces d'Amerigo vers le continent découvert par Colomb ; comme ces premiers immigrants du nouveau continent, nous avons dû, jusqu'à ce jour, mener une guerre de guérilla. Sans direction spirituelle, sans unité tactique, nous avons lutté, chacun sur le lopin de terre qu'il a conquis. Chacun a occupé une parcelle de l'immense territoire comme il l'entendait, choisissant les modes d'attaque, de défense et de travail qui lui convenaient. L'avantage de la guerre de guérilla était incommensurable tant qu'il s'agissait de gagner du temps face à un adversaire trop fort et d'empêcher que les idées nouvellement surgies ne soient étouffées dans l'œuf. La liberté de mouvements, non limitée par les égards dus aux autres, nous a permis de nous adapter aux conditions locales, au niveau de connaissance et de compréhension rencontré, à la force de la résistance. L'absence de toute autorité, de toute discipline protectrice, a favorisé le développement de l'amour-propre, indispensable à tout travail d'avant-garde. Ajoutons que dans certaines couches de la société c'est précisément ce combat inorganisé,

quasi révolutionnaire, qui nous a gagné les sympathies ; ainsi les tempéraments artistes que leur compréhension intuitive des problèmes qui nous occupent jointe à leur aversion pour tout ce qui est scolastique, a rangés à nos côtés, ont grandement contribué à la propagation des idées de Freud.

Cependant, en même temps que des avantages, la guerre de guérilla - du fait même de son caractère mal limité entraînait aussi des inconvénients considérables. L'absence de toute direction a favorisé la prolifération excessive des tendances individuelles, des positions scientifiques personnelles isolées chez certains "combattants", aux dépens de l'intérêt commun, je pourrais dire des "thèses centrales".

Le libéralisme doctrinaire n'en fera pas grief à la guerre de guérilla, bien au contraire : il insistera sur la nécessité de la "liberté" de la science. Et c'est juste ! Mais l'analyse, et en particulier l'autocritique analytique nous a montré que ceux qui, sans aide extérieure, savent reconnaître leurs instincts et tendances inadaptés et les réfréner au profit des idées d'intérêt commun, font exception. Pour cette raison, une certaine considération mutuelle a son utilité en science, et la reconnaissance de telles limites ne menace en aucun cas sa liberté, c'est à dire sa possibilité d'évolution rationnelle et régulière. Notons encore que si une partie très valable et douée de la société sympathise avec nous justement à cause de notre caractère inorganisé, la majorité, habituée à l'ordre et à la discipline, y trouve un aliment nouveau à sa résistance. Enfin il ne faut pas oublier ces personnes timorées qui nous approuvent tout en hésitant à rallier l'un d'entre nous, mais qui seraient tout disposés de rentrer dans une organisation ; ils pourraient représenter un apport non négligeable de partisans et de collaborateurs.

Toutefois, c'est au premier inconvénient qu'il convient de s'arrêter : aux yeux de la grande majorité nous sommes des exaltés sans organisation ni discipline, et nous ne pourrions pas nous imposer de la sorte. Le nom de Freud inscrit sur notre drapeau n'est après tout qu'un nom ; il ne permet pas de deviner le nombre de personnages qui professent dès à présent les idées liées à ce nom, ni combien de réalisations la psychanalyse compte déjà à son actif. Ainsi l'effet de masse, dans la mesure où nous pouvions y prétendre, est perdu, sans mentionner le poids spécifique des individus et de leurs idées pris isolément. Il n'est pas étonnant que cette nouvelle branche de la science reste pratiquement inconnue des laïques, des médecins sans formation psychologique et même, dans certains pays, des psychologues, et que nous soyons obligés de faire un exposé sur la psychanalyse à la plupart des médecins qui nous appellent en consultation. Hiller, le rabbin juif de l'antiquité, avait poussé la patience jusqu'à accepter de répondre même à ce mécréant qui, par dérision, l'avait défié de lui expliquer les lois fondamentales de sa religion dans le temps qu'il était capable de passer debout sur un pied. Je ne sais plus si Hiller a converti ou non le mécréant, mais je puis affirmer par expérience que ce mode de propagation de la psychanalyse n'est pas rentable. Le fait d'être inconnus et non reconnus s'accompagne d'inconvénients non négligeables ; il s'ensuit que nous sommes considérés comme des sans-patrie, des pauvres miséreux, par les patrons des laboratoires de recherche et d'expérimentation, qui doutent fort que nous puissions détenir des connaissances ignorées de nos parents riches.

Nous pouvons dès lors nous interroger : les avantages de la guerre de guérilla compensent-ils tous ces inconvénients ? pouvons-nous présumer la disparition spontanée de ces inconvénients

sans agir en ce sens, c'est à dire sans organiser notre activité et notre lutte ? Par ailleurs, sommes-nous suffisamment nombreux et forts pour entreprendre cette organisation ? Et enfin, sur le plan pratique, quels principes seraient susceptibles de servir de base à une union solide et durable ?

Sans hésiter, je réponds affirmativement à la première question et j'ose dire que notre activité bénéficierait plus qu'elle ne souffrirait d'une organisation.

Je connais bien la pathologie des associations et je sais combien souvent dans les groupements politiques, sociaux et scientifiques règnent la mégalomanie puérile, la vanité, le respect des formules creuses, l'obéissance aveugle, l'intérêt personnel, au lieu d'un travail consciencieux consacré au bien commun.

Les associations, dans leur principe comme dans leur structure, conservent certaines caractéristiques de la famille. Il y a le président, le père, dont les déclarations sont indiscutables, l'autorité intangible ; les autres responsables : les frères aînés, qui traitent les cadets avec hauteur et sévérité, entourent le père de flatteries, mais sont tout prêts à l'évincer pour prendre sa place. Quant à la grande masse des membres, dans la mesure où elle ne suit pas aveuglément le chef, elle écoute tantôt tel agitateur, tantôt tel autre, considère le succès des aînés avec haine et jalousie, tente de les supplanter dans les faveurs du père. La vie de groupe fournit le terrain où se décharge l'homosexualité sublimée sous forme de haine et d'adulation. Il semble que l'homme ne peut guère échapper à ses caractéristiques familiales, qu'il est bien "Zoon Politikon", animal

en troupeau dont parlait le sage grec. Aussi loin qu'il s'écarte avec le temps de ses habitudes, de la famille dont il a reçu la vie et son éducation, il finit toujours par rétablir l'ordre ancien : en quelque supérieur, héros ou chef de parti respecté il retrouve un nouveau père ; en ses compagnons de travail ses frères ; en la femme dont il a la confiance, la mère ; en ses enfants ses jouets. Ce n'est pas une analogie forcée, c'est la stricte vérité. Une preuve parmi d'autres en est fournie par la régularité avec laquelle même nous, analystes sauvages et inorganisés, condensons dans nos rêves la figure paternelle avec celle de notre chef spirituel. Bien souvent en rêve j'ai, sous une forme plus ou moins déguisée, anéanti et enterré le père spirituel, hautement respecté mais au fond encombrant, du fait même de sa supériorité spirituelle, et qui, de surcroît, présentait toujours certaines caractéristiques de mon propre père. Nombre de mes collègues ont fait état de rêves semblables.

Il semble donc que nous ferions violence à la nature humaine si, au nom de la liberté, nous voulions à tout prix éviter l'organisation familiale. Car même si nous sommes inorganisés dans la forme, nous n'en constituons pas moins dès à présent une communauté familiale, avec toutes ses passions : amour et haine pour le père, attachement et jalousie entre frères ; aussi serait-il plus juste à mon avis de traduire cet état de fait dans la forme même.

Ce serait plus franc, mais ce serait aussi plus pratique. Car j'ai remarqué que le contrôle de ces affects égoïstes est favorisé par la surveillance mutuelle. Des membres ayant reçu une formation psychanalytique seraient donc les plus à même de fonder une association réunissant les

avantages de l'organisation familiale à un maximum de liberté individuelle. Cette association doit être une famille où le père ne détient pas une autorité dogmatique, mais seulement celle que lui confèrent ses capacités et ses actes ; où ses déclarations ne sont pas aveuglément respectées, tels des décrets divins, mais soumis, comme tout le reste, à une critique minutieuse ; où lui-même reçoit la critique sans ridicule susceptibilité et vanité comme un pater familias, un président d'association de nos jours.

Les frères aînés et cadets groupés en association accepteront sans ombrage ni rancœur puériles d'entendre la vérité en face, aussi amère, aussi décevante fût-elle. Certes, la vérité doit être communiquée sans infliger d'inutiles souffrances : cela va sans dire au stade actuel de la civilisation et au deuxième siècle de l'anesthésie.

Cette association qui, naturellement, ne pourrait atteindre ce niveau idéal qu'au bout d'un temps assez long, aurait de fortes chances de réaliser une répartition juste et efficace du travail. Dans cette atmosphère de franchise mutuelle, où les capacités de chacun sont reconnues et la jalousie est éliminée ou dominée, où la susceptibilité des rêveurs n'est pas prise en considération, il sera sans doute exclu que tel membre doué d'un sens aigu du détail mais d'une faculté d'abstraction moindre se lance dans une réforme théorique de la science ; un autre renoncera peut-être à poser ses propres expériences, éventuellement de grande valeur mais tout à fait personnelles, comme fondement de toute la science ; un troisième admettra qu'un ton inutilement passionné dans ses écrits augmentera la résistance sans servir la cause ; un quatrième sera amené par la libre discussion à ne plus rejeter

d'emblée tout ce qui est nouveau au nom de son propre savoir, mais de s'accorder le temps de réflexion avant de prendre position. Dans l'ensemble, ce sont là les différents types que l'on rencontre d'ordinaire dans les associations actuelles, ainsi que parmi nous ; mais dans une association psychanalytique, même si l'on ne peut les éliminer, il serait néanmoins possible de les contrôler efficacement. De même, la phase auto-érotique actuelle de la vie d'association serait remplacée par la phase plus évoluée d'amour objectal, où la satisfaction ne serait plus recherchée par l'excitation des zones érogènes psychiques (vanité, ambition) mais dans les objets mêmes de notre étude.

J'ai la conviction qu'une société de psychanalyse travaillant de la sorte créerait des conditions internes favorables à son activité et serait respectée de l'extérieur. Car la résistance aux théories de Freud est encore forte à tous les niveaux, même si l'affaiblissement progressif de la dénégation paraît certain. Si nous consentons au travail stérile et déplaisant d'examiner les différentes attaques dirigées contre la psychanalyse, nous constatons que les critiques qui, il y a cinq-six ans faisaient appel au silence et à la médisance, commencent à considérer que la "catharsis" selon Breuer et Freud est une réalité et une méthode fort ingénieuse ; ils rejettent naturellement tout ce qui a été écrit et découvert depuis l'époque de l'"abréaction". Certains poussent le courage jusqu'à admettre l'existence de l'inconscient et son investigation par la méthode analytique, mais c'est évidemment la sexualité qui les arrête ; la bienséance, de même qu'une sage prudence les empêchent de nous suivre sur cette voie. Il y en a même qui approuvent les déductions de Jung, mais que le nom de Freud

épouvante comme s'il s'agissait du diable en personne ; ils négligent totalement l'absurdité logique du "filius ante patrem" que cette position implique. Certains critiques reconnaissent le rôle exemplaire de la sexualité dans les névroses, mais refusent cependant d'être classés dans l'école de Freud.

Mais la manière la plus dangereuse et la plus méprisable d'approuver les théories de Freud c'est de les redécouvrir et de les répandre sous un autre nom. Car qu'est-ce donc que la "névrose d'attente", sinon la névrose d'angoisse de Freud naviguant sous pavillon d'emprunt ? Et comment pourrait-on méconnaître ces symptômes caractéristiques de l'hystérie d'angoisse selon Freud qu'un confrère astucieux a mis sur le marché sous le nom de "phrénocardie" comme sa propre découverte ? Et n'était-il pas évident qu'après le mot "analyse" quelqu'un dût créer, par opposition, la notion de "psychosynthèse" ? L'impossibilité d'une synthèse sans analyse préalable a naturellement échappé à cet auteur.

De tels amis sont une plus grande menace pour la psychanalyse que ses ennemis. Le danger qui nous guette en quelque sorte c'est que nous venions à la mode et que le nombre de ceux qui se disent analystes sans l'être s'accroisse rapidement.

Nous ne pouvons cependant prendre la responsabilité de toutes les inepties que l'on colporte sous le nom de psychanalyse ! en plus du "Jahrbuch"⁽¹⁾, nous avons donc besoin d'une association qui puisse garantir dans une certaine mesure que ses membres appliquent effectivement la méthode psychanalytique selon Freud et non quelque méthode mijotée à leur usage personnel. L'association aurait également pour tâche de surveiller la piraterie scientifique.

1-Jahrbuch für Psychoanalyse. Rédaction : Pr. Freud, Dr. Abraham et Dr. Hitchmann.

Un choix rigoureux et prudent à l'admission des nouveaux membres permettra de séparer le bon grain de l'ivraie et d'éliminer tous ceux qui ne reconnaissent pas ouvertement et explicitement les thèses fondamentales de la psychanalyse.

Certes, une telle prise de position demande actuellement du courage personnel, et le renoncement aux ambitions académiques. Nous nous en consolons cependant car nous n'avons pas besoin d'être aidés, notamment sur le plan financier, dans la même mesure qu'un service hospitalier. Nous n'avons pas besoin d'hôpitaux, de laboratoires ni de "matériel humain alité" ; notre matériel est la grande masse des névrosés qui, déçus dans leurs espoirs et leur foi en la science médicale, s'adressent à nous.

Et l'aide que nous sommes souvent à même d'apporter à ces infortunés nous procurera plus de satisfaction que le travail de danaïde de la neuro- et psychothérapie non analytiques. Et si nous comparons la stagnation scientifique de la psychologie et de la psychiatrie actuelles, la stérilité des recherches anatomiques de ces dernières décades, au dynamisme, à la vitalité de notre travail dont l'ampleur est près de dépasser nos forces, nous verrons rapidement que nous n'avons rien à envier à nos confrères cliniciens, la valeur intrinsèque de notre activité nous dédommageant amplement de la position et de la puissance qui nous sont refusées. Nous souffrons d'un véritable "embarras de richesse"⁽¹⁾ tandis que d'autres rivalisent pour la primeur d'observations insignifiantes.

J'ai souligné précédemment l'importance de ne pas relever les attaques injustifiées. Cependant d'en faire la devise

1-En français dans le texte (N. d. T.)

de notre future association équivaudrait à une tendance excessive à éviter la bataille. Il est parfois nécessaire de démontrer la fragilité des objections, tâche aisée si l'on considère le mal-fondé des attaques.

Ce sont toujours les mêmes objections de logique, de morale ou de thérapeutique qui reviennent, avec une monotonie lassante, de sorte que l'on pourrait les classer par catégories. Les tenants de la logique considèrent toutes nos assertions comme imagination et extravagance. Ils nous attribuent en propre l'incohérence et l'absurdité résultant de la névrose et révélées par les associations d'idées, ils oublient que, si nous en sommes à distribuer des notes, ceux qui osent s'attaquer au déchiffrement de ces "absurdités" mériteraient plutôt une mention "très bien".

Les défenseurs de la morale sont effarouchés par le matériel sexuel de nos recherches et nous jettent l'anathème, tout en passant soigneusement sous silence que Freud prône le contrôle et la sublimation des instincts dévoilés par l'analyse. Quiconque connaît le rôle joué par la sexualité inconsciente dans les psychothérapies non analytiques pourrait parler d'hypocrisie ; pourtant il s'agit simplement de réactions affectives pathologiques, excusables et inconscientes.

Il est également intéressant de noter la complaisance de certains à insister sur les "mensonges" et l'"irresponsabilité" des hystériques dans nos analyses, mais qui s'empressent de faire foi à tout ce que ces mêmes malades, avec leur compréhension encore incomplète, racontent sur l'analyse.

Certains parmi ceux qui critiquent la valeur thérapeutique de l'analyse prétendent qu'elle n'agit que par suggestion. Supposons sans l'admettre qu'il en soit ainsi : il n'en serait pas moins injuste de rejeter d'emblée une variante peut-être active du procédé par suggestion. L'autre argument est l'inefficacité. Entendez par là que l'analyse n'agit pas toujours, et en général pas vite, et qu'il faut souvent plus de temps pour refaire l'éducation d'une personnalité dont l'évolution a été troublée dès l'enfance, que n'en peut supporter la patience du malade et de sa famille. D'autres objecteurs estiment que l'analyse est dangereuse, en visant ces réactions souvent violentes mais liées au principe même de la cure qui sont en général suivies d'une amélioration.

La dernière, je pourrais dire l'“ultime” objection, à savoir que l'analyste ne cherche que son intérêt matériel, relève visiblement de la médisance de ceux qui sont définitivement à court d'arguments, Certains patients reprennent ce raisonnement à leur compte lorsque, sous le coup de leurs découvertes, ils font une dernière tentative pour rester malades.

Ces objections de logique, d'éthique et de thérapeutique des milieux médicaux ont souvent une ressemblance frappante avec les réactions dialectiques que la résistance à la cure déclenche chez leurs malades.

Cependant, de même qu'il faut des connaissances et un savoir-faire psychotechnique pour vaincre la résistance d'un névrosé, de même la résistance collective (notamment celle des médecins aux thèses analytiques) mérite que l'on s'en préoccupe avec méthode et précision et non sur le mode empirique appliqué jusqu'à présent.

Outre le développement de notre science, une tâche essentielle du regroupement psychanalytique serait justement de traiter la résistance médicale qui, à elle seule, en justifierait la constitution.

Honorable assistance ! si vous donnez votre accord de principe pour la fondation de l'Association Psychanalytique Internationale, en vue d'un meilleur développement de notre tendance scientifique, il ne me reste plus qu'à formuler des propositions concrètes pour la réalisation de ce plan.

Je propose d'élire un comité directeur central, de promouvoir la constitution de groupes locaux dans les centres culturels, de régulariser la convocation annuelle d'un Congrès international et de faire en sorte que les tendances de la psychanalyse soient dès que possible représentées, en plus du "Jahrbuch", par un organe paraissant plus souvent.

J'ai l'honneur de vous soumettre le projet du règlement de base détaillé de l'"Association", tenant compte dans la mesure du possible des arguments développés.⁽¹⁾

1-Le Congrès a accepté la proposition et le projet, et l'Association Psychanalytique Internationale fut constituée. L'Association a choisi pour premier président C.G. Jung, doyen de la Faculté de Zurich. Le président du groupe de Vienne est le Professeur Freud, celui de Berlin : K. Abraham, de Munich : C. Seif, de Zürich : Maeder. Le président de toute l'Association américaine est Putnam, professeur à l'Université de Harvard à Boston ; celui du groupe de New-York : A. Brill, celui de Toronto : le Professeur Jones. L'auteur de cette conférence a reçu mission d'organiser le groupe hongrois. Depuis le Congrès de Nüremberg a été fondée la revue mensuelle intitulée "Zentralblatt für Psychoanalyse" (éditée par Bergmann, Wiesbaden), l'organe central de la psychanalyse médicale, et bientôt paraîtra un troisième périodique (édité par H. Heller à Vienne) consacré aux applications littéraires, philosophiques, philologiques, mythologiques, historiques, sociologiques de la psychanalyse.

ANALYSE DIDACTIQUE ET ANALYSE DE CONTROLE

par

VILMA KOVACS

Budapest

L'enseignement de la psychanalyse n'entre actuellement dans le programme d'aucune école ni d'aucune université, ce qui, malgré certains inconvénients, présente cet avantage que chaque société de psychanalyse a pu faire librement ses essais, jusqu'au moment où, partant de la grande quantité d'expérience accumulée, a été construit notre système actuel.

Si la psychanalyse n'a pas encore trouvé de place dans les programmes des facultés, ce n'est pas seulement parce qu'elle a rencontré des résistances de la part des principales autorités scientifiques. La formation de l'analyste présente des difficultés qui empêchent de l'inclure dans le programme habituel des matières scientifiques tel qu'il existe de nos jours. Comme toute autre méthode, la thérapie analytique ne peut être apprise uniquement dans des livres et par des conférences. A quoi s'ajoute une difficulté particulière : on ne saurait rendre les patients l'objet d'une démonstration de la méthode analytique de traitement. C'est pourquoi l'analyse impose des sacrifices extraordinaires aux étudiants. Ceux qui font des études de médecine ne sont pas obligés

Texte traduit par Elza Ribeiro Hawelka, d'après la traduction anglaise publiée dans The International Journal of Psychoanalysis, 1936, XVII : 346-54, sous le titre : Training - and Control-Analysis ; et revue d'après l'article intitulé Lehranalyse und Kontrollanalyse, in Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse, 1935, XXI : 517-24.

d'expérimenter sur eux-mêmes le mécanisme des maladies. Or ce n'est qu'après avoir été analysé lui-même que l'analyste peut découvrir les lois générales régissant le psychisme et les facteurs spécifiques qui influent sur son évolution, aussi bien dans la santé que dans la maladie. C'est uniquement par l'Investigation de sa propre personnalité qu'il peut arriver à la conviction qu'il existe une vie psychique inconsciente qui agit sur le comportement de l'homme bien portant comme sur celui du malade.

Une telle investigation constitue la partie la plus importante de la formation psychanalytique. C'est pour prendre ainsi connaissance de son propre inconscient que Freud a analysé ses rêves. Ceux qui ont lu son livre sur l'interprétation des rêves, dans lequel il n'en décrit qu'une partie, auront compris les difficultés inséparables d'une telle auto-analyse. En effet, seul l'enthousiasme du chercheur scientifique et le désir ardent, dépassant toute susceptibilité personnelle, de découvrir la vérité pouvaient rendre un homme capable de mener à bon terme une tâche aussi difficile. Bien que cette formation initiale ait indiqué par ses succès et son orientation la ligne à suivre, on s'est temporairement détourné de cette voie à mesure que le mouvement psychanalytique se développait.

Au début, Freud lui-même ne percevait pas que cette analyse de soi était la condition indispensable pour acquérir la technique analytique. Le vrai but conscient de cette première auto-analyse était d'apprendre à connaître non pas tellement son propre inconscient que les processus psychiques inconscients en général. Le résultat immédiat de ce travail s'est traduit par la première formulation de la psychologie analytique dans les chapitres théoriques de L'interprétation du rêve (Dir Traumdeutung, 1900).

A cette époque, Freud supposait encore qu'en énonçant la théorie de l'analyse il avait donné à tout homme la clé de son propre inconscient. Voilà pourquoi, lorsqu'en 1902 un médecin qu'il était en train d'analyser forma un groupe de personnes désireuses d'étudier l'analyse, Freud devint le centre de ce groupe, discutant avec ses membres, dans des rencontres régulières, des problèmes tels qu'ils se présentaient⁽¹⁾. Déjà dans ce cercle d'études il remarqua certains troubles qui représentaient un grand obstacle à une coopération harmonieuse, et il commença à soupçonner que l'explication de ces troubles était à chercher surtout dans les conflits psychiques non résolus des participants.

Lentement ce groupe s'étendit de plus en plus, surtout lorsque, en 1907, la clinique zurichoise de Bleuler chercha à se lier avec le groupe de Vienne. Le résultat en fut le premier Congrès International, tenu à Salzbourg en 1908 et qui avait encore un caractère entièrement privé. Zurich fut ainsi la première ville où l'on enseignait et pratiquait la psychanalyse officiellement dans une clinique. Des médecins qui, à cette époque, faisaient leurs études à la Clinique de Zurich m'ont raconté que la formation consistait uniquement dans la lecture des divers ouvrages analytiques et dans des essais d'associations mentales. On y enseignait comment utiliser, d'après des principes psychanalytiques, le test d'association de Wundt sous une forme modifiée. Il devenait ainsi possible à un analyste-professeur de faire à ses élèves une démonstration pratique des faits sur lesquels il n'aurait pu les instruire que verbalement.

1-Freud, S. 1912. Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung, G. W., X : 43-113 ;
On the History of the Psycho-Analytic Movement, S.E., XXV : 7-66 ;
Histoire du mouvement psychanalytique,
In Cinq leçons sur la psychanalyse,
Petite Bibliothèque Payot, 1966, 69-155.

En 1910, deux ans après le premier congrès de Salzbourg, un deuxième congrès eu lieu à Nuremberg. À ce moment-là, Freud et Ferenczi, avec Jung, Abraham et Jones, s'efforcèrent d'organiser la psychanalyse en tant que mouvement scientifique et, puisqu'à cette époque Freud trouvait son principal appui à Zurich, c'est dans cette ville qu'il transporta le centre de la recherche et de l'enseignement. Sur la proposition de Ferenczi, on fonda alors l'Association Internationale de psychanalyse, et on déclara que son but était de cultiver et faire avancer la science psychanalytique fondée par Freud, à la fois comme psychologie pure et dans son application à la médecine et aux "sciences morales" et de favoriser l'entraide de ses membres dans leurs efforts pour acquérir et propager les connaissances psychanalytiques⁽²⁾. Par la même occasion les Sociétés privées de Vienne, Berlin et Zurich furent transformées en Groupes Locaux.

Le troisième Congrès siégea en 1911, à Weimar, où l'on put arriver à la conviction que, comme Freud le déclara, les "analystes avaient appris à tolérer une certaine dose de vérité". Ces paroles indiquent déjà quelles lourdes exigences s'imposaient à la personnalité des analystes. Malheureusement, dès le Congrès suivant, on put voir clairement que de nombreux analystes étaient loin d'approcher du niveau requis.

En 1911, furent créés les Groupes locaux de Munich et de New-York ainsi que, séparément, celui des Etats-Unis, de même que, peu après, ceux de Budapest et de Londres. Il va sans dire qu'en dehors de ces groupes il y avait ailleurs

2- ("Pflege und Förderung der von Freud gegründeten psychoanalytischen Wissenschaft, sowohl als reiner Psychologie als auch in ihrer Anwendung in der Medizin und den Geisteswissenschaften, gegenseitige Unterstützung der Mitglieder in allen Bestrebung zum Erwerben und Verbreiten von psychoanalytischen Kenntnissen".) Freud S. loc cit.

des étudiants et d'autres personnes s'intéressant à la psychanalyse.

Lorsqu'on retrace les progrès ultérieurs du mouvement, on voit que la "tolérance à la vérité" mentionnée par Freud n'était pas si facile. Malgré le développement de la théorie psychanalytique et son application à la pratique thérapeutique, des conflits personnels se manifestèrent de plus en plus parmi les analystes praticiens, au détriment de leur collaboration et de leur comportement en face de la science elle-même.

C'est ce qui devint évident, et pour la première fois d'une manière flagrante, lors du quatrième Congrès, tenu à Munich (1913) : on n'y vit plus aucune trace de la sincérité ni de la coordination amicale auxquelles on devrait s'attendre de la part de collègues. Il y eut des différends provenant de passions inconscientes et conduisant à des divisions regrettables, qui amenèrent Freud, au prix de douloureuses déceptions, à reconnaître ce fait capital que les analystes sont, tout autant que leurs patients, enclins à se raidir contre des vérités désagréables.

Il ne s'étonnait pas qu'après avoir atteint un certain degré de compréhension, un malade, confronté avec des découvertes nouvelles et douloureuses, abandonnât cette intuition déjà acquise ; mais ce qui causa une grande déception à Freud ce fut d'avoir à constater le même phénomène chez les analystes. Car beaucoup de chercheurs, par ailleurs remarquablement doués, cessaient brusquement de scruter leur propre vie psychique inconsciente, lorsqu'il s'agissait de reconnaître des faits qui, pour des raisons subjectives, leur auraient été intolérables et, en remaniant leur point de vue individuel de façon à l'adapter à ce qu'une expérience préalable leur avait appris, s'efforçaient d'arriver à un résultat par d'autres voies.

Certaines paroles de Freud prononcées au Congrès de Nuremberg en 1910 s'avèrent pleines d'une sagesse prophétique, paroles de la plus haute importance pour la formation du psychanalyste : "Il me semble, dit-il, que la condition préalable d'une application réussie de la technique psychanalytique est que le thérapeute commence son apprentissage de l'analyse par la sienne propre"⁽³⁾.

On voit alors qu'il importe à l'analyste praticien d'acquérir une connaissance aussi approfondie que possible du processus psychique inconscient, et surtout de son propre inconscient : seul un tel savoir lui permet de reconnaître dans les communications de son patient les manifestations de l'inconscient. Les autres modifications et améliorations de sa technique se rapportent ainsi à la personne de l'analyste. Il est inadmissible que le patient devienne l'objet d'un transfert des affects de l'analyste, dont le devoir est, au contraire, d'observer constamment les manifestations de ce qu'on appelle contre-transfert, nom par lequel on désigne son attitude affective négative et positive envers son patient. L'analyste ne doit jamais cesser de prendre conscience de cette attitude. Il est par conséquent dans l'intérêt du succès thérapeutique que le thérapeute s'analyse continuellement lui aussi. Cet auto-contrôle constant fut la méthode par laquelle Freud se rendit capable de pratiquer l'analyse.

Au Congrès de Berlin, en 1922, on décida définitivement que, dorénavant, n'auraient le droit de pratiquer l'analyse que les personnes qui, tout en suivant un cours théorique, se soumettraient aussi à une psychanalyse didactique, sous

3-Rapport au Congrès de Nuremberg, par Otto Rank, in Jahrbuch für Psychoanalyse, Bd. II, 1910

"Es scheint Vorbedingung für eine erfolgreiche Anwendung der psychoanalytischen Technik zu sein, dass der Arzt seine Erziehung zur Analyse mit einer Selbstanalyse beginne.

la direction d'un analyste reconnu par la Société dont il est membre. On créa à l'intérieur de chaque société un Comité d'Enseignement qui aurait pour tâche d'organiser la formation. Désormais, aucun analyste n'était plus autorisé à se charger d'une analyse didactique d'après sa propre initiative, et le comité d'enseignement se réserver le droit d'admettre les candidats. Cependant, même ce grand progrès dans le domaine de la formation se révéla insuffisant. On avait pensé que l'analyse didactique rendue obligatoire au congrès de Berlin de 1922 n'avait pas besoin d'être aussi profonde qu'une analyse thérapeutique. L'idée était qu'il s'agissait de familiariser le candidat avec les mécanismes de l'inconscient à travers l'analyse de ses rêves, et de lui révéler son propre complexe œdipien ; mais il fallait prendre soin de ne pas toucher à sa personnalité ou son caractère. Ce fut peut-être Ferenczi qui contribua le plus au changement progressif concernant les buts de l'analyse didactique, bien qu'explicitement il n'eût jamais eu affaire aux problèmes d'enseignement. Dans son livre Buts du développement de la psychanalyse (Entwicklungsziele der Psychoanalyse, 1924)⁽⁴⁾, écrit en collaboration avec Rank, l'accent est mis sur le fait qu'une psychanalyse est surtout une expérience vécue (Erlebnis). Ce livre a été d'une importance considérable ; on y attirait l'attention, plus énergiquement que jamais, sur le fait que l'analyse représente une charge émotionnelle, non seulement pour le patient, mais aussi pour l'analyste. Au début, cet ouvrage se heurta à une grande opposition en raison de son accent courageux et de son insistance sur la situation analytique ; mais il força les gens à étudier plus à fond le problème des analyses didactiques. Au Congrès d'Innsbruck, en 1927, le Comité International d'Enseignement

4-Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1924 (The development of Psychoanalysis, In Nervous and Mental Diseases, Publishing Company, 1925, 68 p.

présenta un nouveau desideratum, à savoir, que l'analyste soit mieux analysé que son patient. Depuis lors, cette mesure fut généralement adoptée, et son action se fit sentir non seulement dans les succès thérapeutiques obtenus mais aussi dans l'augmentation de la capacité de l'analyste à supporter sa charge affective. Dans divers articles publiés depuis (L'élasticité de la technique psychanalytique -- Die Elastizität der psychoanalytischen Technik, 1928 ; Analyses d'enfants dans les analyses d'adultes -- Kinder Analysen mit Erwachsenen 1931 ; Confusion de langue entre les adultes et l'enfant -- Sprachverwirrung zwischen den Erwachsenen und dem Kind, 1935⁽⁵⁾), Ferenczi a maintes fois attiré l'attention sur l'importance que présente pour la pratique cette exigence théorique d'une analyse vraiment profonde.

Je viens de montrer brièvement comment notre système actuel de formation s'est développé et sur quelle expérience il se base. Il y a en outre des problèmes spécifiques, que les groupes locaux résolvent différemment. Un des plus importants parmi ces problèmes est, à mon avis, celui de l'analyse de contrôle, dont le véritable but est l'apprentissage et le contrôle du travail pratique. Le candidat commence par analyser un ou deux patients et rend compte de leur progrès à un collègue plus expérimenté. Il apprend ainsi comment se comporter envers le patient ; en somme, il acquiert la technique de la psychanalyse. Si l'on se contente de ce type superficiel de contrôle, on peut comprendre le point de vue d'après lequel ce contrôle doit être conduit par divers analystes didacticiels, car le candidat peut ainsi saisir la méthode de chacun d'eux. Si, pendant le travail, il s'avère que ses propres conflits le

5-Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse ? (Ces articles, en Anglais, se trouvent dans Final Contributions to the Problems & Methods of Psycho-analysis. L'article de 1928 se trouve en traduction française par Raymond de Saussure dans la R.F.P., 1928, 2, 228 ; l'article de 1933, traduit par Vera Granoff, a été publié dans La Psychanalyse, 6, 241.

gênent pour comprendre son patient, l'analyste contrôleur lui conseillera de reprendre sa propre analyse pendant quelques temps. Selon moi la meilleure solution est, au contraire, que le candidat choisisse toujours comme contrôleur son propre analyste didacticiel ; car, une fois qu'il a commencé à traiter des patients, on peut éventuellement constater que sa propre analyse n'était pas encore terminée.

Le moment où une analyse devrait arriver à son terme est plus facile à déterminer lorsqu'il s'agit d'un patient que lorsqu'il s'agit d'un candidat. Par la disparition de ses symptômes et par l'acquisition de la capacité de s'adapter à la réalité, le malade obtient pour ainsi dire tout ce qu'il pouvait demander à l'analyse. Après un pareil succès nous pouvons tranquillement le laisser partir. Mais cela ne le rendrait pas qualifié pour analyser d'autres personnes, même s'il en était intellectuellement capable. Le but de l'analyse didactique est d'amener le candidat à prendre conscience de ses tendances libidinales jusqu'alors refoulées, et de le familiariser avec la structure de son caractère, la nature fondamentale de sa personnalité, et aussi avec ce qui n'appartenait pas à sa nature et n'a acquis de l'importance que par l'adaptation au monde extérieur, mais, bien trop souvent, cache sa vraie personnalité sous un masque sévère. L'analyse doit assouplir l'homme raidi par des habitudes et des automatismes et lui faire apercevoir les multiples virtualités qui sommeillent en lui. Par là seulement il peut acquérir une plus grande flexibilité et devenir capable d'une intuition des difficultés des patients dont le caractère est complètement opposé au sien.

C'est en confiant au candidat ses premiers patients que nous découvrons le mieux dans quelle mesure on peut correspondre à cet idéal. Je crois qu'il n'y est

pas encore apte, tant que son analyse personnelle n'est pas arrivée au point où son intérêt a cessé de se centrer sur lui-même pour se tourner véritablement vers le monde extérieur.

Il faut qu'il ait découvert son transfert et soit remonté jusqu'à ses origines infantiles assez loin pour que son désir de guérir ne signifie plus une identification avec l'analyste didacticiel, mais une activité sublimée indépendante de l'analyste. Si le candidat continue sa propre analyse lorsqu'il commence à analyser des patients, les deux parties parallèles du travail éclairent les aspects de sa personnalité qui jusqu'alors ne s'était fait remarquer que trop peu ou pas du tout, ou qui du moins ne pouvait se manifester d'une façon aussi expressive. Toutes ses qualités bonnes et mauvaises, et aussi ses faiblesses, sont ainsi mises en évidence : par exemple, son incapacité d'objectivité ; son impatience ; sa vanité ; son refus de supporter les critiques ; sa tendance à ne voir que ce qui lui est favorable et son inattention aux griefs sérieux que le patient a contre lui mais qu'il n'ose manifester que sous une forme déguisée ; le manque de tact qui alimente ses propres pulsions sado-masochiques non encore liquidées ; sa dureté ou, d'autre part, sa sympathie exagérée et sa compassion excessive. Tout cela fournit une occasion de montrer à l'étudiant le maniement correct du contre-transfert, qui est un des facteurs les plus importants du travail analytique.

La relation transférentielle du patient provoque naturellement chez l'analyste une réaction qu'il ne doit jamais cesser d'examiner. Il ne lui faut jamais perdre de vue que les mêmes affects humains sont à l'œuvre chez lui comme chez son patient et qu'il réagit à ce qui est agréable avec un sentiment de plaisir et à ce qui est désagréable avec déplaisir. Il doit avoir présent à l'esprit la différence

qu'il y a entre lui et son patient : lui-même sait toujours que son inconscient l'aide à garder la maîtrise de ses sentiments et à maintenir ainsi une attitude objective invariable. Le refoulement constant des affects est tout aussi nuisible à l'équilibre psychique de l'analyste qu'à celui de son patient et il en est de même pour leur santé ; à la longue, il peut devenir dangereux pour l'un comme pour l'autre. Dès 1928, Ferenczi recommandait d'élaborer un régime hygiénique spécial pour préserver l'analyste de cette surcharge. Pour éviter des malentendus, je voudrais souligner que rendre conscientes des tendances inconscientes ne signifie pas qu'on les mette en pratique dans la vie courante, et cela est valable autant pour l'analyste que pour le patient. Si nous nous rendons compte que, pendant notre travail, des forces affectives positives et négatives agissent aussi en nous, notre travail sera plus efficace que si nous gâchions notre énergie à les refouler en cherchant à maintenir une attitude froide, peut-être même insensible, ou tout simplement humaine. L'éducation s'efforce en général de nous amener à ignorer les désirs que nous n'avons pas le droit de satisfaire. Ce principe d'éducation peut éventuellement apporter une solution pratique dans d'autres professions, et ne trouble pas forcément l'harmonie psychique ; mais l'analyste doit toujours prendre conscience de ses désirs pulsionnels, car c'est pour lui le seul moyen d'éviter qu'ils ne deviennent nuisibles à ses patients. S'il acquiert cette conscience, il sera toujours un être humain au meilleur sens du terme, quelqu'un qui sent qu'il a des affinités avec toutes les manifestations humaines et peut les comprendre.

Après avoir ainsi parlé de la maîtrise des affects dans le contre-transfert, je pense avoir touché à tout ce que je crois essentiel à la formation de l'analyste. À mon avis, on n'est sûrement en droit d'affirmer que cette maîtrise ne

peut être maintenue avec succès que si le candidat est lui-même analysé pendant son analyse de contrôle. Je suis arrivée à cette conviction à la suite des analyses de contrôle que j'ai conduites avec des candidats qui avaient terminé leur propre analyse. Tout en étant capable d'apprécier les dons psychologiques et le caractère individuel de mes étudiants, j'ai rencontré une grande difficulté à les comprendre pleinement et à suivre leur travail en dehors de la situation analytique. Il est vrai que pendant leur analyse didactique j'avais pu évaluer la capacité d'adaptation des candidats à leur entourage ; mais la situation devient tout à fait différente lorsque ceux-ci ont affaire à des patients. C'est évidemment encore plus difficile quand ils ont été analysés par quelqu'un d'autre. Chaque fois que je devais exercer un contrôle dans ces conditions, j'étais obligée d'avouer que je me sentais perdue. Je ne pouvais pas m'orienter au milieu du matériel pathologique, quelque correcte que fut la présentation faite par le candidat, car, ignorant son caractère et la forme de ses réactions, je ne pouvais pas voir sous quel aspect il jugeait les différentes situations rencontrées. Tout ce que je pouvais faire en fin de compte pour l'aider était de tirer, de l'analyse des rêves qu'il rapportait, des conclusions quant à la profondeur qu'avait atteinte sa compréhension de l'inconscient du patient. Ce travail présentait des difficultés sans rapport véritable avec les résultats qui pouvaient être obtenus. Il n'était satisfaisant ni pour moi ni pour le candidat ; finalement, ou bien nous arrivions tout deux à la conclusion qu'il était superficiel et nous l'interrompions, ou bien le candidat se décidait à continuer son analyse là où il pouvait aussi faire contrôler son travail. Je n'ai guère besoin de dire que c'est la seconde méthode qui conduisait plus directement au but.

J'ai déjà parlé du moment jugé opportun pour confier des patients un candidat. Savoir s'il doit recevoir ou non plusieurs patients à la fois et quel type de patient on doit lui adresser, est une question à décider selon les circonstances. Les cas d'hystérie et de névrose obsessionnelle conviennent davantage à des débutants, parce qu'alors la relation transférentielle se développe plus rapidement et est par conséquent plus facilement observable. L'analyse des caractères obsessionnels et, en général, celle des névroses de caractère sont plutôt recommandées aux candidats déjà plus expérimentés.

À mon avis, notre actuel système de formation, qui s'est développé grâce à des essais et à des expériences portant sur une période de dix années, correspond à ce qui est exigé de l'analyste praticien, étant donné la technique actuelle et le matériel pathologique auxquels nous avons affaire. Le développement de la psychanalyse a montré jusqu'ici que l'habileté thérapeutique de l'analyste est allée de pair avec les changements du genre de patients qu'il a été appelé à traiter. Les cas que nous devons analyser sont de plus en plus difficiles. Au début, nous avons l'hystérie et la névrose d'angoisse ; puis, la névrose obsessionnelle et les nombreuses formes de troubles sexuels ; maintenant nous avons affaire à des caractères névrotiques, encore plus embarrassants pour notre technique. Il y a des indices que le prochain groupe se composera de criminels névrosés, de psychotiques, de morphinomanes et d'alcooliques. Les analystes doivent être préparés à affronter des difficultés toujours grandissantes dans leur tâche thérapeutique, et il est possible que cela entraîne d'autres modifications dans notre système de formation. Mais je ne pense pas qu'il risque d'y avoir des changements fondamentaux, car l'unique base sûre pour la formation analytique est l'analyse profonde, minutieuse du candidat, qui dès maintenant est devenu obligatoire partout.

Réflexions sur la sélection des futurs analystes

Michel Gressot

La reconnaissance de la psychanalyse par certaines autorités psychiatriques met entre ses mains une arme à double tranchant. L'accroissement de la demande adressée aux centres de formation semble engager ceux-ci à devenir des institutions régulières, avec un cours d'études caractérisé par une inscription volontaire, une durée standard et un certificat de conformité. Mais en réalité, la sélection des futurs analystes présente des difficultés plus grandes que celle des candidats à tout autre apprentissage basé sur l'acquisition des connaissances. C'est qu'elle suppose le libre fonctionnement de processus inconscients, lequel ne peut s'instaurer qu'au moyen d'un remaniement subjectif radical.

La pratique de la sélection psychanalytique a fait l'objet de travaux récents. Les réflexions qui suivent n'ont toutefois pas pour but d'en traiter systématiquement, mais de souligner quelques aspects de sa problématique qui prêtent à confusion, sans que l'on puisse d'ailleurs en éliminer complètement les contradictions.

Le faux-fuyant didactique

Tout d'abord, l'accession à la profession analytique ne peut découler du simple désir d'apprendre l'analyse : ce dernier se présente comme une manifestation symptomatique parmi les autres, et à tirer au clair comme elles. Dans le précédent Bulletin, nous avons reconnu

Cet article est extrait du Bulletin de la Société Suisse de Psychanalyse (Hiver 1966/67), avec l'aimable autorisation de son auteur, le docteur Michel Gressot.

l'ambiguïté de l'entrée en analyse pour des raisons professionnelles ; la notion de "psychanalyse didactique" fausse le sens de l'expérience analytique personnelle. Bien que la motivation didactique soit inévitable de la part de médecins ou de psychologues, il y a gauchissement au départ si l'on s'y attache, et le fait même de demander une "didactique" montre qu'elle ne peut pas l'être d'emblée, mais seulement devenir telle à posteriori, en cas de réussite.

Par définition, puisqu'elle vise à la découverte de phénomènes inconscients, la psychanalyse n'est pas ce que l'on croit avant d'y être entré. On ne peut donc la choisir comme activité avant d'y avoir suffisamment avancé. De même que nul ne reconnaît jamais exactement son propre cas dans la littérature, de même son analyse "concrète" diffère toujours plus ou moins longtemps de l'idée que l'on s'était formée au préalable. Naturellement cet état de choses retentit aussi sur les procédures qui s'efforcent de fixer les meilleures conditions pour la formation des candidats. Les règlements ont en effet à s'adapter aux positions dans lesquelles ils poussent la résistance, étant donné la nature de "poisson qui glisse entre les doigts" de l'inconscient !

De toute façon, dans l'impossibilité de miser professionnellement d'emblée sur l'analyse, mieux vaut s'y engager avec une autre corde à son arc.

L'analyste propose donc forcément autre chose que ce qu'on croyait lui demander, et l'analyse commence pour de bon à la modification des intentions conscientes qui ont conduit à elle. Ceci correspond d'ailleurs à la transformation du tableau symptomatique au décours de toute phase d'engagement. Si cette sorte de second départ est manqué, des résistances particulières se manifestent.

Par exemple une attitude revendicatrice vis-à-vis de la Commission de l'enseignement (C.E.). Alors le candidat ne considérera pas franchement que la possibilité de devenir analyste dépend de sa guérison, soit du succès de sa propre cure, mais d'une autorisation de type administratif-autoritaire. La précarité de sa conscience morbide ira de pair avec l'impression de devoir se conformer à l'image de l'analysé sur mesure. En ce cas, toute l'information positive à sa disposition n'aura pas plus d'efficacité que les explications rationnelles de parents à l'encontre des théories sexuelles infantiles. Bien entendu, c'est en prenant en charge l'infantilisme, donc l'inégalité inéluctable, de sa position, que l'analysé commencera de se qualifier en vue de sa sélection.

Handicap du milieu péri-analytique

L'acquisition de l'aptitude à analyser appelle une estimation de la part de la Société. Elle suppose en retour l'adoption des buts idéaux de celle-ci, le partage de ses responsabilités, l'endossement de ses points faibles. Or la compréhension des raisons d'être de la Société de psychanalyse ne s'avère pas facile, en dépit, encore une fois, de l'information diffusée à ce sujet. L'image de l'analyse, réfractée à travers le milieu qui l'entoure, se trouble et se brise. Il suffit, trop souvent, de se proclamer analyste pour passer pour tel. Aux yeux des profanes, le mythe de l'inconscient est la nuit dans laquelle tous les chats sont gris, les prétendus analystes comme les véritables. L'analyste ainsi compris se signale en interprétant tout ce qui lui tombe sous le sens, c'est-à-dire en confondant l'interprétation intellectuelle avec l'analyse. Pour lui comme pour le public, l'"interprétation" correspond à l'énoncé de ce qu'il pense qu'un analyste dirait.

L'abus de langage est évident, mais d'usage si courant qu'il n'empêche pas le recrutement d'une large catégorie de soi-disant analystes comprenant pêle-mêle : simples candidats, analystes amateurs ou de leur propre chef, psychothérapeutes de tout acabit, para- ou néo-analystes, analystes ratés, psychologues ou sympathisants de bonne foi. Bref, un monde hétéroclite et contradictoire, dont le mérite est de nous apprendre qu'il en va de la capacité d'analyser comme du bon sens selon Descartes: "Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, car nul ne pense n'en avoir reçu ni trop, ni trop peu". Que ce soit au lit du malade ou en société, une interprétativité naïve (dite sauvage) se substitue au naturel dans l'observation. Les choses en étant là, une alternative paradoxale vient à séparer interprétation (au sens profane) et analyser, et l'analyste quand même, l'analyste malgré tout, est celui dont la discrétion lui donne le moins l'air de l'être.

Un cliché à peine moins répandu, mais appuyé sur une acception à la Rogers de la "neutralité" analytique, est celui de l'analyste qui ne dit rien, ne fait rien et finalement ne sert à rien, dans un affrontement au bout duquel la victime n'a fait que se heurter à elle-même sans s'ouvrir de débouché. La confusion s'accroît encore en raison des quelques cas où, le patient croyant subir une analyse au lieu d'une psychothérapie, l'analyste lui évite une blessure inutile en renonçant à lui démontrer qu'il ne serait pas analysable. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas aux milieux médicaux psychologiques que l'on peut demander de corriger la réfraction imposée à l'image de l'analyse quand elle y pénètre. Mais cela rend malaisé l'orientation des candidats possibles vers une discipline présentée à la fois comme sophistiquée, et comme une acquisition nécessaire pour être à la page.

Les praticiens responsables de l'analyse ne peuvent-ils faire mieux que de prêcher l'exemple pour remonter ces puissants courants d'opinion ? Ils s'efforcent de faire plus en engageant les candidats étudiants à ne pas se déclarer analystes avant d'y être autorisés de par leur entrée dans la société de psychanalyse, démarche attestant l'achèvement d'une formation *lege artis*. Si quelqu'un inscrit "Psychanalyste" sur une plaque extérieur et dans ses annonces de presse, on peut parier gros qu'il ne l'est pas. La "rectification des mots" enseignait Confucius, c'est-à-dire le rétablissement de la propriété des termes dans l'esprit du public, ne serait pas sans favoriser à la longue une amélioration dans le statut professionnel lui-même. Il restera cependant aléatoire d'y travailler dans la mesure où l'inconscient ne demeurera jamais qu'un postulat, pour qui n'aura pas vécu personnellement des prises de conscience après analyse des résistances qui s'y opposaient. Une différence fondamentale subsistera toujours entre le simple repérage d'un dynamisme inconscient, et son analyse - entre observer de l'extérieur et revivre de l'intérieur.

Handicap du milieu analytique

Et encore, les tribulations ne prennent pas fin avec l'introduction dans le milieu des aspirants psychanalystes, qui suscite de nouveaux obstacles sur la voie de la sélection professionnelle. C'est pour cette raison que la fréquentation des séminaires est différée jusqu'à ce que l'analyse personnelle est atteint un point d'engagement suffisant. En dépit de cette attente, les analyses jadis appelées didactique se compliquent de plus en plus du paramètre d'une psychodynamique de groupe. La situation "en groupe" des candidats à former crée un handicap comparable à celui de la dépendance familiale dans les traitements d'enfants.

Dilution du transfert par la fréquentation d'autres analystes, banalisation des réactions par la fréquentation d'autres analysés, acting out par le truchement du groupe de condisciples : tous ces artefacts prolongent l'analyse, si l'on n'y prend garde. Le souci de faire ressembler son propre traitement à la représentation de ce qui doit se passer dans une cure, de nouveau, agit à contresens. En outre, l'appartenance à une volée de candidats introduit une compétition qui infiltre le transfert. L'on cherche à s'analyser mutuellement. "As-tu raconté ceci à ton analyste ? Tu verras ce qu'il dira !" et de comparer les longueurs respectives des analyses, et de jouer les analystes des uns contre ceux des autres.

Un autre effet paradoxal de la formation au sein d'un groupe et que, pour la plupart, elle favorise la passivité didactique : "Vous nous traitez comme à l'école ? fort bien, mais n'attendez pas de nous des initiatives". On suit avec sa classe, en espérant dépasser tous ensemble le cap de la qualification. "Vous avez pris sur vous de nous enseigner : ne nous imputez pas ce qui nous manque parce qu'on ne vous l'a pas appris". Pourtant, les avantages de la formation collective l'emportent sur ses inconvénients. Venir à bout de ces derniers représente justement, du point de vue de la sélection, une épreuve démonstrative de l'autonomie du Moi.

Vocation psychanalytique ?

Un futur psychanalyste remarquera en général que la clinique psychiatrique au sens large - que les cas psychiques si on peut dire - lui "parlent" bien davantage que la clinique, les cas et les aspects proprement médicaux. Il se sentira accroché d'emblée par les premiers, les retiendra plus spontanément, et leur problématique se révélera plus riche à lui. C'est par ce que son intérêt pour eux le fait

se remettre personnellement en cause qu'il éprouvera le besoin d'entrer en analyse plus que dans le but de compléter formellement sa formation en ajoutant une arme à sa panoplie de spécialiste. Même alors, la question de savoir si d'analysé il deviendra analyste à son tour ne se résoudra que plus tard, après dépassement de sa position de départ et non par entraînement passif d'une étape formative à l'autre.

La société (au sens général) a grand besoin de psychiatres, de psychologues et de travailleurs sociaux analysés, mais qui ne soient pas devenus pour autant analystes de cabinet. La carrière psychanalytique absorbe en effet toutes les forces professionnelles d'une vie, et il serait aussi contradictoire de ne faire "un peu" de psychanalyse qu'"un" peu de grande neurochirurgie par exemple. En tout cas, l'effort d'acquisition technique serait disproportionné au rendement. C'est pourquoi l'option psychanalytique est un choix professionnel majeur, et pas seulement un complément. Elle suppose l'adoption d'un corps de théories et d'hypothèses auxquels on se tient comme un instrument, perfectible il est vrai, d'expérimentation et de vérification dans l'abord clinique. Si l'analysé trouve que ce n'est pas cela qu'il veut, honni soit qui mal y pense ! De toute façon une analyse réussie se traduit par l'amplification des capacités professionnelles, quelles qu'elles soient.

Cependant il n'est pas nécessaire de savoir dégager l'entière métapsychologie (en l'occurrence, toutes les lois générales) de l'action psychanalytique, pour devenir un bon praticien. Interpréter l'expérience ne signifie pas en masquer les inconnues grâce à l'intellectualisation. Et l'on pourrait s'écrier "les analystes pensent trop !" (en parodiant le Dogon qui fournit son titre au livre de Parin et Morgenthaler), à propos de non seulement de quelques auteurs prolixes, mais

aussi de quelques élèves qui ont réponse à tout. Il est vrai qu'une des contradictions de l'enseignement psychanalytique vient de ce qu'il faille souvent apprendre une théorie dont la liaison à l'expérience fait encore défaut chez le candidat. Aussi bien, la redécouverte de la psychanalyse à partir de prises de conscience personnelles vaudra à son tour comme un élément essentiel de qualification. Un pont sera alors jeté sur le hiatus entre intellectualisation et compréhension vécue. Le "Surmoi" psychanalytique s'assouplira d'autant. Bien entendu, les aptitudes psychanalytiques ne peuvent s'exercer que si leurs entraves névrotiques caractérielles ont perdu leur automatisme de répétition. Car nul ne conduira son patient plus loin qu'il n'a atteint lui-même, je ne veux pas dire en perfection (!), mais en capacité de se remettre en question. La clairvoyance clinique, donc le pouvoir d'interpréter, est conditionnée par la liberté de l'insight subjectif. À cet égard, on sait qu'une névrose point trop lourde offre une meilleure base de départ que le véritable état caractériel constitué par un sentiment de normalité inaccessible à la critique. On analysera d'autant mieux que l'on en aura ressenti le besoin, avant le bénéfice, pour soi d'abord. Sachant cela, le candidat "qui a compris" manifestera d'ailleurs la plus grande discrétion vis-à-vis de ses condisciples encore en traitement ; il peut se trouver parmi eux des cas plus perturbés qu'on ne voudrait l'admettre. Et ce qu'il n'a pas compris, il le considérera comme un problème à travailler, et non à cacher comme s'il "devait le savoir".

Idéalisation de l'analyse

Les problèmes de la sélection des analystes ne peuvent pas s'exposer du même point de vue au sein de la C.E. ou à l'adresse des candidats. Si l'on soumettait à ceux-ci une liste des qualités désirables de leur part, elle déclencherait

sans tarder le mimétisme des uns et l'opposition des autres. D'ailleurs le candidat idéal est introuvable dans la nature ! Mais il ne s'agit pas non plus d'idéaliser la psychanalyse, au lieu de s'en approprier l'esprit empiriquement.

Ceux qui aimeraient n'y trouver qu'une science codifiée et dispensatrice de certitudes auront de la peine à l'appréhender en évolution, et à comprendre la pensée de Freud, dans sa progression. De la peine aussi à se rendre compte que l'interprétation ne consiste pas en une pure constatation des phénomènes, mais qu'elle participe belle et bien à la structuration de ceux-ci. D'un autre côté, certains néophytes nourrissent l'espoir que le savoir acquis les retirera des contradictions de la culture, comme si l'analyse pouvait être une néo ou une super-culture. En réalité l'analyste n'échappe pas aux contradictions de la société. Il apporte une méthode pour y faire face, mais sans avoir de solution idéale à proposer.

On dit parfois qu'une analyse approfondie doit permettre de devenir analyste ipso facto, puisqu'elle est censée éliminer toute ambivalence envers l'analyse. Répétons toutefois qu'une "bonne" analyse ne débouche pas forcément sur la pratique analytique. Je dirais même qu'au contraire un analysé devrait toujours être capable de faire autre chose que de l'analyse, de ne pas s'axer exclusivement sur elle. Dès lors, ce que l'on peut attendre d'une formation ad hoc n'est pas uniquement de devenir analyste, mais de réagir en analysé devant les problèmes humains. Cette aptitude ne consiste sûrement pas dans l'application à tout coup de procédés analytiques. Elle comporte aussi la faculté de garder ses interprétations pour soi, là où leur communication tomberait à côté. Ceci n'est pas la chose la moins difficile à apprendre, pour des psychothérapeutes en particulier. Qui

cherche par la psychanalyse la vérité humaine, en découvre la relativité. Qui comptait sur une thérapeutique absolue, n'aboutit qu'à une mobilisation psychique par dégagement de significations subjectives. De ce fait il est impossible que la psychanalyse fasse jamais l'objet d'une reconnaissance universelle, car premièrement l'inconscient existera toujours. Et secondement, la psychanalyse mettra toujours l'idéologie (la Weltanschauung) en contradiction avec elle-même, alors que par ailleurs il circulera toujours assez de symboles pour entretenir l'idéologie. Ces raisons s'ajoutent à l'opportunité clinique pour faire de la discrétion une qualité maîtresse du futur analyste, comme de l'analyste en exercice. Un autre sentiment leur est commun : celui de la dignité du travail analytique autrement dit, l'honneur de l'analyse.

Sélection continue

La sélection, processus continu, ne joue pas seulement au départ mais à toutes les étapes de la formation. Beaucoup croient pourtant que, le premier seuil franchi, il suffit de tirer sur le fil en temps voulu pour décrocher le reste. Quand convient-il d'arrêter un candidat dont le pronostic professionnel ne s'est pas confirmé, alors que jusque-là on s'était efforcé de l'encourager ? Comment en pousser d'autres, tout en respectant leur liberté d'adhérer ou non ? Chacun doit pouvoir refaire les mêmes faux-pas, contrairement à la formation scientifique et classique où les erreurs à éviter s'apprennent au préalable. Devenir analyste, comme devenir homme, suppose le passage par plusieurs paliers d'illusions successifs, en l'occurrence plusieurs manières, subintrantes, de se représenter l'idéal psychanalytique.

En cas d'accession trop rapide aux séminaires, l'impression peut s'ancrer de pénétrer dans un groupe auquel on appartient pas, et de regarder faire plutôt que de se sentir embarqué et solidaire. Reste à comprendre toutefois que nul ne saurait être rendu pleinement responsable et habilité d'un coup. Un point capital est la disponibilité à s'accepter soi-même en voie de maturation, à l'encontre de tout schéma initiatique ou compétitif. Dans ce sens le cours de la formation analytique se rapproche idéalement d'une croissance naturelle, bien plus que d'une réglementation.

“J'ai un an et demi d'analyse, donc je peux accéder aux séminaires”. “J'ai fait 400 séances, donc je peux prendre un cas en contrôle”. Il est compréhensible que la plupart des candidats tiennent à achever leur formation dans un temps minimum. Mais si la considération du temps “prescrit” l'emporte, le risque naît d'agir comme si le passage d'un stade à l'autre ne dépendait pas d'une évolution intérieure dans l'analyse, et du développement des aptitudes qui en découle. Question de sincérité envers soi-même, et de loyauté envers les futurs patients. La mise en forme autoritaire rassure, il est vrai, tandis que l'auto-appréciation trompe.

La lente acquisition d'une identité d'analyste suppose enfin, non pas l'affiliation à une “école”, mais un sentiment d'insertion dans une tradition. Encore faut-il ne pas comprendre la tradition psychanalytique dans un esprit paternaliste, mais comme “La jeunesse du groupe qui brave la vieillesse de ses membres”. (Gouilhers).

Michel Gressot

DESIR DU PSYCHANALYSTE
ET SON INSERTION ŒDIPIENNE

par A. Lévy

Quand le thème central d'une table ronde est l'Œdipe dans la cure, il est évident qu'il y faut traiter aussi de l'Œdipe du psychanalyste.

L'idée en a surgi au cours d'un groupe de travail dirigé par Monsieur Favez et centré sur le thème du psychanalyste. Au cours de ce travail, alors que nous envisagions les motivations de notre propre choix de la psychanalyse comme activité, il nous était alors évident que la racine de notre désir de psychanalyser plongeait tout droit au cœur de notre propre Œdipe. C'est là la genèse du titre de ce propos : le désir de devenir analyste, d'être analyste ou d'analyser et l'insertion de ce désir au niveau de l'Œdipe du psychanalyste.

Les premières difficultés se sont présentées lors de la recherche bibliographique, à cette phase d'un travail où l'on cherche à étayer sa propre conviction par celle d'autres qui se sont penchés sur la question. L'étayage fit défaut car la bibliographie de ce sujet n'existe pas. Le désir de l'analyste n'ayant pas été traité en tant que tel. Des allusions y sont faites du côté du contre-transfert, mais le contre-transfert n'est qu'un aspect très partiel du désir de l'analyste, limité dans le temps et l'espace à la cure analytique.

Une autre difficulté se signale d'emblée au niveau de cette petite conjonction "ou" placée entre le désir d'être analyste

et de psychanalyser. La question qui se pose est celle-ci : le psychanalyste est-il un être psychanalyticus ou un être psychanalyisant ?

Nous croyons fermement à la réalité du désir de l'analyste, quelle qu'en soit la nature, à la réalité d'un désir investi dans la psychanalyse, car, sans ce désir, quel moteur pourrait donc animer les activités du psychanalyste ? La carence bibliographique, la discrétion dont ce désir est entouré nous paraissent signifier que ce désir est pour le moins tu, peut-être même caché ; nous ne voulons pas croire qu'il est méconnu.

Partons à la recherche du désir de l'analyste. Nous le trouverons là où il agit, dans tout ce qu'il peut y avoir d'étrange ou d'insensé dans l'entreprise psychanalytique, tel que des yeux encore neufs pourraient le voir, sans les œillères des conventions et des habitudes prises.

°

° °

C'est d'abord du côté de l'activité psychanalytique dans la cure que nous allons nous tourner, du côté du psychanalyste psychanalyisant. Et nous nous intéresserons autant à sa technique qu'à son être dans la cure.

Au commencement de la cure, il y a le "Oui", le "oui" du psychanalyste, cet acquiescement qu'il donne à une demande qui lui est faite d'une analyse. Ce oui va sceller le contrat analytique et engager les deux protagonistes dans la cure.

C'est par ce oui que l'analyste s'engage à être le psychanalyste de quelqu'un. Dès ce moment, dès ce oui, apparaît déjà le désir de l'analyste. Car répondre à une demande, que ce soit par la négative ou par l'affirmative, implique de toute évidence le désir de celui qui répond, ici le désir

d'analyser. Nier ce désir et considérer qu'il va de soi qu'un analyste est fait pour analyser impliquerait qu'un analyste est analyste dans sa nature, dans son essence même. Mais alors pourquoi devrait-il être formé ?

Quelle est la nature de ce contrat, à quoi s'engage tacitement l'analyste ? Il s'engage à utiliser une technique et un savoir. Nous ne retiendrons pour notre démonstration que les éléments les plus constants de la technique, ceux que leur constance même, au-delà des variations individuelles nous signale comme essentiels. Nous visons la position et la règle analytiques.

Pour percevoir ce que cette technique a d'étonnant, mettons-nous un instant à la place d'un tiers, pourquoi pas d'un de nos enfants, que nous supposons être entré, veuillons croire par mégarde, pour voir ce qui se passe dans ce lieu clos. Par la promptitude avec laquelle il en sera chassé ou battrà en retraite spontanément, nous apparaît un autre élément de la technique : nous voulons parler du secret de l'analyse. Une convention tacite veut que tout ce qui se passe dans le cabinet de l'analyste demeure secret. Le secret de l'analyse est une des règles techniques dont on ne prend que rarement conscience car on la considère comme allant de soi. Que ce secret soit une exigence tacite de l'analysé, il n'en demeure pas moins vrai que l'analyste y accède le plus souvent de manière tout aussi tacite, sans y penser.

Nous avançons que le désir de l'analyste est préservé par cette règle et qu'il faut y voir une convention tacite d'exclusion du tiers personnage. Comme nous pressentons que l'on ne nous suivra qu'avec réticence dans cette voie, nous allons proposer quelques autres arguments pour étayer notre supposition.

Dans l'analyse faite sous contrôle, n'est-il pas vrai que l'écoute analytique est perturbée si le contrôleur est présent ou pensée dans la séance ? N'est-il pas vrai que le contrôleur représente, en un sens, une difficulté supplémentaire et que bien des bévues et des erreurs sont commises de ce fait ? Nous ne pensons pas qu'il s'agit là uniquement des difficultés d'un analyste débutant.

Imaginons encore une analyse qui se déroulerait en présence d'un tiers, ignorée de l'analysé mais connue de l'analyste, que cette présence soit un magnétophone ou une personne écoutant derrière une porte. Si le secret de l'analyse concernait uniquement l'analysé, cette situation ne devrait en rien perturber la cure. Mais si vous pensez, par contre, un seul instant, que l'analyste en éprouvera un quelconque émoi ou une gêne dans son écoute analytique, vous êtes alors contraint d'admettre que ce secret le concerne également, voire même que l'exclusion du tiers est utile au déroulement de la cure.

C'est pourquoi nous pensons que le secret de l'analyse répond également au désir de l'analyste.

Il faut avouer que la position analytique - le divan et le fauteuil - est une position très singulière. Quel qu'en soit le bien-fondé, notons qu'elle introduit une asymétrie entre l'analyste et l'analysé. L'analyste voit sans être vu, il est dans une position presque verticale ; il a allongé son patient. Sur ce point de voir sans être vu, Pujol avait avancé, lors de son intervention à propos de la sublimation, l'hypothèse que cette règle technique avait pour but de protéger une pulsion scopophilique sublimée.

Une autre constante de la technique est la règle analytique

du tout dire. Notons, en passant, que ses formulations sont variables suivant les analystes. Elle peut être communiquée comme un "Vous savez que ...", ou encore "Il est nécessaire que ...", ou bien "Je vous demanderai de ...". Ces variations individuelles ne sont certainement pas insignifiantes. Mais, quelle qu'en soit la formulation, cette règle introduit également une asymétrie fondamentale au départ, donnant à l'analysé l'obligation ou la liberté de s'ouvrir pleinement à l'analyste. Si, de son côté, l'analyste n'échappe pas davantage aux règles techniques, celles-ci lui demandent, par contre, de se fermer à son expression propre, que sa parole ne soit ni réponse à une demande, ni expression de ses émois, mais interprétation.

Les règles techniques de l'analyse introduisent donc une asymétrie fondamentale entre les deux protagonistes de la cure. Bien sûr, c'est la règle ; elle est indispensable. Mais admettons que cette règle soit transgressée au cours de l'analyse. Nous pensons à des hystériques qui se retournent pour fixer l'analyste dans son fauteuil ou à des obsessionnels qui parlent surtout pour ne rien dire. Si, dans ces situations, l'analyste perçoit en lui la plus petite trace d'irritation, il faudra bien qu'il s'avoue alors que son désir, protégé par ces règles, a été frustré, ce qui d'ailleurs, dans un deuxième temps, lui permettra de saisir pleinement le sens de ce qu'on lui veut.

Ainsi, au niveau de la technique, de ses éléments les mieux codifiés et les plus constants, on peut saisir sur le vif le désir de l'analyste par les avatars de cette technique.

Abandonnons la technique et tournons-nous maintenant vers l'être de l'analyste dans la cure. Par ce oui qui l'engage, l'analyste a accepté une bien étrange entreprise !

Pourtant, des exemples historiques auraient dû éviter cette bévue : Breuer a manqué la découverte de la psychanalyse par sa fuite devant ses émois; Freud ne l'a découverte que pour avoir associé son auto-analyse au traitement de ses patients, pour s'être compté parmi eux.

Mais un phénomène d'une telle importance ne se laisse pas éliminer aussi vite et il finit bien par dire à qui veut l'entendre ce qui en est du motif qui le sous-tend. Ferenczi a indiqué l'utilisation possible du contre-transfert. Th. Reik montre que pour obtenir l'insight dans la connaissance de l'inconscient du malade, on a besoin de l'auto-analyse : l'analyste doit utiliser la "troisième oreille" pour écouter les choses qui émergent de son inconscient et qui l'aideront à comprendre le malade. Racker dit textuellement : "La véritable objectivité se base sur une forme de dédoublement interne qui permet à l'analyste de se prendre lui-même comme objet d'observation et d'analyse continue". Une position extrême conduit à un idéal obsessionnel de l'objectivité, au mythe de l'analyste qui ne s'angoisse pas et qui ne réagit pas. Diatkine écrit : "C'est grâce au contre-transfert qu'on comprend le transfert, on conçoit la question par la réponse qu'on ressent."

Actuellement donc, le contre-transfert est reconnu comme une réalité constante de la cure. Il y est conçu de deux manières, soit un transfert sur l'analysé, soit une réponse au transfert de l'analysé. Dans les deux cas, il est l'expression du désir de l'analyste : de toute évidence s'il est transfert ; mais également s'il est réponse au transfert, car toute réponse implique et traduit le désir de celui qui répond. Les pierres et les cadavres, eux, ne répondent pas car ils n'ont pas de désir. S'il ne reconnaît pas en lui son désir, le psychanalyste ne peut être que

sourd dans la cure, sourd à celui qui lui parle comme sourd à ce qui fait son propre désir d'exister ; Thanatos, alors, aura triomphé d'Eros.

°
° °

Pour saisir le désir de l'analyste dans la cure, nous avons été obligé de l'inférer, de le déduire des avatars de la technique ainsi que du contre-transfert. Mais il est un moment où ce désir s'exprime, au moment de la formation analytique : il se traduit dans la demande du candidat, il est le moteur de cette formation et y subit, tout au long, des transformations profondes. Le cursus analytique va imposer au candidat d'analyte toutes sortes d'épreuves, depuis celle du sort réservé à la demande du candidat jusques et y compris celle du contrôle.

Faire acte de candidature à une psychanalyse dite didactique consiste à admettre qu'un triumvirat - et ce nombre de trois ne nous paraît pas être un effet du hasard - se prononce sur la validité de son être et sur son aptitude à être psychanalyste ; notons que le terme de psychanalyste fonctionne ici comme une image, celle d'un idéal à atteindre, une représentation de soi, objet du désir. C'est, en fin de compte, le désir d'être analyste que l'on accepte de soumettre à un jugement. A notre connaissance, seules les vocations religieuses sont jugées de la sorte ; lorsqu'il s'agit d'un métier, seul le savoir est l'objet de l'appréciation et non le désir d'exercer telle activité.

Accepter que son désir soit jugé implique une manière de se placer par rapport à lui, mais aussi une manière d'investir une instance - l'Institut de Formation - du droit de juger ce désir, peut-être aussi du pouvoir d'en juger. Après l'analyse, bien sûr, l'Institut de Formation sera démystifié, dépouillé de sa fonction imaginaire, mais il aura fonctionné

utilement le temps nécessaire à sa démystification. L'Institut de Formation nous paraît avoir autant d'utilité que la technique analytique elle-même dont, à vrai dire, il fait partie intégrante. Sa suppression aurait pour conséquence néfaste que tout ce qui se projette sur lui de cette instance imaginaire serait reporté sur l'analyste didacticien, faussant par là même le libre déroulement de la cure. Bref, avant sa démystification, l'Institut de formation imposera au sujet d'assumer son désir d'être analyste, de le laisser être jugé, et d'affronter nommément son angoisse de castration. On peut en déduire que ce désir plonge loin dans l'inconscient, d'affronter ainsi l'épreuve de l'acte de candidature avec ses implications fantasmatiques.

Au cours du cursus et, en particulier, au cours de l'analyse, le désir d'être analyste subit des transformations que l'on peut résumer en cette formule : désir d'être analyste, angoisse de l'être avec désir de renoncement, puis enfin le désir est assumé pour ce qu'il est. L'expérience de l'analyse didactique montre que ce désir d'être analyste subit les variations de la position imaginaire de l'analysé par rapport à son analyste en tant qu'incarnation de l'image paternel ou représentant de la loi. Tout au long de l'analyse, ce désir est vécu parallèlement et suit les mêmes variations que le désir incestueux menacé par l'angoisse de castration. On peut en conclure que le désir d'être psychanalyste émane du cœur même de l'Œdipe, en tant que rejeton du désir incestueux. La psychanalyse est vécue comme l'attribut phallique du psychanalyste.

o

o o

Il est aussi un autre lieu où l'on peut trouver le désir de l'analyste : dans les mœurs psychanalytiques. De ce vaste sujet, nous ne retiendrons que quelques points.

Un premier aspect est la gaieté des réunions de psychanalystes sans objectif scientifique ou administratif, ce que Grotjahn appelle "le café psychanalytique". Comme l'a écrit D. Anzieu dans l'Auto-Analyse, "cette gaieté tient probablement au besoin de libérer sous forme d'humour le trop-plein de tension accumulée au cours du travail psychanalytique et à la possibilité offerte par la présence d'autres psychanalystes d'exprimer en toute liberté ses associations spontanées."

A cette franche gaieté "entre soi", fait contraste la déception et le malaise qui nous paraissent fréquents dans le rapport entre psychanalyste et non-psychanalyste. C'est là notre propre sentiment que nous avons entendu confirmer par d'autres. Si, à l'époque héroïque des débuts de la psychanalyse, le psychanalyste était franchement en marge de la société, actuellement il occupe une place dans la cité, mais toujours une place à part. Il suscite l'intérêt, mais aussi l'horreur et la méfiance. "Avec vous, il va falloir se méfier de ce que l'on va dire" lui dit-on souvent. L'exclamation "Vous êtes psychanalyste, quelle horreur ; comme vous m'intéressez !" nous a été rapportée par Monsieur Favez.

Nous ne pensons pas que le malaise de l'analyste dans sa relation au non-analyste provienne uniquement de la place ambivalente qui lui est assignée par l'autre. Mais bien davantage de ce que le point de vue analytique est incommunicable ou plutôt irrecevable. Freud écrit dans les Nouvelles Conférences sur la Psychanalyse : "Il est impossible de se servir du point de vue psychanalytique à la manière d'un lorgnon qu'on met pour lire et qu'on enlève pour aller se promener". Le point de vue analytique est une manière de voir, de concevoir les choses, le monde, en d'autres termes une culture. Une culture en rupture avec toutes les autres, dans laquelle rien n'est sacré, où tout est toujours remis

en question. Le psychanalyste ne peut être lui-même qu'avec ses semblables, il ne peut qu'accepter d'être différent, incompris, voire rejeté, des non-analystes. C'est la source de la gaieté du café psychanalytique et du malaise avec les non-analystes.

Mais où trouve-t-on là le désir de l'analyste ? Dans le choix de la psychanalyse et de son point de vue. Etre psychanalyste n'est pas une profession comme une autre, médecin ou boulanger. Choisir d'être psychanalyste, c'est choisir d'être à part, de n'être ni conformiste ni bien-pensant c'est choisir une culture autre que celle dont on est issu ou dans laquelle on vit. Un tel choix implique une croyance, celle que la psychanalyse recèle une vérité méconnue des autres, autrement dit que le psychanalyste détient une vérité inaccessible aux non-analystes.

Nous pensons qu'un tel choix et le maintien dans une position, si lourde de conséquences quant aux rapports avec les autres, ne peuvent se soutenir que d'un désir, et d'un désir dont on peut apprécier par là même la formidable puissance. Nous pensons que la croyance en la détention d'une vérité que les autres manquent est une source de satisfaction telle que le déplaisir du choix en est largement compensé. Tirer jouissance d'une connaissance ou d'une vérité en sa possession n'est rien d'autre que de faire de cette connaissance l'instrument de sa jouissance ou l'objet de son désir.

Un autre point des mœurs psychanalytiques mérite d'être souligné : la passion des analystes en tant que théoriciens de la psychanalyse. Il est remarquable de constater que chaque analyste a sa propre théorie de la psychanalyse ; théorie qui ressemble, certes, par le fond à celle du voisin,

mais qui en diffère toujours par quelque point de détail, fruit d'une réflexion et d'une théorisation personnelles. En psychanalyse bien plus qu'en n'importe quel autre domaine, chacun souhaite faire œuvre de découvreur et apporter sa contribution personnelle et originale à l'édifice psychanalytique. On peut voir là le désir de l'analyste, celui qui le fait s'identifier à Freud, en tant que créateur ou père de la psychanalyse.

Et ce désir est vécu avec passion. Nous y voyons l'origine et l'explication du fait historique des rivalités, des complots et des luttes intestines dans les sociétés de psychanalyse, comme de leurs fréquentes scissions qui s'effectuent généralement dans un déchaînement de passions et de violences extrêmes. Avec quelle facilité aussi, tel analyste est condamné pour hérésie par ses pairs, au nom d'une orthodoxie. Notons que hérésie et orthodoxie sont des termes religieux, ceux d'une croyance et non ceux d'une science. Les jugements intimes des analystes sur leurs pairs ne sont ni indulgents ni dépourvus de passion.

Nous voyons dans ces faits autant de témoignages de la passion de l'analyste, de l'investissement de son désir dans la psychanalyse.

°
° °

Nous en avons presque fini avec le désir de l'analyste. Nous avons essayé de dégager ce désir chaque fois qu'il nous a semblé possible de le trouver. Il nous reste à tenter de découvrir son sens au travers de ses différents aspects et d'articuler ce désir à la structure œdipienne.

Nous rappelons brièvement les différents aspects du désir de l'analyste :

dans la cure analytique :

- désir d'être le psychanalyste de quelqu'un, c'est-à-dire être conforme à l'image qu'il s'en fait ;
- désir d'une position de puissance (désir qui se dégage de la règle et de la position analytiques) avec exclusion du tiers ;
- désir d'occuper la place d'un autre, celle de l'objet du désir de l'analysé (désir qui se dégage du contre-transfert) ;

dans la formation analytique :

- le désir d'être analyste apparaît comme le désir de posséder la Psychanalyse en tant que phallus de l'analyste ;

dans les mœurs psychanalytiques :

- désir de posséder la psychanalyse comme vérité ou connaissance inaccessible à d'autres, vérité qui fonctionne comme instrument de jouissance ou de puissance ;
- désir d'identification à Freud, "Urvater" de la psychanalyse.

Tous ces désirs nous apparaissent sous-tendus par un seul et unique désir : le désir du psychanalyste est le désir de posséder le phallus représenté par la Psychanalyse, autrement dit un essai de réfutation de la castration.

Mais pour éviter toute confusion, il nous faut définir le sens que nous donnons à ces termes.

Nous nommons phallus ce qui confère à l'être humain sa puissance, l'Objet du Désir. Nous pensons que le concept de phallus tire son origine de l'impuissance, de la "Hilflosigkeit", de l'état de détresse du nouveau-né en proie à une souffrance à laquelle il est incapable de remédier ;

en d'autres termes, il tire son origine de la prématurité de l'espèce humaine. Nous désignons par castration cet état d'impuissance de l'être humain à sa naissance, traduction de son manque réel.

Il est bien entendu, dans ces conditions, que le phallus n'est pas un objet réel, mais la désignation de ce qui viendrait à satisfaire son désir. C'est pourquoi le désir du phallus est un désir qui peut se jouer aussi bien dans le décor de l'oralité, de l'analité, de la génitalité, où le sein, le boudin fécal et le pénis peuvent prendre valeur phallique. Bien d'autres objets peuvent prendre valeur phallique, le pouvoir de séduction, le savoir ou la parole étant les plus communs.

La correspondance phallus-génitalité, si souvent rencontrée dans les analyses comme dans les théorisations psychanalytiques, cette correspondance nous semble étroitement liée à la structure historique patriarcale de la société dans laquelle nous vivons, le père, l'homme, étant le support de l'autorité, le représentant de la loi de l'interdit de l'inceste. Cette loi garantit la valeur phallique du pénis et permet le dépassement de la castration réelle originaire par sa transmutation en une castration symbolique.

Nous pensons que la Psychanalyse a valeur phallique pour le psychanalyste. C'est ce que nous croyons avoir pu dégager des différentes formes du désir de l'analyste. Mais, même si cette valeur phallique de la Psychanalyse fonctionne pour lui dans son agir de psychanalyste, il sait cependant, pour l'avoir découvert dans sa propre analyse, que le phallus n'est pas et que toutes ses représentations ne sont que des leurres pour son désir qui ne peuvent que fonctionner un court moment, le temps d'une illusion mais d'une jouissance.

Le psychanalyste est devenu psychanalyste pour avoir investi son désir dans la psychanalyse comme objet phallique, mais il ne peut fonctionner réellement comme tel pour un autre que dans la mesure où il a dépassé le mythe phallique en général, celui de la psychanalyse en particulier.

L'hypothèse que nous formons, selon laquelle la prématurité humaine serait à l'origine du concept de phallus et serait la porte d'entrée dans la situation œdipienne, nous paraît confirmée par le mythe d'Œdipe lui-même, tel qu'il nous a été exposé par D. Anzieu. Il nous semble que l'on pourrait entendre le premier mytheme, celui de l'exposition du nouveau-né, comme un rappel de cette prématurité, de la "Hilflosigkeit" dont parle Freud. Œdipe aux pieds enflés ou boiteux, c'est le petit de l'espèce humaine, incapable de subvenir à ses besoins. Le deuxième mytheme, le meurtrier de Laïos, nous paraît correspondre à la possession de la mère phallique (la personne secourable dont parle Freud) qui subvient aux besoins de l'enfant qui en tire sa nourriture et son plaisir. Objet d'amour de sa mère, objet de son désir, l'enfant élimine son père sans le savoir et sans le vouloir, transgressant avant la lettre la loi de l'interdit de l'inceste, victime et bénéficiaire de la destinée implacable qui condamne l'être humain à la prématurité. La porte d'entrée dans l'Œdipe est celle de la transgression de l'interdit de l'inceste par le canal du désir de la mère.

°

° °

Voilà pourquoi le désir d'être psychanalyste est le désir d'être un Œdipe triomphant, ni coupable ni angoissé, assumant pleinement ses désirs incestueux, pour permettre à ses patients de mieux les assumer à leur tour ; mais le psychanalyste est un Œdipe clairvoyant qui a su voir ce que ses yeux ne lui montraient pas, ou même plus, lui cachaient, que l'Objet de son Désir n'est pas.

DIVERS

- NOTES DE LECTURES -

“PSYCHOTHERAPIE INSTITUTIONNELLE”

Compte rendu par Mr. F. Gantheret

Le n° 1 de la revue “Psychothérapie Institutionnelle” est paru en 1965, le n° 4 à la fin de l’année 1966. Entre ces deux numéros s’insère un volume double, 2/3, qui est en fait un ouvrage de François TOSQUELLES : “Pédagogie et Psychothérapie institutionnelle”, et qui nécessiterait à lui seul une longue analyse.

Il faut souligner que la parution de cette revue a été concomitante à la création de la Société de Psychothérapie Institutionnelle : ce n’est pas par hasard ; la même conjonction de besoins a été à l’origine de cette double apparition, le même groupe l’a entrepris. Ce groupe a une histoire, et même une préhistoire ; il s’est constitué autour d’un psychiatre, TOSQUELLES, et d’une institution, l’hôpital psychiatrique de Saint Alban ; tous les protagonistes les plus actifs sont issus de cette source, ou s’y sont trempés. Ils ont ensuite essaimé dans diverses institutions psychiatriques et, éprouvant le besoin de confronter leurs expériences, d’initier une conceptualisation de leur pratique, se sont constitués en un groupe de travail en 1960 : le G.T.P.S.I., Groupe de Travail de Psychologie et Sociologie Institutionnelle, dénommé ensuite “Groupe de Psychothérapie Institutionnelle”.

Pendant 5 ans, ce groupe a travaillé en isolat, ne manquant pas d'ailleurs ainsi de prendre une valeur fantasmatique grandissante, dont les effets se faisaient sentir tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Deux "options" fondamentales sous-tendaient sa recherche : l'une d'ordre psychanalytique, l'autre d'ordre socio-économique. On verra plus loin, au gré de l'analyse des différentes contributions à la revue, comment il convient d'entendre et de préciser cette double option.

À l'"extérieur" de ce groupe, un besoin pressant et grandissant, quoique mal formulé, se faisait sentir; nombreux étaient les psychiatres ou psychologues, de formation analytique, qui ressentaient vivement le besoin d'un travail de recherche et de conceptualisation d'ordre analytique, de leur expérience hospitalière. Comme le fait ressortir D. ANZIEU, le psychanalyste, dans un groupe réel - comme dans une institution - ne peut pas ne pas s'apercevoir qu'une écoute psychanalytique est possible (à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'institution psychiatrique), et que deux choses au moins sont indéniables :

- que l'essentiel dans un groupe ou une institution, c'est l'inconscient.

- qu'il existe, sans doute possible, des fantasmes de groupe.

A partir de ce premier repérage - qui, encore une fois, ne peut échapper au psychanalyste qui a à connaître d'une institution - tout le travail reste à faire : à savoir d'une prudente élucidation de la "réalité psychique institutionnelle" et de ses modes de fonctionnement.

C'est cette demande - et le besoin interne du G.T.P.S.I. d'y répondre - qui a motivé un premier acte : la table ronde sur "Transfert et Contre-transfert institutionnels" au 1er congrès international de psychodrame, à Paris en septembre 1964. Ce sont les travaux qui y ont été présentés et discutés, qui font l'objet du n° 1 de la Revue de Psychothérapie Institutionnelle.

François TOSQUELLES pose d'emblée un problème majeur en distinguant des transferts, et le transfert de la névrose de transfert. Que des transferts existent en institution, certes ; mais, la question est posée par TOSQUELLES à propos des malades psychotiques, ne confond-t-on pas la massivité du transfert psychotique, "transfert du ça", avec la névrose de transfert ? En somme, s'il n'y a pas de doute que des individus, des groupes, ou tout élément de l'institution, puissent être - par déplacement - l'objet (permanent ou transitoire) de la pulsion, ceci reste interne au "monde privé" du malade. On retrouve là, à mon sens, ce que SCHOTTE, dans un autre article, montre être l'une des acceptations pré-historiques, dans la pensée freudienne, du terme de transfert : tel qu'il apparaît dans l'"Introduction du traducteur" à la première édition allemande de "La suggestion" de BERNHEIM : déplacement d'un symptôme hystérique d'une région du corps à l'autre.

Le problème du transfert en institution, qui est le problème majeur de la psychothérapie institutionnelle, revient donc à savoir ce qu'il en est de la névrose de transfert, c'est-à-dire de la reprise de ces "objets privés" en "objets communs". Si l'on préfère, et puisque le modèle linguistique est un outil préférentiel de ce groupe, comment ces transferts particuliers, créateurs d'idiotismes à usage interne, peuvent-ils s'articuler en une langue, fantasme du groupe ou de l'institution ?

Une telle problématique étant ouverte, les questions essentielles qui vont se poser seront évidemment :

- Quelles sont les conditions institutionnelles qui permettent - si cela est possible - que s'articule le langage de l'institution ?
- Comment se "prononce" un tel langage ? Quel est son système de signes ?
- Qui est en position d'écoute, et d'interprétation du transfert ?

Toutes les communications de cette revue portent sur ces problèmes fondamentaux. L'équipe de la Verrière, pour sa part, cherche à appréhender le "contre-transfert institutionnel" comme le mode d'organisation du personnel soignant en réponse à la demande des malades, et en utilisant les canaux de l'organisation (hiérarchique, économique, de soin...) psychiatrique. L'énoncé - par un petit groupe, "laboratoire social" au sens lewinien - du sens de cette organisation prenant valeur de totalisation des multiples facettes contre-transférentielles ; d'où la formule "l'institution est la réalité sociale, à valeur essentielle d'échange, qu'un groupe crée en devant la poser comme limite provisoire de sa tentative de récit". Le problème reste de savoir si c'est réellement de contre-transfert qu'il s'agit là, ou plus simplement d'une mise en question de l'organisation psychiatrique et de sa valeur sur-aliénante, travail nécessaire mais simple préalable aux questions d'analyse du transfert proprement dit.

Une notion apparaît clairement, dans plusieurs communications, et semble correspondre à une vérité empirique

maintes fois éprouvée en institution : il s'agit de la nécessité, pour que puissent s'articuler en un langage commun les insertions personnelles, de structures "en creux" dans l'institution: ce que F. GUATTARI appelle "fonction vacuolique" de l'institution : sortes de places rides dans le fonctionnement institutionnel, lieux où cesse la pression de la nécessité, la loi de l'organisation. Il s'agit en somme d'un équivalent de la règle d'association libre : suppression au moins partielle de la répression, possibilité à des rejets du refoulé de s'y articuler suffisamment pour que les mécanismes de défense viennent y faire prendre la pâte de la névrose de transfert. On retrouve dans l'article de H. TORRUBIA sous le nom d'"analyseur", ce "lieu de rencontre où la parole est libre", "sans apriorisme thématique, non hiérarchisé, organisé en manque, sans consigne ni sanction". On le retrouve également chez G. MICHAUD , comme "place du manque" dans l'institution vue comme circuit des échanges.

En second lieu, certains auteurs, ceux qui ont pu mettre en œuvre dans une institution psychiatrique (à St Alban, à la Borde,...) ces conditions préalables à une psychothérapie institutionnelle, semblent tomber d'accord dans leur tentative pour situer la place de ce langage de l'institution. Par place, par lieu, il faut entendre, avec J. OURY et en référence à Freud, la reprenant de Fechner, cette "autre scène" où se situe le rêve, lieu de l'inconscient. De plus, cette "autre scène", où peut se dramatiser la névrose de transfert, on la voit ex-tendue entre deux pôles : celui du "réel psychique", à savoir la problématique complexuelle, et la réalité topographique, architecturale par exemple, dans cet entre-deux, et en va-et-vient, s'inscrit une symbolisation possible. On retrouve cette même idée chez Y. RACINE qui montre que l'institution psychiatrique peut accueillir l'investissement, ou le refuser ; et surtout le canaliser dans certaines directions : l'auteur voit là l'une des explications possibles

de la remarquable fixité de la nosographie classique. Le cloisonnement de l'institution est un mécanisme de défense scissionnel, éparpillement des transferts, et échec à leur articulation dans la névrose de transfert.

Un mécanisme de défense identique, quoiqu'inverse, est la libéralisation à outrance, en ce qu'elle introduit une labilité à l'infini des échanges, au gré des pulsions en jeu. Le problème reste pour l'auteur, celui de lever les obstacles à une libre circulation entre les personnages supports du transfert, afin de renvoyer au malade ses différentes facettes articulées, l'inviter à les renouer. C'est avec le concept de transversalité proposé par F. GUATTARI que se précise cette idée : entre la verticalité hiérarchique, bureaucratique, rouée à la mise en œuvre des impératifs économiques, et opaque à toute émergence de l'inconscient, et l'horizontalité du groupe assujetti, lieu d'un langage dont le sujet est ailleurs, il y a une dimension : la transversalité, lieu du sujet inconscient du groupe, qui peut être mise en relief dans certains groupes qui tentent d'assumer le sens de leur praxis et de s'instaurer comme groupe-sujet (se mettant ainsi en posture d'avoir à être l'agent de leur propre mort).

Enfin, un certain nombre d'auteurs repèrent les écueils possibles dans la mise en œuvre de cette entreprise de psychothérapie institutionnelle : RAPPARD montre sur des exemples que, lorsqu'une attitude analytique a été introduite dans une institution, sans que le transfert soit systématiquement analysé, l'adaptation sociale de certains psychotiques n'est souvent obtenue qu'au prix d'une organisation de type paraphrénique de la personnalité. REFABERT (et coll.) montre que des risques du même ordre président à la mise en œuvre de "réunions de synthèse" au niveau du personnel soignant. Le but de ces réunions est

une mise en commun et une élaboration totalisante des facettes contre-transférentielles partielles, biais, et dans l'exemple cité en particulier, la réunion de synthèse elle-même a une signification dans l'institution, et à méconnaître cette signification, à ne pas l'articuler, on charge contre-transférentiellement l'image du malade de cette dimension. On aboutit ainsi à des mobilisations spectaculaires, mais peu opérantes, chez le malade. Telle pourrait être une des voies, dans cette optique de psychothérapie institutionnelle, de la sur-aliénation. J. OURY, dans le même ordre d'idées, traite du danger de la visée de comprendre dans la dynamique institutionnelle : la compréhension est comblement, l'analyse du transfert est la démarche inverse. Les questions qui se posent quant au "réfléchir" de l'action thérapeutique, ne sont pas là pour fournir une compréhension, mais pour tracer des points de repère, dessiner la topologie de l'ensemble institutionnel.

Le second numéro proprement dit de la revue, c'est-à-dire le n° 4, se présente comme beaucoup plus disparate. Il est la juxtaposition, d'une part des discussions de la séance du 31 octobre 1965, premier acte public de la nouvelle Société de Psychothérapie Institutionnelle, d'autre part d'un certain nombre de communications, dont beaucoup n'ont qu'un rapport lointain avec la psychothérapie institutionnelle. Parmi ces dernières, il faut relever un article très théorique de RAPPARD, situant la visée de la psychothérapie institutionnelle par rapport à l'organe-dynamisme de H. EY. Tout résumé ne peut être que très déformant de cette comparaison, où la perspective ontologique de l'organe-dynamisme est mise en cause, de la même façon pour l'auteur que l'idéalisme hégélien par le marxisme : "de même que Marx oppose à l'Idéalisme hégélien une thérapeutique dont l'action sur les structures sociales permet

la réalisation de l'individu par delà l'imaginaire dans l'ordre symbolique, de même les psychothérapeutes institutionnels opposent à l'évolution spontanée des psychoses la médiation du processus thérapeutique institutionnel".

R. Gentis, dans un article sur les "structures de communication verbale dans un groupe rogérien", montre de façon éclairante, en faisant appel aux distinctions de Bühler quant aux "faces" de la communication parlée (face expressive, face appellative et face représentative), comment le modérateur rogérien, dans sa fonction, tisse certaines structures de communication dans le groupe, et comment les écarts par rapport à ces structures trahissent et mettent en scène son désir.

Maud Mannoni, dans un article intitulé "le symptôme et la parole", s'attache, à propos de l'analyse d'enfants, au problème de l'enfant-symptôme-des-parents, et à la nécessité d'une articulation dans la cure de cette problématique, faute de quoi l'on verra s'y pérenniser les effets d'un désir parental laissé hors du champ analytique.

Millon et Mme Vachaud, dans le même ordre d'idées, mettent en évidence, à partir de deux formes morbides "classiques" : hétérophrénie et psychose paranoïde, la liaison significative entre un certain vécu d'une part, et les constellations familiales d'autre part : l'imgo maternel en particulier.

Toutes ces communications semblent, au bout du compte, tendre vers la même constatation : à savoir qu'il est dévolu au sujet d'occuper une certaine place - immuable et impérative - dans une chaîne signifiante privée, et

que l'analyse (qu'elle s'exerce dans la situation duelle ou institutionnelle), a pour tâche de remettre en jeu, "transversalement", ces signifiants, dans la névrose de transfert.

On voit ainsi, à mesure de ces communications, s'échafauder un ensemble, sinon conceptuel, du moins notionnel, ensemble qui acquiert une certaine cohérence : je dirais même volontiers une trop grande cohérence. Ceci est particulièrement visible dans le compte-rendu de la séance du 31 octobre 1965, qui ouvre le n° 4 de la revue. Il y est évident qu'un groupe - l'ex G.T.P.S.I. - possédant son propre système référent, son langage, ses fantasmes privés, s'y présente et s'y offre à l'impact d'un certain nombre de demandes, issues de ce besoin institutionnel dont j'ai parlé. Et, curieusement, les conditions de réceptivité de ces demandes ne sont guère liées à la cohérence conceptuelle du groupe : bien qu'une double référence ait été posée comme nécessaire au départ : référence analytique, et "socio-économique", elles n'apparaissent pas finalement bien contraignantes ; il suffit au fond, est-il dit, de ne pas rejeter Freud, de n'être pas aveugle au versant socio-économique de la pratique psychiatrique. Ce qui, par contre, semble bien être le principe collecteur de cette foule, c'est la référence - sans cesse exprimée au niveau conceptuel, jamais au niveau au constitutif - à Lacan.

C'est dans la clôture de ce groupe autour d'une figure centrale et partagée, dans le langage idiotique qui y prolifère qu'il faut, à mon sens, chercher les raisons d'une certaine stagnation actuelle du mouvement de psychothérapie institutionnelle. Il est, en particulier, frappant de voir que des hypothèses de travail au moins intéressantes n'ont pu se mettre à l'épreuve d'une

élucidation clinique systématique, mais semblent se refermer sur elles-mêmes, sécrétant un langage de plus en plus abstrait, qui s'auto-alimente, et s'auto-satisfait.

Il n'en reste pas moins :

- que le problème de l'analyse reste posé, au niveau de l'institution psychiatrique.

- que des repérages initiaux - en particulier ceux qui sont exposés dans le n° 1 de la revue - ont été effectués et fournissent au moins des directions de recherche.

Il reste l'essentiel du travail à faire : à savoir, à l'aide de ces premiers points de repère, initier un travail d'analyse prudente et systématique au niveau des collectifs de soin, en allant du particulier au général, dans l'optique réellement scientifique dont Freud a montré la possibilité et la fécondité en ces domaines.

F. Gantheret

REFLEXIONS SUR LA FORMATION PSYCHOLOGIQUE DES MEDECINS

A PROPOS DU LIVRE DE Michaël et Enid BALINT :

“Techniques psychothérapeutiques en médecine”.
(Payot, 1966, traduit de l’Anglais par J. DUPONT
et J.P. VALABREGA).

par R. Gelly

Notre propos n’est pas de donner un compte-rendu exhaustif de cet ouvrage si riche en matériel clinique (16 études de cas avec une catamnèse de plusieurs années) et en réflexions originales, mais d’essayer d’y trouver réponse à une question qui se pose depuis la parution du premier livre de BALINT. “Le médecin, son malade et la maladie” :

Quel peut être le but de la formation psychologique des médecins ? Ou encore : quelle sorte de médecine pratiquent les médecins formés par la méthode de BALINT ?

De telles questions ne constituent d’ailleurs pas l’unique objet de cet ouvrage : des problèmes concernant la pratique des spécialistes, des psychiatres, des psychologues et même des psychanalystes sont également abordés, mais on sent que la “place de la psychothérapie en médecine”, titre du dernier chapitre de la deuxième partie, est au centre de la préoccupation des auteurs.

La première prise de position qui peut être retenue est qu’il ne s’agit pas pour les médecins de faire une sorte de psychanalyse diluée, qui consisterait à importer dans la pratique générale des techniques spécialisées qui ont montré leur efficacité dans les conditions particulières de la cure psychanalytique.

La démonstration des auteurs s'appuie sur la notion de "climat thérapeutique" (en anglais : Setting) terme par lequel ils désignent l'ensemble des conditions aussi bien matérielles que psychologiques, dans lesquelles se développe la relation médecin-malade. A l'aide de cas cliniques très détaillés, ils montrent que les méthodes thérapeutiques qui peuvent être employées dépendent étroitement de ce climat, et, ce qui est peut-être encore plus important, que les résultats obtenus ont une sorte de spécificité à l'égard du type de relation qui s'est établi entre le médecin et son malade. Ces constatations permettent aux auteurs de récuser une classification hiérarchique des méthodes thérapeutiques, au sommet de laquelle se situerait la psychanalyse. Le problème thérapeutique est alors posé en termes très réalistes de "prix à payer" (non seulement en argent, mais aussi en temps, en effort mental) pour obtenir certains résultats et l'évaluation de l'efficacité d'une méthode devient un problème de rendement, c'est-à-dire du rapport résultat/prix. Voilà sans doute un langage auquel ne nous a pas habitués la littérature psychanalytique, mais qu'il est nécessaire de prendre en considération si nous voulons développer notre dialogue avec l'ensemble des médecins. On peut d'ailleurs parfaitement soutenir que, dans certains cas, c'est la cure psychanalytique qui a le meilleur "rendement" thérapeutique, en particulier dans ceux où les autres méthodes ayant un résultat voisin de zéro, leur rendement est à peu près nul. Ces cas constituent les bonnes indications de la psychanalyse, mais est-ce que cela signifie que tous les autres doivent être rejetés sans qu'aucune autre forme d'aide psychothérapique puisse leur être proposée ? C'est contre une telle position que s'élèvent les auteurs, mais ce qu'ils ont en vue ce n'est pas seulement les succédanés de la psychanalyse, c'est aussi une forme originale de psychothérapie, celle qui correspond aux conditions de la pratique de l'omnipraticien et au type de relation qui peut s'y développer.

La deuxième partie de l'ouvrage : "Quelques problèmes communs à toute psychothérapie", donne les principes de base qui constituent autant de conditions préalables au développement de toute entreprise psychothérapique. On peut dire qu'ils sont pratiquement tous axés sur la notion de contre-transfert. C'est clairement indiqué dans le chapitre : "les émotions du médecin", où les auteurs proposent de considérer ce que le médecin éprouve en face de son malade comme un symptôme de l'état du patient, mais c'est à peine moins évident dans les autres chapitres où sont signalées les attitudes fautives que risque de prendre tout thérapeute : considérer l'autre comme un objet et ne pas lui permettre de faire "l'examen du malade par lui-même" ; prendre parti pour le malade présent contre le malade absent dans un cas de conflit ; enseigner ses vues personnelles sur ce que devrait être la conduite du malade et essayer de le convertir à sa propre conception de l'existence. C'est dans cette partie que les auteurs en viennent à se demander si le développement de la psychothérapie du malade ne réclame pas la psychothérapie préalable du médecin. À la limite, on en arriverait à recommander une analyse personnelle à tout médecin qui voudrait s'intéresser aux problèmes psychologiques de ses patients. Or c'est là justement le genre de position dogmatique que BALINT tient absolument à éviter.

Ce qu'il se contente de faire, c'est de nous montrer que dans certains cas, il est possible que le médecin, avec l'aide du séminaire, prenne conscience du rôle que jouent ses réactions personnelles dans l'évolution de la maladie de son patient. Les auteurs reconnaissent que cela ne peut pas se faire sans un "changement limité mais considérable de la personnalité du thérapeute", mais ne précisent pas davantage en quoi ce changement pourrait consister. Il semble que cette question soit volontairement laissée dans l'ombre pour éviter qu'un but psychothérapique ne

soit explicitement donné à la formation du médecin, ce qui ne pourrait avoir comme effet que de stériliser la recherche dans ce domaine en ne lui reconnaissant qu'une seule possibilité de développement.

En effet, axer la formation sur la psychothérapie du médecin, cela voudrait dire que les capacités professionnelles sont étroitement liées à l'ensemble de la personnalité. On peut le soutenir, mais on peut aussi adopter une position plus nuancée et dire qu'il ne s'agit là que d'une demi-vérité, qui doit être mise à l'épreuve de l'expérience.

Ce terme de demi-vérité revient souvent dans les livres de BALINT et montre à quel point il se méfie des opinions tranchées qui ne permettent pas la discussion. Dans le cas présent, cette demi-vérité, le lien qui existe entre capacités professionnelles et personnalité globale, admet donc, d'après les auteurs, une marge de manœuvre qui est le champ privilégié d'application de la méthode de formation qu'ils préconisent. Cette méthode, constituée essentiellement par les études de cas en groupe, permet de mettre en cause les attitudes professionnelles des participants, de les critiquer et de les modifier sans toucher pour autant à leur vie privée et à leurs problèmes personnels.

Si bien que le "changement limité mais profond de la personnalité" dont il a été question n'apparaît pas comme le but de la formation, mais comme une conséquence éventuelle, une sorte d'effet secondaire qui peut revêtir des formes extrêmement variables dans chaque cas particulier.

Ce souci de préciser et de limiter le but à atteindre se retrouve dans la troisième partie du livre où il est question des différentes formes de psychothérapie. Les méthodes ne sont pas classées en fonction des techniques utilisées ou des références théoriques, mais en fonction du type de résultat qu'on espère obtenir.

Derrière des formulations un peu vagues au premier abord, telles que “le métier de comprendre autrui” ou “rendre quelqu’un capable de se comprendre lui-même”, on voit se dessiner toute une politique thérapeutique qui ne consiste pas à imposer au malade des normes de santé théoriques, mais à l’aider à découvrir sa voie individuelle vers un meilleur équilibre qui peut ou non conduire à la guérison. C’est ainsi que les auteurs admettent que, dans certains cas, il n’est pas nécessaire ni même souhaitable de comprendre les patients génétiquement en reliant leurs difficultés actuelles aux événements significatifs de leur enfance, mais qu’il peut suffire de travailler dans le présent et d’aider les gens à effectuer un “réajustement de leur comportement extérieur”. Cela semblera évidemment un objectif thérapeutique limité et superficiel au lecteur psychanalyste, mais on est bien obligé de reconnaître que, souvent dans la pratique, on est amené à s’en contenter.

Ce problème du but de la psychothérapie est introduit à la dernière partie de l’ouvrage qui traite de “l’entretien psychiatrique”. C’est que, dans l’esprit des auteurs, l’entretien ne doit pas seulement servir à poser un diagnostic nosologique ou psychodynamique, mais aussi à dégager un but thérapeutique plus ou moins limité qui va organiser la relation thérapeute-patient et lui permettre de se développer.

Cette partie pourra sembler plus aride que les précédentes, car elle montre les difficultés du problème et les insuffisances de nos méthodes actuelles dans ce domaine. Elle débouche cependant sur des perspectives de recherche particulièrement riches.

Pour finir, un chapitre en forme de conclusion, qui présente la maladie comme le résultat d'un processus d'interaction entre le médecin et son malade : "maladie autogène et maladie iatrogène".

On y trouve une synthèse de la pensée de BALINT sur les difficultés que rencontre toute entreprise thérapeutique et sur la tension qui en résulte dans les relations médecin-malade. En effet, ce que le malade offre au médecin (la maladie autogène) est un ensemble subjectif et inorganisé de plaintes, de malaises et de sensations anormales ; à partir de ces données plutôt floues, le médecin est obligé de construire un ensemble cohérent (la maladie iatrogène) qui pourra donner prise à son action thérapeutique. La difficulté vient de ce que cette seconde maladie, construite à partir des plaintes du patient, mais aussi à partir des connaissances du médecin, peut très bien être fort différente de la maladie autogène. Cette dernière peut alors persister et même s'aggraver, malgré un traitement correct de la maladie iatrogène.

C'est donc à une remise en question de tout un aspect de la pensée médicale que procèdent les auteurs. Il ne serait peut-être pas exagéré de la qualifier de révolutionnaire, car on peut y voir l'avènement d'une nouvelle forme de médecine dans laquelle ce qui s'instaurerait serait une relation de sujet à sujet et non plus de sujet à objet.

R. Gelly

A PROPOS DU "VOCABULAIRE DE LA PSYCHANALYSE"⁽¹⁾

par Didier ANZIEU

La langue philosophique avait son Lalande. La langue française possède depuis quelques années son Dictionnaire étymologique et analogique, le Robert. Le Vocabulaire de la psychanalyse a désormais son Laplanche et Pontalis. À la réussite que représente la parution de cet ouvrage ont contribué un éditeur, les P. U. F. ; un Directeur, le Professeur Daniel Lagache ; et les deux auteurs.

Le mérite de l'ouvrage peut se résumer par des chiffres : 6 langues, 8 ans de travail, une douzaine de néologismes, 280 concepts, 520 pages in-8°.

Les articles sont classés dans l'ordre alphabétique. Chaque article commence par la traduction du mot dans cinq langues : allemand, anglais, espagnol, italien, portugais, qui sont effectivement avec le français les 6 langues principales de la psychanalyse. Nouvelle raison de regretter que les pays de langue russe se soient volontairement privés de leur accès à la psychanalyse. L'absence de la langue arabe est moins justifiable : les pays arabes les plus évolués ont des psychanalystes, qui commencent à traduire Freud et qui auraient pu fournir aux auteurs du Vocabulaire les équivalents lexicologiques de leur langue.

Vient ensuite, dans le corps de l'article, la définition du concept en caractères gras ; puis le commentaire : étymologie, histoire du mot, précurseurs, évolution de la pensée de Freud, contradictions au sein de sa pensée, apport

1-Extrait d'un Compte-rendu critique plus long, à paraître dans le "Bulletin de Psychologie", en octobre 1967.

des contemporains de Freud et de ses successeurs, discussion des problèmes pendants.

Les auteurs appliquent aux textes de Freud la méthode d'analyse des systèmes philosophiques, illustrée par Guérault et Vuillemin. La place de chaque notion dans le système, les glissements du sens des notions en fonction des modifications apportées au fur et à mesure par Freud à son système sont précisés et débattus. Des erreurs courantes d'interprétations sont au passage dénoncées. Parfois des interprétations propres aux deux auteurs sont proposées.

Pour une douzaine de termes, il leur a semblé nécessaire de proposer des traductions entièrement nouvelles. Passons les en revue.

Une première série est constituée de concepts qui n'avaient pas été jusqu'à présent isolés comme tels chez Freud et dont la diversité de leurs traductions avait de plus rendu difficile le repérage au lecteur français :

“après-coup” (nachträglich) : le passé de l'enfant est remanié après-coup, en fonction des expériences nouvelles déstructurantes et restructurantes qu'il est amené à vivre ; ainsi ce n'est pas seulement le passé qui explique le présent, mais le présent agit aussi sur le passé.

“étayage” (Anlehnung) : la pulsion sexuelle se développe d'abord en s'étayant sur une fonction corporelle (par exemple l'alimentation) qui fournit à la pulsion à la fois une zone érogène, un premier objet et une prime de plaisir ; la pulsion devient ensuite indépendante du besoin organique ; l'étayage explique le choix “anaclitique” de l'objet.

“pare-excitations” (Reizschutz) : une des fonctions de l'appareil psychique est de protéger l'organisme contre les excitations externes trop intenses ou trop variées.

“représentant-représentation” (Vorstellungsrepräsentant) : au cours de l'histoire du sujet, la pulsion se fixe à telle représentation psychique (ou tel groupe de représentations) ; cette représentation devient ainsi le délégué (représentant) de la pulsion dans le psychisme.

On pourrait aussi adjoindre à cette première série des expressions, elles aussi assez inusitées jusqu'ici, mais portant sur des points plus secondaires, soit qu'elles n'aient de sens que pour un certain moment ou pour un certain aspect du système freudien et de son évolution, soit que Freud ait employé le terme seulement de façon cursive, et que les auteurs jugent utile de l'ériger en concept : “action spécifique”, “expérience de satisfaction”, “figurabilité”, “plaisir d'organe”, “quantum d'affect”, “série complémentaire” ; les deux couples : “plasticité-viscosité de la libido” et “moi-plaisir, moi-réalité” ; le trio : “effroi-peur-angoisse”.

Une deuxième série va susciter plus de discussions, voire de protestations : là, les auteurs ont jugé nécessaire d'abandonner la traduction habituelle en français d'un terme allemand classique et connu pour y substituer une traduction neuve :

- Durcharbeiten, est difficile à traduire ; les traductions déjà parues (“élaboration”, “working through”) sont insatisfaisantes. Laplanche et Pontalis proposent l'obscur mais rigoureux : “perlaboration” qui peut en effet s'imposer.

- Urszene est entré dans la langue psychanalytique française, et même dans la langue française tout court, comme “scène primitive” ; la nouvelle traduction proposée : “scène originaire” (avec ses conséquences lexicologiques : “fantasme originaire”, “refoulement originaire”) est étymologiquement plus juste, mais nous craignons qu’elle ne livre un combat perdu d’avance..
- pour agieren, la traduction qui s’est imposée depuis longtemps est soit l’anglicisme “acting out” soit “passage à l’acte” ; “mise en acte” est emprunté par Laplanche et Pontalis à la traduction de De la technique psychanalytique par Anne Berman ; l’expression peut apparaître précieuse ; l’idée de “mettre en acte” est pourtant ce qui serre au plus près le processus ici désigné ; quoiqu’on n’emploie pas indifféremment en français le verbe ou le substantif correspondant.
- “motion pulsionnelle”, proposé par les auteurs, pour transcrire “Triebregung” a une note désuète ; une louable rigueur “étymologique” va à l’encontre du génie de notre langue française ; de plus eux-mêmes reconnaissent que Freud emploie indifféremment Trieb et Triebregung : alors pourquoi ne pas se satisfaire de pulsion tout court ?

A d’autres traductions par contre, on ne peut qu’applaudir sans réserve :

- “accomplissement de désir” (Wunscherfüllung) est plus juste que le trop monnayé “réalisation de désir”.
- de même “union-désunion” (des pulsions), par rapport à l’usuel “fusion” ou “intrication”-“désintrication”.

- “pulsion d’emprise” (Bemächtigungstrieb) déjà utilisé en français par Grunberger, doit effacer les autres expressions, tâtonnantes et imparfaites (“pulsion de maîtrise”, “instinct de possession”)

- enfin la distinction entre la “dénégation” ou encore “négation” (les auteurs proposent la typographie “(dé)négation”) d’une part, et le “déli” (de la réalité) d’autre part, respecte à la fois l’allemand (qui distingue Verneinung et Verleugnung) et les faits psychanalytiques ; ce respect a malheureusement fait défaut aux traducteurs français précédents.

Vingt huit ans après la mort de Freud, il est significatif que ce soit, non pas d’Allemagne, d’Angleterre, ou d’Amérique, mais de France que vienne le bilan du savoir psychanalytique sous forme de Vocabulaire. Nul psychanalyste à l’étranger n’en avait sérieusement entrepris la tentative ou ne l’avait du moins menée jusqu’au bout. La traduction de ce Vocabulaire dans les grandes langues internationales ne fait aucun doute. Nul doute non plus ne subsiste quant au pillage auquel les psychanalystes, les philosophes et les écrivains vont le soumettre.

L’ouvrage comprend environ 300 concepts, dont il convient de retrancher une vingtaine, qui sont des synonymes accompagnés d’un simple renvoi à d’autres articles. Donc en tout 280 articles d’au moins une demi-page chacun et presque tous terminés par une bibliographie, qui parfois atteint une page de longueur.

En principe seules figurent les notions Inventées ou renouvelées par la psychanalyse : ainsi la “sexualité” y est présente, mais non “l’amour”, ce qui permet de mesurer combien

le critère, si légitime soit-il, établi par les auteurs, est d'une application difficile. On y trouve "perversion", mais non "délinquance ou crime" ; "acte manqué", mais non "rêve" ni "trait d'esprit". "Névrose, psychose", et bien d'autres notions extra-psychoanalytiques sont hébergées ; mais "folie" manque, alors que la psychanalyse a bousculé les idées sur la folie. De même, "angoisse", "inceste", "inhibition", "symptôme", "tabou", "totem", n'ont pas droit de cité, bien que Freud en ait abondamment traité et d'une façon très particulière.

C'est peut-être dans le domaine de la psycho-pathologie que, malgré les raisons données dans l'Avant-Propos, les choix sont le plus discutables. "Neurasthénie, paranoïa, paraphrénie, psychose, schizophrénie" sont présents dans le Vocabulaire, mais "dépression", "manie", "mélancolie" sont absents, alors qu'il en existe aussi une théorie psychoanalytique. "Psychothérapie" s'y trouve (grands dieux, pourquoi ? surtout traité en 13 lignes), mais on cherche en vain "névrose d'organe" et "psycho-somatique".

Les noms propres ne sont également l'objet d'aucun article, à l'exception de ceux, plus ou moins mythologiques qui ont fourni un concept à la psychanalyse : "Narcisse, Œdipe, Eros, Thanatos".

"Une science est une langue bien faite", disait Condillac. La langue psychoanalytique peut aider le savant, le romancier à dire les choses qui sont les siennes. Quel est le système de cette langue : voilà très exactement l'objet du Vocabulaire. Quelle langue parlent les psychanalystes ?

Une langue, on le sait depuis de Saussure, est faite de signifiants organisés en mailles et dont le sens de chacun renvoie indéfiniment aux sens de tous les autres. Ainsi dans le Vocabulaire de la Psychanalyse, la définition et le commentaire d'un terme appellent d'autres termes, à leur tour définis dans l'ouvrage : un astérisque les signale au lecteur, qui peut alors se reporter à l'article correspondant. Telle est la lecture de l'ouvrage qu'ont plus ou moins consciemment voulue les auteurs (ils affirment que c'est inconscient). On ouvre le livre au terme auquel on s'intéresse ; de là on gagne de proche en proche, par un réseau arborescent qui donne l'impression qu'à la limite on pourrait enserrer la psychanalyse dans un filet. Mais cette lecture, le psychanalyste la connaît bien : elle a été décrite pour la première fois en 1895 dans le dernier chapitre des Etudes sur l'Hystérie par Freud. C'est la lecture de l'inconscient, au fil des associations libres. Pouvait-il y avoir d'autre lecture d'un Vocabulaire de psychanalyse, d'autre façon de pénétrer la psychanalyse ?

Quelle est l'origine des concepts fondamentaux de la psychanalyse ? Le Vocabulaire de la Psychanalyse, grâce à son érudition minutieuse, permet de répondre avec précision à cette question, il indique en effet chaque fois qu'on peut le savoir, l'auteur du concept et la date de sa première publication. On voit ainsi se dessiner quatre phases dans l'histoire de cette création : une phase antérieure et extérieure à Freud ; une phase où Freud s'inspire directement de collègues avec lesquels il collabore ; une phase où Freud invente seul ; une phase enfin où les successeurs de Freud ajoutent à leur tour leurs idées et leurs néologismes.

La première phase, la phase ante-freudienne, comprend essentiellement des termes médicaux spécifiques.

Il est bien entendu que la psychanalyse imprimera ultérieurement sur ces concepts sa griffe personnelle, en en modifiant l'extension ou la compréhension. Les termes médicaux relèvent de la psychiatrie ou de la neuro-physiologie :
"hystérie" (dû à Hippocrate) ; "névrose" (Cullen) ;
"psychose" (Feuchtersleben) ; "perversion", "paranoïa" (termes psychiatriques qui étaient alors déjà anciens) ;
"névrose traumatique" (Oppenheim) ; "neurasthénie" (Beard) ;
"auto-érotisme" et "narcissisme" (Havelock Ellis) ; "sadisme" et "masochisme" (Krafft-Ebing) ; "paraphrénie" (Kraepelin) ;
"ambivalence", "clivage", "schizophrénie" (Bleuler) ;
"principe de constance" et "principe de plaisir" (Fechner) .

A quoi il faut ajouter un terme emprunté à la psychologie d'Herbart ("refoulement" ; la "mécanique des représentations" du même auteur inspirera aussi Freud) et un terme emprunté à un ouvrage philosophico-littéraire de Groddeck ("ça").

La seconde phase, qui correspond à ce qu'on dénomme d'une façon déjà classique le jeune Freud, voit ce dernier enrichir son appareil conceptuel de termes qu'il tient de collègues directs, au cours de collaborations brèves ou longues avec eux : Charcot lui apporte "hystérie traumatique" et "zone hystérogène" ; Exner, "frayage" ; Wilhelm Fliess lui fournit "bisexualité" et "période de latence". Enfin Breuer forge, parfois seul, souvent au cours du travail commun avec Freud : "abréaction" et "méthode cathartique" ; "énergie libre" et "énergie liée" ; "hystérie de défense", "hystérie de rétention" et "hystérie hypnoïde". La notion d'"état hypnoïde" aurait été reprise de Mœbius par Breuer. Le mot de "complexe", qui sous l'impulsion de Jung a connu la fortune (ou plutôt l'infortune) que l'on sait, est aussi, dans son sens psychopathologique une innovation de Breuer ; Freud

l'emploie d'abord épisodiquement jusqu'à ce que Jung l'impose massivement.

Le nombre de concepts dus au seul Freud est proprement fantastique : à peu près les 3/5e du Vocabulaire, c'est-à-dire quelques 170 rubriques.

Pour une minorité d'entre eux (une cinquantaine environ) Freud les emprunte au langage allemand courant, scientifique, philosophique, voire populaire, mais leur donne un sens nouveau. Ce sont par exemple : "affect, association, compulsions, conflit, conscience, détresse, dynamique, fantasme, fixation, frustration, énergie, inconscient, incorporation, interprétation, investissement, neutralité, objet, pulsion, régression, répression, résistance, séduction, sexualité, symbolisme, topique, traumatisme".

Pour leur grande masse (120 concepts environ), Freud les fabrique de toutes pièces. L'énumération ci-dessous ne prétend pas à l'exhaustivité mais en donne la mesure. "Psycho-analyse", tout d'abord, le maître-mot, et ses dérivés : "auto-analyse", "psychanalyse sauvage". Avant Freud, "Conscience" et "inconscient" existent ; mais il crée "préconscient". Il trouve "névrose" dans la langue psychiatrique, mais il invente "névrose actuelle, d'angoisse, de destinée, narcissique, obsessionnelle", ainsi que "psycho-névrose", "psycho-névrose de défense", "choix de la névrose". Il emprunte "pulsion", mais il crée "pulsion d'emprise, de destruction, de mort, de vie, d'auto-conservation", ainsi que "pulsion partielle". Il trouve "transfert" tout fait, lui donne un sens nouveau et invente "contre-transfert". "Investissement" existe, mais Freud y ajoute "désinvestissement" et "contre-investissement". "Angoisse" est un mot banal, mais Freud forge "angoisse automatique",

“angoisse devant un danger”, “développement d’angoisse”, “signal d’angoisse”. “Economique” existe comme adjectif ; Freud en fait un substantif.

La notion de “mécanisme de défense” est spécifiquement freudienne ; parmi ces mécanismes le langage existant fournit à Freud “dénégations”, “déli”, “refoulement” ; mais avant lui, “condensation”, “conversion”, “déplacement”, “idéalisations”, “isolation”, “répression”, “sublimation”, n’ont jamais été employés dans un sens psychologique ; enfin il forge : “annulation rétroactive”, “formation réactionnelle”, “renversement en sens contraire”, “retournement sur la personne propre”.

“Amnésie”, “association”, “attention”, “bénéfice”, “castration”, “complaisance”, “compulsion”, “contenu”, “élaboration”, “envie”, “épreuve”, “formation”, “identité”, “fuite”, “principe”, “processus”, “règle”, “rejeton”, “retour”, “roman”, “scène”, “souvenirs”, “travail”, “zones” sont des mots ordinaires ; mais sont spécifiquement psychanalytiques les expressions dans lesquelles depuis Freud ils entrent : “amnésie infantile”, “association libre”, “attention flottante”, “bénéfice secondaire”, “compulsion de répétition”, “contenu latent”, “élaboration psychique”, ou “secondaire”, “envie du pénis”, “épreuve de la réalité”, “formation de compromis”, “identité de perception” et “identité de pensée”, “fuite dans la maladie”, “principe de réalité”, “processus primaire et secondaire”, “règle fondamentale”, “rejetons de l’inconscient”, “retour du refoulé”, “roman familial”, “scène primitive” (ou “originale”), “souvenirs écran”, “travail du deuil ou du rêve”, “zones érogène”.

D'autres mots courants Freud se sert en tant que métaphores d'opérations psychiques qui n'ont jamais été décrites correctement ni dénommées avant lui : "censure" est le plus démonstratif. Des noms mythologiques sont aussi pris par lui comme métaphores : ainsi "Eros", et "Œdipe".

Les néologismes les plus originaux, les plus remarquables et les plus féconds de Freud sont évidemment en petit nombre : "idéal du moi", "libido", "métapsychologie", "perlaboration", "représentant-représentation" tous les stades de "l'organisation libidinale" ("oral, anal, urétral, phallique, génital") "surdétermination", "surmoi". Combien de génies peuvent être loués d'en avoir légué autant à la postérité ?

Les acquisitions de la période post-freudienne demandent à être subdivisées en deux catégories, celles dues aux disciples et celles dues aux dissidents.

On ne s'étonnera pas que les dissidents aient marqué de leur griffe certaines notions, certains mots.

Les dissidents, j'entends ceux quelque valeur, ont mis l'accent sur des idées originales à l'intérieur desquelles l'expérience et l'histoire ont effectué un tri, intégrant les unes au Corpus du savoir psychanalytique et constatant, dans le caractère fallacieux des autres, la conséquence des erreurs scientifiques et techniques qui caractérisent foncièrement les dissidences psychanalytiques.

À Jung ont survécu : "imago", "introversion", "névroses de transfert". On se réjouit que "archétype", "persona" et tout le reste du fouillis verbal par où s'est exprimée l'abusives mythologie personnelle de Jung, n'aient pas eu droit de

citée dans le Vocabulaire. On y regrette toutefois l'inutile présence du "complexe d'Électre" ; Adler a apporté "complexe d'infériorité", "pulsion d'agression". Steckel et Rank ont fourni chacun un terme, respectivement "hystérie d'angoisse", et "traumatisme de la naissance". "Armure caractérielle" de W. Reich est seulement l'objet d'un paragraphe dans l'article "névrose de caractère". De l'école phénoménologique de langue allemande (Binswanger, Maeder), de l'école américaine culturaliste (K. Horney, E. Fromm), pas un mot. C'est-à-dire qu'elles n'ont droit à aucune référence bibliographique dans cet ouvrage, et c'est justice. Ceci veut dire aussi que ces écoles n'ont laissé derrière elles aucun terme conceptuel neuf, fécond et valide, qui mérite de rester.

Parmi les vivants, le seul cité est Lacan. Quelques un de ces concepts font l'objet d'un article séparé : "forclusion", "imaginaire", "symbolique", "stade du miroir" (emprunté à Walon). D'autres (la distinction du désir, du besoin, de la demande, l'opposition empruntée à Jacobson de la métaphore et de la métonymie) sont plus brièvement exposés, à l'intérieur de chapitres portant sur un thème plus large ou plus classique. Il a aussi été le premier à attirer l'attention sur le concept d'"après-coup". Une vingtaine de références bibliographiques aux publications de Lacan, une dizaine de pages imprimées au total sur ses idées, voilà qui ramène à sa juste place (environ deux centièmes) l'apport du lacanisme à l'appareil scientifique de la psychanalyse.

Parmi les autres psychothérapeutes qui ne sont pas rattachés à l'Association Internationale de Psychanalyse, certains auraient, quelles que soient les critiques qu'ils appellent, mérité de figurer : Alexander et sa méthode "corrective" appliquée surtout aux cas "psycho-somatiques" ; Szondi, dont la vaste théorie de "l'analyse du destin" demandait à être citée à la fin de l'article "névrose de destinée".

L'apport des successeurs de Freud se marque d'une façon autrement continue et enrichissante. Les tous premiers disciples apportent leur pierre parmi les plus solides à l'édifice :

- "ambivalence", "objet partiel", "sadique-oral" (Abraham)
- "auto-plastique", "allo-plastique", "introjection", et le plus discutabile "technique active" (Ferenczi)
- "interprétation anagogique", "phénomène fonctionnel" (Silberer)
- "principe de nirvana" (Barbara Low). Quant à l'"aphasie" de Jones, c'est sans doute un canular de la part des auteurs du Vocabulaire de l'avoir exhumé du sommeil éternel que ce mot avait bien mérité et dans lequel il ne manquera pas de retomber.

La seconde génération de psychanalystes, celle qui émerge entre 1920 et 1935 est ici la plus féconde. Anna Freud élargit la liste des mécanismes de défense, avec "identification à l'agresseur" et "intellectualisation". Nunberg achève de différencier le "moi-idéal" de "l'idéal du moi" dont l'usage freudien était resté flou. Les remarquables observations de Spitz sur les tout-petits imposent "hospitalisme" et "dépression anaclitique".

Mais c'est la finesse clinique et la capacité créatrice de Mélanie Klein qui, rétrospectivement, marque le mieux cette période, avec le couple du "bon et du mauvais objet", celui de la position "paranoïde" et de la "position dépressive", avec les notions de "clivage de l'objet", d'"identification projective", de "parents combinés", de "réparation", qui sont tous l'objet d'un article, sans compter, d'autres notions désormais essentielles, comme "pulsion scotophilique", "retaliation" (ou "talion") qui sont plus sommairement explicités au fil du texte. Mais il est

dommage qu'“envie” et “gratitude” ne soient pas l'objet de rubriques.

Conjointement à l'apport de M. Klein, cette période voit un mot, épisodiquement employé par Freud auparavant, devenir un concept psychanalytique essentiel : “relations d'objet”.

Les pays francophones, tard venus à la psychanalyse, apportent une contribution plus modeste : “névroses d'abandon”, par le couple suisse Charles Odier - Germaine Gu ; “névrose d'échec”, “névrose familiale”, par un français qui finira à la limite de la dissidence, René Laforgue.

Etant donné le souci d'érudition amplement déployé par les auteurs sur tant d'autres points, il est dommage qu'ils n'aient pas retenu :

- a) de ce même Laforgue, la “schizonoia” qui fut l'objet d'une intéressante correspondance avec Freud et qui cherchait à saisir l'essence de la psychose selon un mouvement qui amenait d'autres auteurs aux concepts parallèles de “clivage” ou de “forclusion”
- b) de Pichon, célèbre avant guerre autant comme linguiste que comme psychanalyste, le couple de termes assurément discutables mais passés dans le langage courant : “oblativité-captativité”.

La génération des psychanalystes survenue pendant et après la dernière guerre mondiale a continué l'enrichissement conceptuel et lexicologique de la psychanalyse. Balint introduit l'“amour génital”, qui est exposé dans le Vocabulaire, et le “new beginning”, qui ne l'est pas. Bibring a imposé la notion de “mécanismes de dégagement” comme pendant à celle des “mécanismes de défense”.

Federn à le premier publié "Thanatos", que Freud utilisait volontiers dans la conversation pour désigner l'instinct de mort. Bertram D. Lewin (qui n'a rien à voir avec le psychosociologue Kurt Lewin) a décrit "l'écran du rêve" Rosen a défini une "analyse directe". Marguerite Sechehaye, une méthode de "réalisation symbolique" qui s'applique aux malades psychotiques. Winnicot a montré l'existence d'"objets transitionnels" permettant le passage de la relation d'objet partiel à la relation d'objet proprement dite.

A côté de termes dont la paternité est imputable à un auteur précis, des mots sont nés d'une création collective anonyme et se sont, peut-être pour cette raison, popularisés très vite et très largement : "acting-out", "maternage", "névrose de caractère".

Dans ce Vocabulaire, un premier oubli regrettable : pas d'Index des noms propres. La table des matières ne permet d'entrer dans la psychanalyse que par les concepts. Cette lacune interdit d'y pénétrer par les auteurs, les textes, les époques.

L'index des noms propres n'est pas le seul à faire défaut. Un index des termes allemands serait le bienvenu, ainsi qu'un renforcement de l'actuel index des termes français, limité actuellement aux seuls titres des articles et qui devrait s'étendre à toutes les notions peu ou prou psychanalytiques citées dans le corps des rubriques. Les rééditions ultérieures en fourniront sans doute l'occasion.

Même un Vocabulaire ne saurait constituer une pure œuvre objective : malgré leur très impartiale honnêteté et leur rigueur érudite, les auteurs y ont laissé transparaître quelques-unes de leurs options fondamentales en matière de psychanalyse.

Ils sont contre le point de vue génétique en psychanalyse, au point que "génétique" n'est même pas retenu comme sujet d'un article. Freud disent-ils ne recours pas ce concept. Mais celui-ci est entré de façon irréversible dans la langue des psychanalystes. De plus on le trouve bel et bien dans Freud, par exemple dans Malaise dans la Civilisation (SE, tome 21, p.65) où le type d'explication "génétique" est déclaré identique au type d'explication psychanalytique. Qu'il soit omis dans les Index de la Standard Edition n'est pas une excuse suffisante. "Génétique" s'imposait dans un tel Vocabulaire pour les mêmes raisons qui y ont fait figurer d'autres expressions non conceptualisée par Freud lui-même comme "relation d'objet". Les rubriques consacrées aux divers "stades" de l'"organisation libidinale" contiennent des critiques, d'ailleurs judicieuses, des deux auteurs à l'égard d'une explication exclusivement génétique de la névrose. Mais ce type d'explications n'intéresse pas Laplanche et Pontalis. Selon eux, Abraham a joué à en pousser la tentative le plus loin possible ; maintenant le jeu est terminé. Le tableau de correspondance qu'Abraham a établi entre les fixations à un stade libidinal et les principales névroses et psychoses et qui est un classique de la psychanalyse n'est pas reproduit : le Vocabulaire se contente de renvoyer un article de Robert Fliess. Depuis 30 ans, aux États-Unis, le point de vue génétique a été développé très systématiquement par Chris, Hartmann, Lowenstein. Ce système nourrit à l'heure actuelle un tiers de la littérature psychanalytique qui paraît dans le monde. Est-il bon ? est-il bête ? La question n'est pas là : il requérait, sous la rubrique absente : "génétique", un exposé dense et objectifs. A la place, on trouve en tout et pour tout trois lignes perdues dans les 15 pages de la rubrique "Moi" et de note d'une concision castratrice.

Un autre "oubli" (au sens de la Psychopathologie de la Vie quotidienne) va sans doute dans le même sens. "Image du corps" n'a pas été retenu comme thème d'article et ne semble même pas être cité sous d'autres rubriques. Depuis le livre de Schneider : "The image and appearance of the human body" (International University Press, N.Y., 1950), cette notion est couramment employée par bon nombre de psychanalystes.

Il est vrai que l'image du corps est alors rattachée aux stades successifs de l'organisation génitale, c'est-à-dire à la perspective génétique.

Par contre, le jeu favori de nos deux auteurs, on le devine en filigrane au fil de la lecture, c'est la métapsychologie. C'est là qu'on trouve en moyenne les rubriques les plus longues. Là ils mènent et achèvent ce que Freud a seulement ébauché, là ils exercent avec plus d'acuité, leur esprit critique sur les failles de ses constructions. Au point qu'ils donneraient parfois l'impression d'une psychanalyse qui serait plus un appareil théorique qu'une ouverture clinique.

Mais cet appareil théorique, qui a pour but d'élaborer la théorie de l'appareil psychique, Laplanche et Pontalis, par des touches à la fois discrètes et incessamment répétées, nous le font saisir - et c'est là la modernité féconde de l'ouvrage - dans l'esprit du structuralisme linguistique. On sait que pour ce dernier l'opposition pertinente de deux phonèmes ou deux sémantèmes (ou signifiants) constitue l'unité première de prononciation ou de sens dans le système d'une langue donnée.

Au hasard des pages, la découverte freudienne apparaît de plus en plus évidemment comme celle

des oppositions pertinentes, c'est-à-dire spécifiques au fonctionnement de l'appareil psychique et que les auteurs désignent le plus souvent comme "couples d'opposés". Chacune contribue à structurer une organisation psychique qui permet à l'être humain dès l'enfance de classer les impressions ressenties par lui. C'est sans doute là le niveau de lecture le plus original et le plus stimulant de ce Vocabulaire.

Didier ANZIEU

ASSEMBLEE GENERALE ORDINAIRE

23 janvier 1967

RAPPORT MORAL SUR LES ACTIVITES DE L'ANNEE 1966

I.- Introduction, par le President M. Georges FAVEZ.

“Il est difficile de pratiquer la psychanalyse en isolé. Elle constitue une entreprise éminemment sociale.”

Freud à Georg Groddeck.
(lettre du 21.12.1924)

J'inscris ce passage d'une lettre de Freud à Groddeck en exergue à ce rapport moral sur l'année écoulée et j'y adjoins ce commentaire personnel : “la talking cure implique une talking Society.”

Nous sommes réunis ce soir en Talking Society. Si les conversations sur l'A.P.F, dans l'A.P.F, se déploient à tous les niveaux de ses membres et de ses élèves, dans les réunions de ses instances diverses, dans et autour de ses groupes de travail, dans les réunions d'amis et leurs dîners en ville, ce soir un rapport vous est présenté qui doit être discuté, approuvé ou désapprouvé. Il s'agit en fait de ma présidence depuis une année. Elle est soumise à votre jugement. Elle est mise en question.

Mon propos, comme président, a été et reste, si possible, de tenter de dépasser là situation où nous étions en 1963, de sortir des habitudes prises, de quitter un certain genre néfaste, et d'ailleurs grotesque, qui a pu nous séduire un moment, un moment qui fut bien trop long. Nous avons été longs à comprendre. Dira-t-on de nous ce qu'on dit des Vaudois : "Ils sont longs à comprendre, mais quand ils ont compris, ils ont compris !"

La vie de la Société psychanalytique est soumise à la psychanalyse comme une de ses applications. La pensée psychanalytique n'est pas toujours aisée à reconnaître et à honorer. On sait tout ce qui peut venir au travers, résistances, évitement, utilisation aussi de l'analyse. On sait tout ce qui peut jouer à sa place, toutes les sottises de l'homme, ses ambitions, ses revendications, ses exhibitions, et l'angoisse qui s'y trahit.

Nous pouvons être, non pas modestes, mais avisés, clairvoyants, actifs, libres, fermes. Nous avons mis l'accent sur notre travail, ses exigences, ses méthodes, sur la formation et la recherche psychanalytiques. Si nous avons une raison d'être, notre travail est lié à elle comme le corps à la tête. Nous retrouvons la psychogénèse de la pensée psychanalytique, nous revenons au-delà de la formation des thèmes dominateurs, nous reconsidérons leur développement. Les didacticiens, les enseignants, les élèves dans les groupes de travail et les séminaires, ceux qui ont assumé la préparation des documents de travail pour les "Entretiens", tous se sont appliqués à cet effort.

C'est ainsi que nous devenons une communauté de travail dans un chantier. C'est l'apprentissage que nous faisons et que nous poursuivrons: être une Société de psychanalyse, et plus, être l'A.P.F.

A tout cela s'ajoutent des problèmes, des préoccupations et des tâches qui restent en chantier. Il faut mettre de l'ordre, trier les matériaux, répartir les tâches, construire une maison habitable pour les familles qui vivent parmi nous. Tout cela est assez plaisant et attachant, mais aux deux sens de ce dernier mot, car tout n'est pas toujours simple. On demande encore de la main-d'œuvre, afin que ceux qui sont à la tâche ne deviennent pas des tâcherons. Ainsi j'appelle au travail plus qu'aux honneurs.

COMITE DE SELECTION

Le premier secrétaire du Comité de Sélection de l'Association ayant été appelé à la présidence, le Comité a voulu le maintenir dans ses fonctions. On a dit ce maintien provisoire. Ce provisoire a duré jusqu'ici. Madame J. Favez-Boutonier a accepté de tenir le procès verbal des séances.

Le Comité de Sélection a tenu 9 réunions en 1966. Il a reçu 37 demandes d'admission à l'analyse didactique. Six d'entre elles sont restées sans suite, une seule parmi celles-ci a expliqué après coup les raisons de l'abandon de son projet.

Le Comité a donc examiné 31 candidatures. 16 ont été mises au bénéfice du "non-refus". 9 candidatures ont été écartées par un "refus". Six candidats ont été engagés à entreprendre une analyse personnelle, conformément à l'article 31 du Règlement Intérieur, deux ont été autorisés à entreprendre une analyse personnelle avec un didacticien. Ce sont ainsi 16 candidats sur 31 qui ont été admis à l'analyse didactique. 10 d'entre eux ont commencé à ce jour.

Le Comité a autorisé 13 candidats à suivre l'enseignement organisé par l'Institut de Formation, après avis favorable de leur analyste au bout d'une année au moins d'analyse.

Six étudiants ont été autorisés à entreprendre une première analyse sous contrôle après qu'aient été entendus les trois membres du Comité qui s'étaient entretenus avec ces étudiants. Deux étudiants ont été admis à un second contrôle, après avis favorable du premier contrôleur. Je note, à ce propos, que le Comité de Sélection a décidé, au cours de cette année, d'examiner les candidatures au contrôle avant toute autre inscrite à son ordre du jour.

Le Comité a reçu six demandes d'affiliation à l'Association de personnes ayant une formation plus ou moins ancienne ou régulière. Deux de celles-ci ont été écartées, deux admises, deux restent en instance, n'ayant pas encore vu trois membres du Comité.

Cinq demandes de candidats au titre de membre associé ont été examinées. Quatre jeunes collègues ont été ainsi présentés au Collège des Titulaires, ayant achevé leur parcours et préparé leur mémoire clinique. Vous avez ainsi élu membres associés Mmes Annie Anzieu et Judith Dupont, MM. Béjarano et Dorey.

Aucune élection au titre de membre titulaire n'a eu lieu au cours de l'année écoulée.

Le Comité a accepté deux démissions, celle du Docteur Ebtinger, de Strasbourg, celle du Docteur Maurice Dongier, qui chargé de la chaire de psychiatrie de l'Université de Liège, s'est rattaché à la Société Belge de Psychanalyse.

Une réunion, d'ailleurs prévue au R.I art. 14, a groupé, pour une journée entière les membres du Comité de l'Institut, les analystes didacticiens et les enseignants pour un échange de vues sur le travail des groupes et séminaires des deux derniers semestres et préparer le programme de l'enseignement de la nouvelle année. L'intérêt de cette rencontre s'est avéré essentiel pour l'élaboration d'une action coordonnée sur la formation des élèves.

II - Rapport du Secrétaire Général M. Didier Anzieu.

POLITIQUE D'INFORMATION

Un des premiers actes du Conseil élu au début de 1966 a été de promouvoir l'information sur l'A.P.F à l'intérieur de l'Association et à l'extérieur.

A l'intérieur : Sept circulaires d'information ont été envoyées aux membres et élèves, une à peu près chaque mois, la dernière date de novembre 1966. Le projet d'un Bulletin intérieur a été étudié par un Comité composé de D. Anzieu, W. Granoff, J.B Pontalis. Le numéro un du Bulletin (2° semestre 1966) a été envoyé récemment aux membres et élèves, ainsi qu'aux Présidents des diverses Sociétés Européennes de Psychanalyse. Il contient des textes lus aux Entretiens organisés par l'A.P.F. sur la Sublimation, la Névrose Obsessionnelle et l'Œdipe. Le numéro 2 va être mis en chantier. Il comprendra en principe les exposés présentés aux Entretiens de décembre 1966 sur le Souvenir. Il appartient aux membres et élèves de participer activement à ce Bulletin, par leurs suggestions et leurs écrits. La parution de deux numéros par an est pour le moment envisagée.

A l'extérieur : une notice d'information Sur l'A.P.F. a été rédigée dès janvier 1966 par un comité composé de D. Anzieu, W. Granoff, J. Laplanche et envoyée a une vingtaine de Revues de langue française du monde médical et psychologique. La plupart d'entre elles ont publié soit ce texte complet, soit des extraits, faisant ainsi connaître officiellement l'existence de l'A.P.F., son affiliation à l'I.P.A. et la composition de ses instances responsables. A la suite de ces parutions, le Secrétaire Général a reçu plusieurs étudiants en médecine ou en psychologie venus lui demander des renseignements sur la formation psychanalytique.

GESTION ADMINISTRATIVE

Le précédent Conseil (D. Lagache, Président; W. Granoff, Secrétaire Général) s'était principalement préoccupé d'obtenir l'affiliation de l'A.P.F à l'I.P.A et y avait réussi, à la satisfaction générale. Le nouveau Conseil s'est trouvé devant des tâches considérables et variées concernant l'organisation de l'Association dans tous les domaines. Le changement des buts et le changement des personnes remplissant les fonctions de Président et de Secrétaire Général a logiquement entraîné un changement des méthodes de travail.

Les réunions mensuelles du Conseil, auxquelles le Président sortant, D. Lagache, a le plus souvent fait l'effort d'assister, nous permettant ainsi de bénéficier de son expérience et de ses avis autorisés, ont toutes eu un ordre du jour très chargé et sont terminées habituellement entre 1 heure et 2 heures du matin. Ces réunions ont été facilitées par des travaux préparatoires : soit commissions chargées spécialement d'étudier un problème, soit réunions restreintes

du Président de l'Association et des 3 secrétaires (Secrétaire Général, Secrétaire Scientifique, Secrétaire de l'Institut de Formation).

Le secrétariat administratif a été maintenu dans le local que le Docteur Granoff continue de mettre bénévolement à la disposition de l'Association. La secrétaire administrative, Mademoiselle Chatelain, a su faire face avec dévouement, intelligence et rapidité aux tâches multiples et irrégulières que le Président et les trois secrétaires lui ont confiées tout au long de l'année, parfois avec une certaine incoordination : le caractère affable et discret de Mademoiselle Chatelain lui a permis de résoudre à chaque fois les inévitables petites difficultés au profit et dans l'intérêt de l'Association.

La Bibliothèque a également été maintenue dans un second local que l'obligeance du Docteur Granoff conserve à la disposition des membres et élèves de l'Association. Plusieurs s'y rendent assez souvent après avoir pris rendez-vous avec Mademoiselle Chatelain. L'éloignement de la Bibliothèque par rapport à Paris, bien que compensée par la facilité de parking à Neuilly, a conduit le Conseil à examiner les possibilités qu'il y aurait de la transférer au Quartier Latin. Mais les projets envisagés jusqu'ici se sont révélés trop aléatoires et ne permettent pas des heures d'ouverture assez fréquentes ; il n'y a donc pas été donné suite. Il convient de rappeler que la Bibliothèque de l'Institut de Psychanalyse de la S.P.P, 187, rue Saint-Jacques, a toujours offert son accès aux membres de l'A.P.F qui lui en font la demande. Néanmoins, la possession d'une Bibliothèque digne de ce nom reste indispensable pour l'A.P.F.

C'est pourquoi la liste des ouvrages qu'elle possède a été diffusée aux membres et élèves et un programme d'achats a été décidé selon un plan systématique établi par V. Smirnoff et approuvé par le Conseil. Les disponibilités actuelles de la Trésorerie ont permis de mettre en réalisation une première tranche.

Local : Le fonctionnement administratif et scientifique de l'A.P.F et de son institut de Formation serait grandement facilité s'il était centralisé dans un local propre à l'association. Une Commission, composée de D. Anzieu, et de J.C. Lavie a rapporté au Conseil sur cette question : ses conclusions ont été pessimistes : l'Association n'a pas pour le moment le nombre de membres assurant les ressources suffisantes pour une location ou l'achat d'un local approprié (secrétariat, archives, bibliothèque, deux salles de séminaires.) Le doublement des cotisations pendant 5 ans pourrait permettre la constitution d'un Fonds de réserve, premier élément d'un projet éventuel d'achat ultérieur. Il est peu probable que les membres consentent pour le moment un tel effort financier. Il serait donc peut-être plus aléatoire mais plus avisé d'attendre et de laisser l'avenir nous présenter des occasions heureuses de résoudre le problème.

Il convient de remercier le Centre Psychopédagogique Cl. Bernard qui, grâce à ses directeurs, A. Berge et G. Mauco, met gracieusement à notre disposition ses locaux pour nos réunions. Toutefois ces locaux ne présentent pas toutes les commodités matérielles souhaitables pour le type de réunions et le nombre de participants qui sont les nôtres.

Une Commission sera vraisemblablement chargée d'étudier les possibilités de location, même payante, d'une salle plus adéquate à nos réunions scientifiques ; toute proposition concrète de la part de nos membres ou élèves dans ce domaine sera la bienvenue.

Institut de Formation : Les rapports administratifs entre le Conseil d'Administration et l'Institut de Formation avaient besoin d'être déterminés avec précision. L'article 13 du règlement Intérieur a été modifié par le Conseil : désormais le Directeur et le Secrétaire de l'Institut de Formation sont nommés pour 2 ans par le Conseil nouvellement élu. D. Lagache et D. Widlöcher ont été confirmés dans leurs postes dès janvier 1966. Ils seront donc en fonction jusqu'aux élections de décembre 1967 qui renouvelleront le Conseil. Après consultation d'un expert comptable, il a été décidé de ne pas maintenir un poste de Trésorier à l'Institut de Formation, l'Association ne pouvant posséder qu'un seul Trésorier, légalement responsable et faisant partie du Conseil. Toutefois le Comité de l'Institut a désigné un de ses membres, M. Schweich, comme contrôleur du budget de l'Institut auprès de D. Widlöcher, Trésorier de l'Association.

L'article 47 du Règlement Intérieur a également été modifié : la Commission de l'Enseignement devient le Comité de l'Institut. En sont membres de droit le Président et le Secrétaire Scientifique de l'Association (G. Favez et J.L. Lang) ; le Directeur et le Secrétaire de l'Institut de Formation (D. Lagache et D. Widlöcher) ; le collègue des titulaires a élu son représentant G. Mauco ; enfin le Comité s'est complété en cooptant 3 membres : J. Laplanche, V. Smirnoff, M. Schweich.

Commission Scientifique : sa composition est restée inchangée : J.L. Lang, J. Laplanche, J.B. Pontalis, V. Smirnoff, D. Widlöcher.

Réunions générales : Comme il avait été décidé à l'Assemblée générale de janvier 1966, le Conseil nouvellement élu a rendu compte des 6 premiers mois de son activité lors d'une réunion générale des membres et élèves qui s'est tenue à l'occasion des Entretiens de juin 1966.

Les élèves de l'Institut de Formation ayant exprimé le désir de discuter entre eux de leurs problèmes propres, deux réunions ont été organisées à cet effet avec l'accord du Président de l'A.P.F (G. Pavez) et du Directeur de l'Institut de Formation (D. Lagache) : La première, en octobre 1966, a consisté en une présentation des enseignements aux élèves par les enseignants eux-mêmes; la seconde, en décembre 1966, a réuni les élèves seuls, sur l'initiative de O. Cotinaud et R. Gelly : le compte-rendu en a paru dans le Bulletin Intérieur n° 1.

Problèmes disciplinaires : Quelle attitude et quelle procédure l'A.P.F devrait-elle adopter au cas où un de ses membres aurait un comportement professionnel et social contraire à ce qu'exige la qualité de psychanalyste ? Pensant qu'il vaut mieux prévenir que guérir, le Conseil a désigné une Commission chargée de rapporter sur ce problème.

Réforme de statuts : Le Conseil a consacré plusieurs séances à ce problème. J.L. Lang a été chargé de dresser l'inventaire des problèmes et de centraliser les suggestions que les membres ont été invités à deux reprises à lui faire parvenir. Ceci a abouti au projet de modification sur lequel l'Assemblée Générale Extraordinaire va se prononcer dans un instant.

Voilà pour la gestion administrative. L'action du Conseil en 1966 a été essentiellement une action de mise en ordre et d'organisation, elle continuera en 1967. Il appartiendra au conseil suivant d'inaugurer ensuite une phase qui devrait être toute autre.

POLITIQUE ETRANGERE

L'A.P.F ayant obtenu son affiliation à l'I.P.A. le conseil a eu à définir et mettre en œuvre une politique étrangère, qu'il soumet à votre approbation.

Congrès des psychanalystes de Langues romanes : sur demande du Conseil, l'A.P.F a été élue à l'unanimité au Congrès de Lausanne, à la Toussaint 1966, société composante de ce Congrès. L'Assemblée Générale doit procéder à la ratification de cette affiliation, qui entraîne, rappelons, pour chaque membre une cotisation supplémentaire de 60 Fr par an. Au Congrès de Lausanne, la délégation de l'A.P.F. comprenait une dizaine de membres et élèves. G. Pavez, D. Anzieu et R. Pujol ont participé à la table ronde des délégués des Commissions de l'Enseignement. Des contacts officieux: ont été pris en vue d'attribuer à un membre de l'A.P.F un des deux rapports pour le Congrès de 1909 à Paris. Le représentant provisoire de l'A.P.F. auprès du Congrès des Psychanalystes de Langues romanes était R. Pujol, qui a présente sa démission après avoir mené à bien la tâche qui lui incombait, d'obtenir notre affiliation à ce Congrès. Le Conseil a désigné depuis J.L. Lang comme délégué de l'A.P.F. à ce Congrès.

Fédération Européenne de Psychanalyse : Le Président de l'A.P.F. avait participé à la réunion préparatoire et diffusé alors aux membres les projets retenus. L'Association constitutive de cette Fédération s'est tenue à Paris le 1er octobre 1966.

l'A.P.F était représentée par G. Favez, A. Berge, D. Anzieu ;
les statuts ont été adoptés et un Conseil a été élu :

Président : R. de Saussure (Suisse)

Vice-Présidents: J.M. Thiel (Pays-Bas)

J.J. Sandier (Grande-Bretagne)

H.E. Richter (Allemagne)

S. Lebovici (SPP)

Secrétaire Général : Mme E. Kestemberg (SPP)

Trésorier : L. Munro (Angleterre)

G. Favez et D. Anzieu ont obtenu un nombre assez important de voix respectivement aux postes de Vice-Président et de Trésorier, mais insuffisant pour être élus. G. Favez et V. Smirnoff représentent l'A.P.F. au sein du Conseil des représentants de la Fédération Européenne de Psychanalyse. Le Comité des Publications et des échanges scientifiques a pour Secrétaire H. Sauguet (SPP) et F. Alvim (Portugal) ; D. Anzieu en est membre. Notre Assemblée Générale a à approuver l'affiliation de l'A.P.F. à la Fédération Européenne de Psychanalyse.

Les Conseils de chacune des Sociétés composantes de la F.E.P. ont été invités à envoyer un représentant à nos Entretiens de décembre. L'information leur a été envoyée trop tardivement pour qu'ils puissent y donner suite, mais beaucoup ont exprimé le désir de venir une autre fois, s'ils sont prévenus à l'avance.

S.P.P. : Les relations entre l'A.P.F et la S.P.P ont commencé à se normaliser. D. Anzieu, Michel et Jacqueline Schweich ont participé aux Journées d'étude organisées à Orly par la S.P.P. en 1966. Trois membres de la S.P.P. ont participé aux Entretiens de juin. Au cours de l'Assemblée constitutive de la F.E.P. et du Congrès des Langues romanes de Lausanne, de nombreuses relations directes et cordiales se sont établies entre membres respectifs des deux sociétés. Des contacts officieux ont été pris pour surmonter les séquelles de la rupture de 1953, pour commencer d'aborder les problèmes communs, pour envisager d'éventuelles réunions scientifiques conjointes. Le Conseil de l'A.P.F. a défini sa politique à l'égard de la S.P.P. de la façon suivante : relations courtoises et coopération progressive, mais dans la reconnaissance de l'autonomie respective des deux sociétés.

Le Conseil de l'A.P.F. a fait déposer à la Bibliothèque de l'Institut de Psychanalyse de la S.P.P. vingt exemplaires des traductions des textes de Freud établies par des membres et élèves de notre Association. La Revue Française de Psychanalyse nous a fait savoir de nouveau qu'elle était disposée à accueillir des articles de nos membres.

I.P.A. : Les relations du Conseil de l'A.P.F. avec le Comité exécutif de l'I.P.A. se sont développées dans une atmosphère de très grande cordialité ; c'est le fruit du travail de collaboration entre l'ex-Comité Conseil, dont la plupart des membres occupent maintenant des fonctions importantes au sein de l'I.P.A., et le noyau de ce qui est devenu l'A.P.F.

Juliette Favez-Boutonier est membre du Pré-Congrès de Copenhague sur un problème de la formation psychanalytique : la sélection des candidats.

L'international Newsletter de l'I.P.A a été régulièrement envoyé à tous nos membres ; malheureusement il est édité en anglais et nous pensons utile de développer une action en faveur d'une édition bilingue.

Le projet de réforme des statuts de l'I.P.A. a été communiqué aux membres de l'A.P.F. : il ne semble pas avoir suscité jusqu'ici de problèmes.

Une délégation de l'A.P.F., conduite par le Président G. Favez a assisté à Londres au Banquet en l'honneur de l'achèvement de la Standard Edition.

Ecole Freudienne de Paris : La dissolution de la S.F.P. et son partage à parts égales entre l'A.P.F. et l'Ecole Freudienne de Paris semble avoir été respecté dans l'esprit et dans la lettre. Chaque groupement s'est mis à travailler de son côté en respectant l'indépendance de l'autre. Le problème se pose de savoir si l'attitude passive de l'A.P.F. à l'égard de l'Ecole Freudienne de Paris continue de se justifier ou si elle présente des inconvénients, par exemple celui de laisser à l'autre partie une liberté abusive de propagande.

D. Anzieu a cru bon de publier dans la Quinzaine Littéraire du 15.1.1967 une prise de position critique à propos de la parution des Ecrits de Jacques Lacan. Son texte avait été au préalable soumis au Président de l'A.P.F. et à quelques collègues.

QUESTIONS DIVERSES :

Enseignement de la psychanalyse des enfants

Le Conseil a demandé à Mme M. Lagache de s'informer auprès de tous les collègues de l'A.P.F. qui pratiquent la psychanalyse des enfants et d'étudier les possibilités et les conditions d'un enseignement de cette spécialisation par l'A.P.F. Mme M. Lagache a présenté un Rapport assez volumineux et très détaillé, qui est actuellement à l'étude.

Association mondiale de Psychiatrie : Cette association nous a communiqué l'état de ses travaux sur l'harmonisation de la formation des psychiatres dans les Pays du Marché Commun. Ils ont été confiés pour étude à J.L. Lang.

Distinctions honorifiques : Le premier Président de l'A.P.F., M. le Dr Lagache vient d'être promu au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Je crois me faire l'interprète de l'Assemblée Générale, en adressant toute nos félicitations à M. D. Lagache.

III - RAPPORT SUR LES ACTIVITES DE L'INSTITUT DE FORMATION

Par Mr. le Professeur D. LAGACHE
Directeur de l'Institut de Formation

Le Professeur Lagache a fait un exposé d'ensemble sur l'organisation du programme, la répartition des tâches. Il a fait état de la mise en place d'un cours hebdomadaire consacré à l'Histoire de la Psychanalyse. Il a souligné qu'en dépit des efforts faits, l'enseignement de la psychopathologie analytique était encore insuffisant.

Le Docteur Widlöcher, Secrétaire, a rappelé quelques chiffres :

- Nombre d'étudiants, inscrits pour l'année 1965-1966 : 46
- Nombre d'étudiants actuellement admis à renseignement : 51

et donné quelques précisions sur le degré de participation des étudiants aux activités de l'Institut de Formation.

IV - Rapport du Secrétaire Scientifique M. Jean-Louis Lang.

REUNIONS SCIENTIFIQUES.

Pour des raisons d'opportunité et parce que l'effort de la jeune A.P.F. devait d'abord porter sur ce qui est l'attribut essentiel d'une association de psychanalyse, à savoir l'enseignement dans son sens le plus large, ce n'est qu'au début de 1966 que nous avons repris le cycle de nos séances scientifiques.

Elles furent au nombre de 4.

- deux exposés dits magistraux :

J. Laplanche (sur les principes du fonctionnement psychique)

et A. Béjarano (sur Ecoute psychanalytique et transfert en dynamique de groupe)

- deux tables rondes :

sur Alliance thérapeutique et Alliance de travail (autour de Mme F. Leski)

et sur Structure Schizophrénique et Structure délirante autour de M. Schweich).

Les principes qui nous avaient guidés étaient les suivants :

· d'une part, des séances scientifiques proprement dites, permettant à tel d'entre nous d'exposer les résultats d'un travail personnel ; nous avons pensé utile pour préparer la discussion que soit adjoint au conférencier un compère, premier discutant, qui pourrait, dans une première argumentation centrer la discussion sur un certain nombre de points privilégiés et relancer ainsi la discussion avec l'auditoire. Ainsi D. Widlöcher pour le premier, J.B. Pontalis pour le second.

· d'autre part des tables rondes représentant soit l'expression d'un travail d'équipe où plusieurs membres de celle-ci viennent successivement apporter un témoignage

de leur étude (ainsi table ronde sur "Alliance thérapeutique" avec F. Leski, D. Widlocher, J. Schweich) ou encore discuter devant l'auditoire de points de vue plus ou moins divergents sur un même thème (ainsi autour de M. Schweich, J. Pastel, J. Laplanche et moi-même à propos des psychoses).

Nous avons l'intention de poursuivre dans cette double voie en introduisant éventuellement des thèmes de discussion non analytique par essence ou exclusivité. Il est ainsi dans nos projets de faire appel à des non-analystes pour des exposés magistraux que le "discutant" serait chargé de recentrer dans une perspective analytique, et des tables rondes où figureraient des non analystes.

Nous avons également l'intention de favoriser ainsi que nous l'avons déjà fait la préparation à ces séances et à la discussion en envoyant avec la convocation l'exposé des arguments essentiels qui seront développés au cours de la réunion, et quelques références bibliographiques.

Notre programme actuel prévoit pour 1967 également un minimum de 4 séances scientifiques. Certains trouvent que c'est peu, ils ont raison. Mais il ne faut pas oublier que deux mois sont déjà pris pour les Entretiens, deux autres par les Congrès (notamment Langues Romanes et I.P.A.), deux autres par l'Assemblée Générale et la réunion avec les élèves, ce qui représente huit mois avec activités scientifiques et 1 pris par une réunion administrative.

Vous aurez à vous prononcer éventuellement sur ce point.

ENTRETIENS.

- Autour de la fantasmagorie œdipienne, en juin 1966, avec l'exposé de D. Anzieu, (discussion A. Kamouh), le rapport introductif de B. Elissalde et O. Cotinaud, une table ronde autour de G. Favez avec P. Laberge, J. Postel et A. Lévy. L'animateur de la discussion était J.B. Pontalis.

- et en décembre, avec J. Laplanche comme animateur, sur "Souvenir, Amnésie, Refoulement", les exposés introductifs de P. Brabant et de R. Doron, un exposé de V. Smirnoff (discutant R. Pujol), un autre de J.C. Lavie (discutant Mme A. Anzieu).

Les premiers Entretiens répondaient au désir de préparer ou poursuivre l'étude de thèmes d'actualité sur le plan national ou international (Congrès d'Amsterdam et Lausanne par exemple). Les seconds représentent une participation originale de notre groupe à l'étude d'une question qui rentre plus particulièrement dans les préoccupations de certains de nos membres.

Nous avons l'intention de poursuivre dans cette double voie. C'est ainsi que les prochains Entretiens qui auront lieu les 20 et 21 mai prochains à la Salpêtrière auront pour thème : "Le Changement individuel et le processus analytique". Monsieur D. Lagache assumera la direction des débats. Des exposés de R. Doron, B. Barrau, D. Widlöcher et P. Geissmann sont prévus.

Les Entretiens de décembre auront peut-être pour thème la préparation au Congrès des Langues Romanes de Lisbonne en 1968.

J'insisterai sur trois aspects de ces Entretiens :

- notre désir de faire participer non seulement aux débats mais aux rapports et exposés tous les membres de l'Association, y compris les élèves. Vous avez pu vous rendre compte de la qualité des exposés que ces derniers vous ont présentés tant en juin qu'en décembre, et qui sont généralement le fruit d'un travail d'équipe.

- en second la préparation à la discussion par la désignation d'un premier discutant qui prend contact avec le rapporteur et est chargé d'entamer la discussion pour permettre le maximum de participation de l'auditoire. C'est pour les mêmes raisons que nous avons préconisé la désignation d'un animateur ou directeur de discussion, moins chargé peut-être de faire la synthèse de nos études que de favoriser au maximum les échanges et de recentrer quand il le faut la discussion autour de ses thèmes essentiels.

- enfin, et toujours dans la même perspective d'un travail d'équipe préparé par l'ensemble des membres de l'Association, nous avons intensifié nos efforts dans la diffusion des documents de travail, tant pour ce qui est de rapports préliminaires que de la traduction de certains textes, notamment de Freud, ou la diffusion de bibliographies. Je tiens à remercier ici particulièrement les équipes de traducteurs qui nous ont donné cette année des documents qui ont largement contribué à notre connaissance et notre approfondissement des thèmes qui nous étaient proposés.

CONGRES.

Notre participation à des Congrès a été limitée cette année aux travaux du Congrès des Langues Romanes.

Je rappelle tout d'abord (si l'on se réfère à l'année universitaire) notre participation au Congrès de Paris de novembre 1965 sur la Psychanalyse Génétique et qui consista en une importante communication du Professeur D. Lagache et une participation à la Table Ronde de synthèse du Congrès.

En novembre dernier, le Congrès avait lieu à Lausanne sur le thème "Œdipe et Surmoi". Mr. Georges Favez et le Dr. A. Bergey ont présenté une communication. Le Dr. D. Widlöcher et moi-même avons participé à la table ronde sur la psychanalyse des enfants ; D. Widlöcher, D. Anzieu et M. Schweich à la table ronde de synthèse. De plus. Mr. Lagache, empêché d'assister au Congrès, a fait parvenir à Mme Luquet-Parat (rapporteur) et au Dr. Schneider une lettre représentant sa participation active aux travaux du Congrès.

Le prochain Congrès a lieu en novembre à Paris autour de deux rapports : - Le Symptôme, par le Dr. Flournoy
- et l'Agir, par le Dr. Rouart.

Nous sommes maintenant Société Constituyente des Congrès et j'invite ceux qui sont intéressés par ces thèmes à m'indiquer s'ils désireraient éventuellement présenter une communication au prochain Congrès.

Quant au Congrès de l'I.P.A. qui a lieu en juillet à Copenhague, quatre d'entre nous doivent y participer activement :

- D. Anzieu, à titre de discutant de la communication de Brenner
- D. Widlöcher, par une communication sur : "Les phénomènes de changement et leurs facteurs au cours du processus analytique"
- J. Laplanche, rapporteur de la section française
- et moi-même en participant à un symposium sur "Psychanalyse d'enfant et pédiatrie" par un exposé sur l'influence des traumatismes psychiques précoces sur le développement libidinal de l'enfant et la structuration des psychoses infantiles.

Je vous rappelle en outre que le Professeur Lagache est membre du Comité du Programme de ce prochain Congrès, et qu'il sera sans doute appelé à ce titre à intervenir.

Mais les activités scientifiques de nos membres ne se limitent pas là. Soit au titre de notre Association, soit à titre personnel, plusieurs d'entre nous ont eu l'occasion de participer en tant qu'analystes à diverses manifestations.

- D. Anzieu, J. Schweich et M. Schweich, au colloque d'Orly sur "Analyse terminée et non terminée"
- J. Caïn, au Congrès de Madrid où nous sommes membre actif de l'Association des Congrès Mondiaux de Psychiatrie.

D'autres encore sont intervenus à divers Congrès.

Il importe d'ailleurs de ne pas négliger cet aspect de nos activités scientifiques, et je serais reconnaissant à tous ceux qui voudraient bien dorénavant m'indiquer leur participation officielle ou officieuse en tant qu'analyste, aux diverses manifestations scientifiques, Congrès, Conférences etc. où ils sont intervenus activement.

DOCUMENTATION - PUBLICATIONS.

Je serai bref sur ce chapitre. Je renverrai d'abord au rapport du Secrétaire Général on ce qui concerne la documentation et la bibliothèque.

Notre Secrétaire Général nous a parlé tout à l'heure de notre Bulletin Intérieur. Ce qui nous intéresse ici c'est que le nouveau Bulletin permettra de publier entre deux Entretiens de Psychanalyse les exposés et rapports qui n'auraient pas été distribués à l'avance.

Quant à la création d'une revue ou publication qui nous soit propre, ou à notre participation à des Revues existant ou à créer, sur le plan national ou international, cette question fera l'objet d'une discussion en février en vue d'en confier éventuellement l'étude à une Commission. A ce propos, je demanderai aux auteurs d'articles ou d'ouvrages de psychanalyse publiés dans l'année de bien vouloir m'indiquer ces publications, et de ne pas oublier d'en adresser un exemplaire à notre bibliothèque

V - Conclusions, par le President, M. Georges Favez.

J'ai dit que des questions et des tâches restent en chantier. Je ne reviens pas sur la formation des psychanalystes d'enfants dont Didier Anzieu a parlé. Je dirai seulement que je souhaite qu'une décision soit prise avant l'été prochain.

Parmi ceux qui ont été examinés, le problème le plus important et le plus significatif est sans doute celui qu'on a dit "de la politique de promotion" au sein de l'Association. Il s'est imposé au Conseil après s'être imposé

au Comité de Sélection. Déjà, à l'occasion des travaux des Commissions de candidature appelées à rapporter sur les candidats au titre de membre titulaire et de membre associé, puis quand il s'est agi de la liste des analystes habilités à la pratique de l'analyse didactique que le Comité de Sélection doit établir chaque année selon l'article 38 du Règlement Intérieur, il est apparu que les commissaires étaient gênés par l'absence de critères de promotion quand il s'agissait pour eux de s'entretenir avec les candidats et plus encore lorsqu'ils avaient à établir le rapport qui leur est demandé de leurs délibérations.

C'est ainsi que le Comité de Sélection, au cours de sa réunion du 20 décembre 1965, prit la décision de charger une commission ad hoc de préparer un rapport sur les questions posées. Son propos était de parer, dans toute la mesure du possible, au caractère, disons incertain ou désordonné - un commissaire le disait "anarchique" avec lequel les candidatures étaient les unes activement sollicitées, les autres spontanées, créant une atmosphère fâcheuse et rendant tout échange de vues difficile. Il fallait dissiper les malentendus, établir la meilleure cohésion morale possible au lendemain d'Amsterdam. Il s'agissait, bien plus, de formuler des critères qui soient psychanalytiques.

Les membres de la commission ad hoc ont été désignés en la personne de MM. Anzieu, Favez et Pujol. Deux rapports successifs ont été présentés tour à tour au Comité de Sélection et au Conseil, puis à une première réunion conjointe de ces deux instances. Les échanges de vues ont fait voir des opinions diverses, multiples, qu'il a été difficile d'organiser rapidement en une pensée ou une doctrine qu'on souhaitait claire, simple, convaincante, efficace, sauvegardant les exigences de la promotion psychanalytique.

C'est seulement après que le temps et le silence eurent passé sur nos premiers débats que nous avons pu les reprendre le 19 décembre dernier au Comité de Sélection (à qui appartient l'appel aux didacticiens) et le 16 janvier 1967 en réunion conjointe et qu'il est apparu qu'un accord sur les points essentiels, sur les critères, devenait possible. Une nouvelle réunion conjointe aura lieu le 13 mars 1967. Ses conclusions seront présentées aussi tôt que possible au Collège des titulaires.

Ne vous étonnez pas, pas plus que nous ne nous sommes étonnés nous-mêmes finalement des difficultés que nous avons rencontrées et du temps qu'il nous a fallu pour parvenir à des idées claires et à des principes dignes de nous, c'est-à-dire de notre vocation. Ces débats devaient être poursuivis et prouver ou non que nous avons une vocation propre. Notre destin s'élabore et se précise ainsi plus encore que dans l'élaboration de notre travail et de notre gestion. Ce travail et cette gestion en dépendent et y trouvent leur sens. Ils doivent en être stimulés et facilités. Nous pourrions faire alors ce que nous avons à faire en sachant, parce que cela aura été dit, pourquoi nous le faisons comme nous le faisons. L'apprentissage dont j'ai parlé n'était pas ici le plus facile, mais c'était encore l'apprentissage.

Avant de terminer, je veux remercier mes secrétaires pour leur collaboration et les féliciter tous les trois pour leur travail désintéressé, leur activité soutenue, intense même à certains moments. J'ai pris l'initiative de les réunir quelques fois, Anzieu, Lang, Widlöcher, pour préparer avec eux le travail. Les secrétaires font partie de moi, Je veux dire de la présidence. Ensemble nous nous sommes exercés à la discussion franche et libre des problèmes de l'A.P.F. et tout le monde en a bénéficié et en bénéficiera encore. Ensemble, surtout, nous avons pensé à l'avenir de l'association.

Je veux rendre hommage aussi aux étudiants, à ceux qui, venant même certains de leur lointaine province et régulièrement, ont participé aux travaux des groupes, aux Séminaires, aux Entretiens de Psychanalyse, et de plus en plus activement, avec un vif intérêt et la plus grande liberté. Il semble que la base soit bonne et en tout cas vivante. Les étudiants aussi préparent l'avenir de l'A.P.F. et allègrement.

Ils ont pris, comme on le sait, l'initiative de se réunir et leurs rencontres ont soulevé tout de suite des problèmes essentiels. Ils m'en ont tenu au courant. Leur exemple a incité un membre associé à m'écrire pour me demander si les membres associés pourraient aussi se réunir et travailler ensemble. C'est évidemment à ces derniers qu'il appartient de donner suite à cette suggestion : on serait heureux, à vrai dire, qu'ils puissent ainsi confirmer entre eux le sens et la portée de leur promotion.

Le Conseil et le Comité restent attentifs à ce que ne se reproduise pas le phénomène monstrueux des stagiaires éternels. Ce problème est important. Il entre au premier chef dans les problèmes de la promotion. On entre dans l'Association comme membre associé, ce sont les membres associés qui la renouvellent et la développent.

J'évoque en terminant une scène fort sympathique à laquelle j'ai assisté : un amphithéâtre de la Sorbonne. Face au public, le jury de thèse : Juliette Favez-Boutonier, Daniel Lagache, Didier Anzieu. A la table des candidats, successivement, J.B. Pontalis et J. Laplanche. Dans la salle clairsemés, des parents, des amis, le Président de l'A.P.F., l'enseignement, la recherche psychanalytiques, un jeune professeur parmi ses anciens, et ses camarades rendant compte de leurs travaux, travaux dont nous allons tous bénéficier bientôt.

J'aime évoquer ce soir ces générations mêlées, nous, quelques anciens, et vous autres, dont nous avons porté certains sur les fonts. Et aussi l'A.P.F. à l'Université, qu'on le veuille ou non, présente là, et à Paris, et en France, et en Europe, et dans l'I.P.A. Nous avons été conduits jusque là par une exigence, une expérience, une rencontre, et parce que nous avons enfin compris.

Nous voici reconnus, je vous demande de nous dire, maintenant, comment vous appréciez la manière dont nous avons cherché, dont nous cherchons à répondre à la reconnaissance, à la reconnaissance de notre existence. Je vous demande en plus de nous dire si vous êtes prêts à vous attacher avec nous à ces tâches, à cette action, et comment.

RAPPORT DES COMPTES

Exercice 1966 : 1er décembre 1965 - 31 décembre 1966

par le Trésorier D. Widlöcher

L'exercice porte sur 13 mois. Il était d'usage auparavant de réunir l'Assemblée Générale en décembre, et donc de clore l'exercice avant ce mois. Il a semblé plus logique de reprendre le principe de l'année légale, dans la mesure où l'Assemblée Générale se tient en janvier.

1°) Exposé de la balance.

<u>Recettes :</u>		<u>Dépenses :</u>	
- Cotisations		- Secrétariat : ...	18 717,72
(membres)	14 600	- Bibliothèque : ..	756,00
- Participation		- Entretiens	
aux frais		décembre 1965 ...	2 732,80
(élèves)	6 720	juin 1966 ...	2 274,65
- Entretiens		décembre 1966 ...	5 708,98
Décembre 1965 ...	900	- Divers ...	5 131,89
(complément)			
Juin 1966	5 360		
Décembre 1966 ...	6 300		
Divers	5 912		
	<u>39 352</u>		<u>35 322,04</u>

Solde des écritures au 31/12/66 : 4 029,96

Solde 1965 :	8 809,87
Solde 1966 :	4 029,96
	<u>12 839,83</u>

En banque :	5 891,46
C.C.P. :	6 945,63
Caisse :	2,74
	<u>12 839,83</u>
Total :	<u>12 839,83</u>

2°) Commentaires.

On peut préciser quelques points.

1) Les frais de secrétariat sont accrus par rapport à l'an dernier. Mais ceci est lié à l'accroissement du nombre de membres, d'élèves, et à l'extension des activités de l'Association (diffusion de documents plus nombreux).

2) Les Journées d'Etudes constituent habituellement un poste bénéficiaire, sauf celles de décembre 1966 pour lesquelles de plus gros frais ont dû être engagés.

3) L'appel des cotisations du dernier trimestre n'étant pas encore fait, (en fonction du principe d'un appel semestriel), le total des cotisations est inférieur à la somme annuellement escomptée.

4) Le budget bibliothèque est pratiquement nul. Il n'en sera pas de même pour ces deux années à venir, où d'importantes sommes doivent lui être consacrées. Cela n'était pas possible tant qu'un inventaire soigneux des ressources n'avait pas été fait.

5) Enfin, bien que cela soit difficile à préciser, si on cherche à examiner le budget propre à l'Institut de Formation, on peut considérer :

Recettes :	6 720	(recettes de 3 trimestres)
Dépenses :	9 720	
	<u> </u>	
	-3 000	
	<u> </u>	

(Les recettes d'un trimestre étant d'environ 2 400 francs, on peut considérer ce budget comme à peu près équilibré).

ACTIVITES SCIENTIFIQUES DE L'A.P.F. (1964-1967)

par J.L. Lang

Entre l'élection du dernier des "Bureaux" de la S.F.P. et le printemps 1964, ce sont les membres de l'A.P.F. qui ont, au nom de la S.F.P., assuré l'organisation des dernières séances scientifiques et des dernières réunions bi-annuelles (Journées Provinciales).

Celles-ci ont repris sous le nom d'"Entretiens de Psychanalyse" et cette fois au nom de l'A.P.F., en automne 1964.

Les réunions scientifiques proprement dites ont été reprises au début de l'année 1966.

Enfin, notre participation scientifique aux Congrès Internationaux a été inaugurée en juillet 1965 au Congrès de l'I.P.A. à Amsterdam.

. . .
. .
.

I - LES ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE.

1 - 14-15 novembre 1964, sous la direction du Pr. D. Lagache :

La Sublimation

avec un rapport de D. Lagache sur "La Psychanalyse comme Sublimation", un exposé de R. Pujol, et trois groupes de discussion animés par G. Favez et M. Schweich (refus de sublimation), D. Anzieu (Textes freudiens sur la Sublimation), J. Laplanche (Sublimation et Idéalisation).

2 - 22-23 mai 1965, sur :

La Névrose obsessionnelle

avec des exposés de J. Caïn, R. Dorey, M. Lagache, D. Widlocher, J.L. Lang, et D. Anzieu, et des communications de J.C. Lavie et V. Smirnoff.

3 - 11-12 décembre 1965 :

Névrose obsessionnelle et névrose phobique

A propos du Congrès d'Amsterdam.

avec des exposés de M. Lagache, D. Widlocher, J.L. Lang et D. Lagache, et des communications de R. Dorey, V. Smirnoff et G. Favez.

4 - 18-19 juin 1966 :

Autour de la Fantasmagie Œdipienne

Modérateur : J.B. Pontalis

avec des exposés de D. Anzieu, B. Elissalde et O. Cotinaud, des communications de A. Kamouh et V. Smirnoff, et une table ronde dirigée par G. Favez avec la participation de P. Loberge, J. Postel, A. Lévy.

5 - 10-11 décembre 1966 :

Souvenir, Amnésie, Refoulement

modérateur : J. Laplanche.

avec des exposés de P. Brabant, R. Doron, V. Smirnoff,
J.C. Lavie, et des communications de R. Pujol et A. Anzieu.

6 - 20-21 mai 1967 :

Changement individuel et processus analytique

sous la direction de D. Lagache.

Avec des exposés de R. Doron, B. Barrau, D. Widlöcher
et P. Geissmann, et des communications de V. Smirnoff
et R. Dorey.

Nota : de novembre 1964 à mai 1967, 19 "documents de travail"
(rapports, exposés, traductions...) ont été distribués à
l'occasion de ces "Entretiens". 4 autres ont paru dans le
premier numéro de notre Bulletin Intérieur, et 3 figurent
dans le présent numéro.

II - REUNIONS SCIENTIFIQUES.

- Février 1966 - J. Laplanche :

Les principes du fonctionnement psychique,
tentative de mise au point.

avec la participation de D. Widlöcher.

- Mars 1966 - Table ronde sur :

Alliance thérapeutique et Alliance de Travail

avec F. Leski, J. Schweich, D. Widlöcher
et W. Granoff.

- Avril 1966 - A. Béjarano :
Ecoute psychanalytique et transfert en dynamique de groupe.
avec la participation de J.B. Pontalis
- Novembre 1966 - Table ronde sur :
Structure schizophrénique et structure délirante - psychopathologie différentielle et conséquences thérapeutiques.
avec M. Schweich, J.L. Lang, J. Laplanche et J. Postel.
- Février 1967 - A. Bourguignon :
Neurophysiologie du rêve et première topique.
- Avril 1967 - Table ronde sur :
Relation mère-enfant et névrose infantile.
avec G. Mauco, C. Dinard, et V. Smirnoff.
- Juin 1967 : R. Dorey :
Homosexualité et masochisme.

III - PARTICIPATION AUX CONGRES DE PSYCHANALYSE.

- Juillet 1965 - Congrès I.P.A., Amsterdam.
Communication de W. Granoff (Métopsychoanalyse dans la névrose obsessionnelle).
- Novembre 1965 - Congrès des Langues Romanes, Paris.
Communication de D. Lagache (Perspectives génétiques en psychanalyse), et participation de J.L. Lang à la table ronde de synthèse.
- Novembre 1966 - Congrès des Langues Romanes, Lausanne.
Communications de G. Favez (Œdipe et l'ironie), et A. Berge (Œdipe et Surmoi), et participation de D. Widlöcher et J.L. Lang (Table Ronde sur la Psychanalyse des enfants), D. Anzieu, D. Widlöcher et M. Schweich (Table Ronde de synthèse).

- Une importante contribution des membres de l'A.P.F. est prévue pour le prochain Congrès de l'I.P.A. à Copenhague, juillet 1967.

. . . .
. . .
. .
.

PROGRAMME DES ENSEIGNEMENTS

Année 1964 - 1965

I - PSYCHANALYSE

Séminaire sous la direction de D. Lagache (Hebdomadaire).

II - Psychanalyse théorique

1°) Cours : D. Lagache (hebdomadaire)

- 1er semestre : l'Imagination

- 2ème semestre : le Changement

2°) Groupe de travail : (hebdomadaire)

- 1er semestre : J.B. Pontalis - Modèles et Structures en psychanalyse - les pulsions

- 2ème semestre : D. Widlöcher - Plaisir et principe de réalité

III - Psychopathologie analytique

1er semestre : J. Schweich - Un cas d'homosexualité féminine et le problème des perversions (hebdomadaire)

2ème semestre : J.C. Lavie - la Névrose phobique : le petit Hans.

IV - Séminaire de textes

1°) D. Lagache : Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci (hebdomadaire)

2°) J. Laplanche (hebdomadaire)

V - Séminaires de technique psychanalytique

Directeurs du séminaire : G. Favez et W. Granoff (bi-mensuel)

VI - Présentation de cas et cures commentées

1er semestre : M. Schweich - Un cas d'analyse d'adulte (hebdomadaire)

2ème semestre : M. Lagache - Une cure commentée (enfant)
(hebdomadaire)

VII - Abord psychanalytique des psychoses
Cours de J. Laplanche : Psychologie de l'Inconscient
chez Freud.
(hebdomadaire)

VIII - Psychanalyse de l'enfant
1er trimestre : D. Widlocher - Sémiologie psychanalytique.
La période de latence - sa pathologie
(hebdomadaire)
2ème trimestre : J.L. Lang - Introduction à la technique.
le transfert en psychanalyse d'enfant
3ème trimestre : Eléments théoriques de la psychanalyse
d'enfants. La notion de famille en psychanalyse
infantile. V. Smirnoff.
(hebdomadaire)

Année 1965 - 1966

(Nota : Les enseignements marqués d'une astérisque ne sont pas organisés par l'Institut de Formation, mais reconnus par le Comité de l'Enseignement).

I - Enseignement Fondamental

A - Etudes théoriques particulières.

- Cours : J. Laplanche (hebdomadaire)*
Questions de psychanalyses théoriques
- Séminaire : D. Lagache (hebdomadaire)
La Fantasmagorie
- Groupes de Travail : (hebdomadaire)
 - 1er semestre : J.B. Pontalis - La répétition
 - 2ème semestre : J.C. Lavie - Le rêve et le principe de réalité

B - Psychopathologie analytique.

- Séminaire : D. Lagache (hebdomadaire)*
Lectures commentées d'observations psychanalytiques (textes freudiens et textes modernes).

- Groupes de travail : (hebdomadaire)
 - 1er semestre : D. Anzieu - Complexe d'Œdipe et névrose
 - 2ème semestre : J. Schweich - Hystérie de Conversion et hystérie d'angoisse.

II - Enseignement technique

- Commentaires techniques.
 - Séminaire : V. Smirnoff (bi-mensuel)
Les écrits techniques de Freud
 - Séminaire : M. Schweich (bi-mensuel)
Cure commentée
- Séminaire technique : G. Favez (bi-mensuel)

III - Perfectionnement. Spécialisation. Recherche

A - Psychanalyse des enfants.

- Exposés suivis de discussions (hebdomadaire)
 - 1er trimestre : J.L. Lang -*
Le transfert en analyse d'enfants
 - 2ème trimestre : V. Smirnoff -*
La névrose familiale
 - 3ème trimestre : D. Widlöcher -*
L'angoisse infantile

B - Psychanalyse des psychoses.

- Séminaire : J. Laplanche (hebdomadaire)*
Psychose et Inconscient
- Discussion de cas et recherches sur les psychoses,
dirigé par J. Laplanche (hebdomadaire).*

C - Lectures commentées.

- Séminaire : J. Laplanche (hebdomadaire)
Traduction et commentaires de textes allemands.
-

Année 1966 - 1967

(Nota : Les enseignements marqués d'une astérisque ne sont pas organisés par l'Institut de Formation, mais reconnus par le Comité de l'Institut).

I - Enseignement Fondamental

Psychanalyse théorique (métapsychologie), psychologie et psychopathologie analytiques. (Ouvert aux étudiants admis à l'enseignement).

A - Psychanalyse théorique et générale.

- Cours : D. Lagache et collaborateurs (hebdomadaire, à partir de mars 1967.)

Leçons sur l'Histoire de la Psychanalyse

J. Laplanche (hebdomadaire, à partir de novembre)
Historique et problématique de la pensée freudienne. Agressivité et pulsion de mort.

- Séminaires : D. Lagache*

La Fantasmagorie (sur documents de travail).

J.C. Lavie (hebdomadaire, à partir de mars)
Les "principes" de la théorie psychanalytique.

B - Psychologie et psychopathologie analytiques.

- Séminaire : Mme M. Lagache (bi-mensuel, à partir de novembre)
La névrose obsessionnelle

Mme J. Schweich (hebdomadaire, à partir de novembre)

Problèmes de clinique psychanalytique et diagnostic de structure. Etudes et discussions de cas.

II - Enseignement technique

(ouvert aux étudiants admis au contrôle.)

A - Etude de textes.

- Séminaire : V. Smirnoff (bi-mensuel, à partir de novembre)
Les écrits techniques de S. Freud.

B - Problèmes généraux.

- Séminaire de cas : G. Favez (bi-mensuel, à partir de novembre)

C - Clinique psychanalytique.

- Séminaire : M. Schweich (bi-mensuel, à partir de novembre)
Cures commentées

III - Perfectionnement, Spécialisation, Recherche

A - Psychanalyse des enfants.

Exposés suivis de discussions (hebdomadaire)*

- J.L. Lang et V. Smirnoff - Les psychoses infantiles, approche psychanalytique (2ème trimestre, à partir du 10 janvier)

B - Lecture, traduction et commentaires de textes allemands et anglais.

- Séminaire : J. Laplanche *(hebdomadaire)
Lecture, traduction et commentaires de textes psychanalytiques en allemand.

PUBLICATIONS DES MEMBRES

depuis la fondation de l'APF

(1964 - 1967)

Rubrique (A) : publications psychanalytiques

Rubrique (B) : publications non psychanalytiques

ANZIEU Annie

(B)

- Parole et Orthodontie
(Bulletin de psychologie, janvier 1966)
- Les débuts du bégaiement chez le jeune enfant
(Actes de la session d'études de psychologie, Louvain,
mars 1966 ; Centre consultatif pour les études)

ANZIEU Didier

(A)

- Le discours de l'obsessionnel dans les romans de Robbe-Grillet
(Temps Modernes, oct. 1965, n° 233)
- Etude psychanalytique des groupes réels
(Temps Modernes, juillet 1966, n° 242)
- Œdipe avant le complexe ou De l'interprétation psychanalytique des mythes
(Temps Modernes, oct. 1966, n° 245)
- Contre Lacan : Une doctrine hérétique
(La Quinzaine littéraire ; 15 janvier 1967)
- Psychogenèse des relations interindividuelles
(Encyclopédie "L'aventure Humaine", Kister, Genève,
tome IV, 1967)

(B)

- Les communications intra-groupe
(in Geldard : Communication processes, Pergamon Press,
1964)

- Introduction à la dynamique des groupes
(Bulletin Fac. Lettres, Strasbourg, avril 1964)
- L'application collective du test de Rorschach
(Revue de psychologie appliquée, 1965, 15, n° 2)
- L'enseignement des tests projectifs
(Actes du VI Congrès International Rorschach, Paris, juillet 1965)
- Les phénomènes particuliers de projection psychologique dans les situations de groupe
(Annales de l'Université de Paris, 1966, n° 1)
- L'imaginaire dans les groupes
(Cahiers de psychologie, Aix, 1966, 9, n° 1)
- Traduction française de S. J. Beck - Traité du Rorschach, tome 1
(P.U.F, 1967), en collaboration avec A.M. TOUZARD)

BERGE André

(B)

Livres :

- Contre la peur de vivre et l'angoisse de mourir
(Grasset, 1963)
- Rebâtir l'école
(ouvrage collectif présenté par Marcel Bataillon, A. Berge, François Walter ; Fayot, avril 1967)

Livres :

- L'enfant désiré et l'enfant indésiré
(Planning Familial, n° 1, mars 1964)
- La notion de seuil
(L'Education Nationale, n° 17, 7.5.64)
- Les difficultés scolaires en tant que symptômes
(Réadaptation, n° 110, mai 1964)
- L'échec scolaire chez les surdoués
(même numéro de la même revue)
- Le rôle du père dans la société actuelle
(Revue des travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques, 116ème année, 4e série, année 1963, 2e semestre, paru en juillet 1964)
- A propos des méthodes nouvelles
(Tribune de l'enfance, n° 14, 1964)

- Jeunes d'Orient et d'Occident : rapport général sur l'enquête de l'UNESCO
(Revue internationale de l'Education des adultes et de la jeunesse, volume XVI, n° 2, 1964)
- L'initiation sexuelle et son histoire
(Janus, n° 3)
- Réformer l'enseignement sans angoisser la jeunesse
(Le Figaro, 17.11.64)
- L'adulte dans sa famille
(Informations sociales, octobre 1964)
- Fonction de l'Adolescence dans la vie actuelle
(Revue de neuro-psychiatrie infantile de l'hygiène mentale de l'enfance, n° 10, 11, 12e année)
- Démystification du Montessorisme
(Education et Développement, n° 2, nov. 1964)

1965

- L'enfant et la psychologie
(Plaquette éditée par Guigoz, 1965)
- Mixité et coéducation
(Bulletin de l'Ecole des Parents de Chambéry janvier 1965)
- Préface et notes de l'édition de l'Education sexuelle d'Havelock Ellis
(Cercle du Livre Précieux)
- L'enfant et ses différents milieux de vie
(4 leçons données à la Faculté de Médecine, reproduites dans la "Revue de l'Ecole des Parents" mars, avril, mai et novembre 1965)
- La femme et son image corporelle
(Le groupe familial, n° 27, avril 1965)
- La méthode Montessori, science ou croyance ?
(Education et développement, n° 9, juillet 1965)
- Les déficients mentaux : aspect psychologique et familial
(Ecole des Parents, n° 8, septembre 1965)
- Psychothérapie du groupe familial
(Revue de neuropsychiatrie infantile. Sept. 1965)
- Les révélations d'adoption
(Tribune de l'Enfance, n° 26, oct, 1965)
- Pourquoi je suis contre... les idées du Pr Baruk
(Les nouvelles littéraires, nov. 1965)

- L'enfant et l'adolescent devant l'effort
(Education et Développement, n° 13, déc. 1965)

1966

- Mixité et coéducation
(Cahiers pédagogiques, fév. mars 1966)
- L'émergence des problèmes éthiques
(Documents Santé mentale, 1966)
- La famille, milieu conflictuel et tolérant
(Parents et Maîtres, n° 51)
- Le Centre psycho-pédagogique Claude Bernard
(Réadaptation, n° 130, mai 1966)
- La morale devant la biologie et la psychanalyse
(Semaine des intellectuels catholiques, publié dans
"Recherches et Débats", 1966)
- Les problèmes de l'enfant inadapté sur le plan familial
(Revue "Les enfants inadaptés", n° 19)
- La mère célibataire et son enfant
(Planning Familial, n° 10, juin 1966)
- La notion de virilité s'est-elle modifiée ?
(Le Groupe Familial, n° 31, avril 1966)

1967

- La psychanalyse dans la psychologie de l'enfant
(in Debesse : Psychologie de l'enfant ; "Cahiers de
Pédagogie moderne" , Eourrelrier, Colin 1967)

CAIN Jacques

(A)

- Les limites de l'hystérie, in Obsession et Psycho-somatique
(Congrès de Psychiatrie et de neurologie de langue
française, 58e session, Lausanne, 13 sept. 1965,
1 vol Masson, p 340 - 343)
- Le fantasme sadique et la réalité
(Colloque sur Sade, Aix en Provence, 20 fév 1966,
à paraître)

(B)

- Influence des situations conflictuelles sur la pression
cholédocienne
(avec H. SARLES, H. Pietri, Presse Médicale, 7.5.66
p 1189 - 1190)

- Rectocolite Hémorragique : étude psycho-somatique
(avec H. Sarles, F. BONNEL, Encyclopédie Médico-chirurgicale, n° 37, 450 L 10, 1966)
- Maladies du Pancréas : étude psycho-somatique
(avec H. SARLES et F. PASCAL ; encyclopédie Médico-chirurgicale, n° 37 450 E 30, 1966)
- Maladies des voies biliaires : étude psycho-somatique
(avec H. SARLES et F. PASCAL, encyclopédie Médico-chirurgicale, n° 37, 450 S 10, 1966)
- Le symptôme psycho-somatique
(conférence à la Société de Médecine psycho-somatique Paris, le 26 janvier 1967, à paraître dans la "Revue de médecine psycho-somatique")
- Recherches psycho-somatiques sur les maladies des voies biliaires
(4e congrès Mondial de Psychiatrie, Madrid, 5, 11 sept 1966, à paraître)
- Fatigue et Regression
(2e congrès International de Médecine psycho-somatique, Paris, 15-19 septembre 1966, à paraître)

Colloques de médecine psycho-somatique
organisés à Marseille

- La Spécificité en Pésycho-somatique
(sept. 1964, Revue de Médecine psycho-somatique, tome 7, n° 2, p 132 - 157 ; et n° 3, p 295 - 312)
- Le vécu de la Fatigue
(juin 1965, à paraître in "Revue de Médecine psychosomatique")

DINARD Cécile

(B)

- Difficultés alimentaires précoces et agressivité
(Actes du 2e Congrès européen de pédopsychiatrie, 1964)
- Difficultés alimentaires précoces chez la fille
(Archives françaises de pédiatrie, 1964, n° 10, p. 1255)
- Contribution à l'étude des phases de l'école. Le rôle du père
(Revue de neuropsychiatrie infantile, 1965, n° 10, n° 11, p 797)

- Puberté et carence paternelle
(Bull. de la Sté psychiat. de Marseille et du Sud-Est méditerranéen, 1965-66, n° 10, p. 65)

FAVEZ-BOUTONIER Juliette

(A)

- L'évolution psychologique de la cinquantaine
(Nouvelles Archives Hospitalières, 1964, n° 10, p. 254 - 256)
- La Psychologie clinique
(Revue de l'Enseignement Supérieur, 1966, n° 23, p 11 - 16)

LAGACHE Daniel

(A)

- Fantaisie, réalité, vérité
(Revue Franç. Psychanal., 1964, 515 - 538)
- Fantasy, Reality and Truth
(Int. J. Psychoanalysis ; 1964, 180 - 189)
- Le modèle psychanalytique de la personnalité
(Les modèles scientifiques de la person., 1965, 91 - 117, P.U.F.)
- La méthode psychanalytique
(in Psychiatrie, L. Michaud, 1965, 1036 - 1066, Flammarion)
- Le siècle de l'enfant et l'enfant du siècle
(Acta Paedopsychiatrica ; 1964, fasc. 27-8, 225 - 234)
- La psychanalyse comme sublimation (Los psicoanalisi come sublimatione)
(Psiche, Roma, Ano II, 1966, 85 - 125)
- Le point de vue diachronique en psychanalyse
(Revue Franç. Psychanal. 1966, 811 - 818)
- La psychanalyse comme science exacte
(in Psychoanalysis - A general psychology - Internat. Univ. Press, 1966, 400 - 434)

(B)

- La psychologie et les sciences psychologiques
(Revue Enseigt Supérieur, 1966, 5 - 10)

LANG Jean-Louis

(A)

- Le médecin du Centre d'Éducation Surveillé face au problème de l'éducation physique et des sports
(Compte-rendu Journée de Vaucresson ; Rapports publiés par le Conseil de l'Europe, Strasbourg, 1965)
- Les grands infirmes mentaux de moins de 6 ans -
Problème d'hygiène mentale familiale
(Revue de Neuropsychiatrie infantile, avril-mai 1965, 13, 4 - 5, p. 259)
- Externats médico-pédagogiques et hôpitaux de jour
(Revue de Neuropsychiatrie infantile, avril-mai 1965, 13, 4 - 5, p. 315)
- Situation de l'enfance handicapée
(Esprit, nov. 1965, p. 588)
- Externats médico-pédagogiques et hôpitaux de jour
(Concours médical, 3C- 10-65, 87, 44, p. 6361)
- Attitudes pratiques et conduite à tenir vis à vis de l'inadaptation juvénile
(Revue du Praticien, supplément, mai 66, p. 1)
- Réflexions sur la clientèle d'un hôpital de jour pour enfants
(Pédopsychiatrie 1966, supplément annuel à la "Revue de Neuro-Psych. infant.", 1966, p. 67)

LAPLANCHE Jean

(A)

Ouvrage :

- Vocabulaire de la psychanalyse
(avec J.B. Pontalis, sous la direction de D. Lagache, P.U.F., avril 1967, 520 p.)

Articles :

- Fantasma originaire, fantasma des origines, origine des fantasmes
(avec J.B. Pontalis, Les Temps Modernes, n° 215, avril 64, p. 1833-68)
- Quelques caractéristiques structurelles de phrases prononcées par un schizophrène
(avec M.C. Kamouh, L'encéphale, 1967)

- La recherche psychanalytique
("Revue de l'enseignant supérieur", 1966, n° 2, 3
p. 147 - 153)

MAUCO Georges

(A)

Ouvrages :

- L'éducation affective et caractérielle
(Colin-Bourrellet, 1965, 230 p)
- Psychanalyse et éducation
(Editions mntaigne, 1967, 250 p.)

Articles :

- Plaidoyer pour l'autorité
(Famille et Collège, Bruxelles, 1965, 7 p)
- Enfants agressifs et associaux
(Tribune de l'enfance, 1965)
- Sur l'expression libre de l'enfant
(Tribune de l'enfance, 1965)
- Le maître et la connaissance de la famille et de l'élève
("Revue de psychologie et des sciences de l'éducation"
Louvain, 1965, 12 p)
- La puberté
(Tribune de l'enfance, 1966)
- La relation frères et sœurs
(Ecole des Parents, 1967)

(B)

- La population française
(Bulletin d'information. Organic, 1965)
- La régulation des naissances
(en collaboration, documentation française, 1967)

PONTALIS J.B.

(A)

Ouvrages :

- Après Freud
(Julliard, collection Temps Modernes, 1965, 366 p)
- Vocabulaire de la psychanalyse
(avec Jean Laplanche, sous la direction de D. Lagache,
P.U.F., avril 1967, 520 p.)

Articles :

- Fantasma originaire, fantasma des origines, origine des fantasmes
(avec Jean Laplanche, Les Temps Modernes, n° 215, avril 64, p. 1833-68)
- Connaître Freud avant de le traduire
(avec Jean Laplanche, supplément littéraire du journal Le Monde, 1967, 1er mars)
- Les mots du psychanalyste
(information sur les sciences sociales, 1967, n° 2 avril)

Traductions :

- Au-delà du principe de plaisir, de S. Freud
(avec J. Laplanche, brochure ronéotée. Laboratoire de psychologie pathologique de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris)
- Les théories sexuelles infantiles de S. Freud
(avec collaboration, brochure ronéotée, Ibid.)

SMIRNOFF Victor

(A)

Ouvrages :

- La psychanalyse de l'enfant
(P.U.F., 1966, 296 p)

Comptes-rendus :

- Th Lidz : The family and human Adaptation
(Int. J. Psychoanalysis, vol. 45 1964, p602-607)
- Pathology and Treatment of Sexual Perversions
(Int. J. Psychoanalysis, vol. 47, 1966)

WIDLÖCHER Daniel

(A)

- Le principe de réalité - Considérations théoriques
(La psychanalyse, vol. 8, 169 - 192, P.U.F.)
- Fonction paternelle, complexe d'Œdipe et formation de la personnalité
(Revue de Neuro-psychiatrie infantile, 1965, 777-781)
- Préface à l'édition française : correspondance Freud-Pfister
(Gallimard, 1966, 17 - 43)

(B)

Ouvrage :

- L'interprétation des dessins d'enfant
(Dessart, Bruxelles, 1965, 286p)

Articles :

- Personnalité obsessionnelle et personnalité phobique
(Revue du praticien, 1965, 799 - 814)
 - Réflexions sur la personnalité des adolescents
(Revue du praticien, 1966, 1751 - 1764)
 - La personnalité des hystériques
(Revue du praticien, 1964, 1433 - 1442)
-

LISTE DES MEMBRES au 1er mai 1967

MEMBRES TITULAIRES :

- M. D. ANZIEU - 7 bis, rue Laromiguière (5ème)
- Dr. A. BERGE - 110, avenue du Roule (92-NEUILLY S/SEINE)
- M. G. FAVEZ - 29, rue Descartes (5ème)
- Mme le Dr. J. FAVEZ-BOUTONIER - 48, rue des Ecoles (5ème)
- Dr. W. GRANOFF - 9 bis, Villa Pasteur (92-NEUILLY S/SEINE)
- Dr. D. LAGACHE - 240 bis, Bd Saint Germain (7ème)
- Mme le Dr. M. LAGACHE - 240 bis, Bd Saint Germain (7ème)
- Dr. J.L. LANG - 100, rue de Rennes (6ème)
- Dr. J. LAPLANCHE - 36, rue de Fleurus (6ème)
- Dr. C. LAURIN - 66, Pagnuelo - Outrenont - MONTREAL 8 (Canada)
- M. J.B. LEFEVRE PONTALIS - 145, Bd du Montparnasse (6ème)
- M. G. MAUCO - 1, square Alfred-Capus (16ème)
- Dr. Robert PUJOL - 75, la Canebière (13-MARSEILLE)
- Mme le Dr. J. SCHWEICH - 94, rue de la Tour (16ème)
- Dr. M. SCHWEICH - 94, rue de la Tour (16ème)
- Dr. D. WIDLOCHER - 39, avenue de Versailles (16ème)

MEMBRES ASSOCIES :

- Mme A. ANZIEU - 7 bis, rue Laromiguière (5ème)
- M.B. ARENSBURG - Julien Alvarò - 2814,5° D. (BUENOS-AIRES) Argentine
- M.A. BEJARANO - H.E.C. (78 - JOUY-en-JOSAS) & 6, rue des Lions (4ème)
- Melle le Dr. E. BREUER - 26 - LES PILES -
- Dr. J. CAIN - 17, avenue Frédéric Mistral (13 MARSEILLE 8°)
- Mme L. COUTY - 99, Bd Saint Michel (5ème)
- Mme le Dr. A. DAUPHIN - 24, rue Gay Lussac (5ème)
- Mme le Docteur C. DINARD - 13, rue Canoin-Jeune (13-MARSEILLE)
- Dr. R. DOREY - 153, Boulevard Haussmann (8ème)

- Mme le Dr. J. DUPONT - 6,rue des Wallons (13ème)
- Mme le Dr. M. GUITON - 20, rue Saint Didier (16ème)
- Mme E.R. HAWELKA -12,rue Sibuet (12ème)
- Dr. T. KAMMERER - 3,place d'Auvergne (67-STRASBOURG)
- Dr. J.C. LAVIE - 50,avenue Georges Mandel (16ème)
- Dr. P. PARROT - 5,rue d'Artois (8ème)
- Dr. V. SMIRNOFF - 15,rue Duguay-Trouin (6ème)

MEMBRE AFFILIE :

- Dr. M. DONGIER - 49, rue de la Charrette - TILFF (Belgique)

